

Geneviève Grenon Van Walleghem

LE GÉNÉRAL DE PIERRE

Livre I

Le jardin

Mai 2010

Ils vécurent morts,
et n'eurent plus que de si petits ennuis.

I – Les quatre jambes du vieil homme

Vieux Saule était âgé, mais il marchait encore. Il ne craignait pas le jour où ses jambes ne le soutiendraient plus, car il serait porté par son petit-fils chéri. Mais ce matin-là, même si ses genoux tremblaient, même si l'ombre de sa tête lui donnait froid au ventre tant il s'était courbé au fil des ans, ce matin-là, il marchait sans aide, traversant les rues vides. Pas traînant après pas traînant, ses jambes douloureuses le menèrent jusqu'à la propriété. Il maudit ses pieds :

– Ne pouvez-vous devenir des bouts de bois, raides, contrariants peut-être, mais enfin libérés de la douleur ?

Non, ils ne pouvaient pas, et peu lui importait maintenant qu'il était arrivé. Il regarda d'un air amusé les taches de bave mêlée de cacahuètes qui souillaient ses chaussures. Sa belle-fille le gronderait encore, et il aurait la joie de lui tirer la langue comme le plus contrariant des mioches, celui qui ne ferait jamais plus ce que les adultes attendaient de lui. Il ricana tout seul, avec jubilation.

Il leva la tête, la tordit plutôt, et observa les murs du domaine : ils étaient d'un jaune pastel qui illuminait le ciel. Il s'en approcha, pour jouir de leur chaleur, de cette douceur étrange qui ne les quittait

jamais, et venait à lui, se glisser dans ses chairs, comme avec soulagement. Il pensait reconnaître dans ce sentiment le bonheur d'être utile, mais il était conscient de projeter peut-être ses propres petits besoins.

Même au cœur de l'hiver, il venait appuyer son dos contre le mur, et se réchauffait jusqu'à la moelle des os. Quand il se tenait ainsi, le temps semblait s'effacer. Il perdait deux tiers de sa taille pour se retrouver dans la rue encombrée de neige, son petit nez d'enfant rougi de froid. Ses pieds, déjà, formaient des bûches roides. En ce temps-là, ce n'était pas son dos qu'il avait appuyé contre le mur, mais sa joue, puis ses mains. Il était resté là, oublieux du vent qui paraissait négliger de souffler contre la paroi. Naïvement, il ne s'en était pas étonné, il avait simplement pensé que le grand souffle glacial le graciait. Quand sa mère était venue le chercher, et lui avait demandé ce qu'il faisait, il avait répondu :

– J'écoute chanter les fées.

Elle avait ri, mais il fredonnait déjà leurs mélodies légères. Leur rythme étrange l'avait intrigué jusqu'au jour où il avait vu la mer, et compris que les fées chantaient au son du ressac. Le temps avait passé, il avait pris de l'âge, mais le mur, lui, n'avait pas changé. Et, comme nul autre dans la ville n'eût songé à le faire, il venait y écouter le bruit de la mer, en plein cœur des terres. Il caressait le plâtre pastel, et ne s'étonnait plus de retrouver en lui la douceur d'un coquillage poli par le sable.

Le mur était son plaisir, mais depuis quelque temps s'y ajoutait celui de se laisser tomber avec soulagement sur le modeste banc que son petit-fils avait sculpté pour lui. Il restait assis, le dos au mur, les mains appuyées sur sa canne, et tendait l'oreille, guettant le cri lointain d'un goéland. C'était devenu plus facile au fil des années, mais il ne savait dire si son oreille s'était développée, ou si le doux chant de la mer n'avait fait que se renforcer, et, avec lui, les voix lointaines des fées, ces voix sans tristesse et sans crainte, ces voix caressantes et excitantes.

Quand il fut reposé – s'il pouvait encore appeler cela être reposé, lui qui était toujours fatigué, maintenant – il franchit la petite porte. Elle semblait close, mais ne l'était pas, pour qui savait disposer correctement les roues de bois ajouré qui l'ornaient, combiner leurs feuillages sculptés en une forêt où se dessinait soudain un chemin. Il la poussa doucement, comme en s'excusant, et la referma soigneusement derrière lui. Il se savait intrus, et ne voulait pas qu'il en vînt d'autres, et que les lieux, blessés, se fermassent même à lui. C'aurait été terrible, car la propriété était son éternité, avec son jardin parsemé de pavillons gracieux. Il n'avait jamais cru à une survie dans un l'au-delà, ou aux dieux immanents, mais il croyait à la durée quand il parcourait ces lieux.

Il ignorait de quand datait la propriété, mais il était pourtant certain que le tout premier de ses ancêtres n'avait pas inventé les mots quand elle avait surgi de terre. Il se disait même parfois qu'à cette

époque reculée, le monde ignorait encore que des humains le fouleraient un jour. Quand il parlait ainsi, au gré de sa fantaisie, son fils le reprenait, lui disant qu'il exagérait, et que le monde n'était pas un amusement de lettré, mais une chose à prendre au sérieux. Heureusement, son petit-fils grimaçait, complice, pour rappeler qu'il croyait son aïeul affirmant que le jardin n'était pas destiné aux hommes.

Vieux Saule regarda autour de lui, et conclut une fois de plus qu'il n'y avait rien pour l'homme dans la propriété ; ou plutôt, il n'y avait rien pour ceux des hommes qui étaient comme son fils, ces gens au cœur tout fait de terre, ou de métaux qu'ils disaient précieux, et qui pourtant les rendaient vils. Mais pour lui, il y avait de quoi se ravir sans fin. Il se rendit jusqu'au mur délicatement sculpté, amoureusement peint, qui lui semblait une porte sur des temps oubliés, et contempla les portraits des fées, souriantes, élancées et gracieuses. Il en trouvait certaines plus masculines, d'autres plus féminines, sans pouvoir les départager avec certitude. Peu lui importait, car elles étaient toutes séduisantes. Leurs corps se fondaient presque dans la végétation, dans les arbres fleuris, dans les corolles qui formaient autant de rideaux, parmi les gais jardins. Le monde leur était un berceau, et elles s'y déplaçaient avec volupté.

Vieux Saule les regardait avec bonheur. Elles étaient jeunes, mais également âgées, il le voyait bien à leur sagesse. La pierre n'avait pas figé l'image d'une

beauté éphémère, mais d'une éternité de grâce et de plaisir. Il en soupirait d'envie. Quand il apercevait un humain, aussi jeune fût-il, il voyait déjà la mort, et la décrépitude. Mais dans ces traits souriants, il n'y avait rien de tel. Pour leur ôter la vie, il eût fallu le poison, la lame, le feu peut-être ; et surtout la haine, durable, impitoyable, aveugle à leur splendeur.

Il avait fallu, corrigea-t-il, car il était seul dans le jardin. Seul, ridé, usé, affaibli dans son corps, sinon dans son esprit. Mais il lui restait l'essentiel : il s'émerveillait encore. Et le lieu était propice ! Tout courbé sur sa canne, mais le cœur grand ouvert, il le parcourut à petits pas.

*

Son petit-fils arriva :

– Pépé, père voulait que je t'amène mes frères à garder. Il s'étonne que tu passes si peu de temps avec les enfants.

– Avec les corps d'enfants, petit, avec les corps. Moi, j'aime les esprits des très anciens enfants, longuement maturés, qui ont accumulé des trésors de saveur, et qui jouent avec eux, en tissent des présents, et les offrent, radieux.

Fier Bouleau sourit à son grand-père :

– Cela laisse des traces, premier aux examens.

– Surtout quand on ne s'efforce guère de changer.

– Tant mieux. Qu'aurais-je fait d'un grand-père trop semblable à mon père ?

Vieux Saule s'épanouit. Il savait que le jeune homme lui ressemblait, que les graines semées dans son esprit fleurissaient en teintes ravissantes, mais il était heureux que son petit-fils s'en réjouît également. Ils contemplèrent en silence le ballet des papillons, dont les ailes arboraient des couleurs qu'ils n'avaient vues nulle part ailleurs, même dans les boutiques des peintres. Fier Bouleau dit :

– Peut-être sont-ils partis. Peut-être reviendront-ils.

Vieux Saule ne put croire ses mots, mais tenta de se laisser porter par l'espoir qu'ils contenaient. Il le savait bien, lui, qu'ils n'étaient pas partis. Quelque chose dans les lieux évoquait la solitude, croissante et effrayante, la vie étirée sans personne à aimer, et la mort qui arrive, comme un point final. Il songea à la peur de ceux qui déclinent sans enfants, et tenta d'imaginer ce que ressent celui qui agonise en sachant qu'il ne reste personne qui lui ressemble. La mélancolie le submergea, et il soupira. Il était assez proche de ces êtres disparus pour apprécier leurs œuvres, et son petit-fils également. Il n'aurait pas dû être triste, car tout n'était pas mort, si leurs goûts perduraient. Mais son enfant chéri résuma le problème comme il passait la main sur le liseré de texte entourant une scène :

– Qu'il est étrange de pouvoir suivre une écriture du doigt, se réjouir de ses formes, et n'en rien comprendre. Je crois voir des yeux d'aveugle, qui ne disent plus rien de l'âme.

Il se reprit, et demanda à Vieux Saule :

– Et aujourd’hui, que me feras-tu découvrir, grand-père ?

Celui-ci ricana :

– Tout dépend de ce que tes petites jambes te permettront d’apercevoir.

Fier Bouleau baissa les yeux sur le vieil homme :

– Tu as tous les droits, pépé, même celui de m’insulter. Mais tout ce que tu as jamais vu dans cette propriété, je suis capable de le contempler – en te portant. Même si le poids de tes bêtises accumulées fait de toi un sacré fardeau.

Vieux Saule l’observa, songea qu’il méritait bien son nom, se souvint que lui-même avait maigri, ces derniers temps, au point de n’être plus qu’un sac d’os, et qu’il ne risquait pas de casser le dos de son petit-fils. Il répondit donc, mesquinement :

– Chiche.

Fier Bouleau le prit sur son dos, et Vieux Saule s’installa confortablement. Pour une fois que sa monture n’était pas un âne ! Il se fit emmener jusqu’au haut pavillon cylindrique couronné d’une toiture bleue. Dans l’escalier interminable, son petit-fils peina, mais ne se plaignit pas, et, surtout, ne renonça pas. Il accepta sans un mot les pauses que proposa son grand-père pour commenter certains détails d’architecture ; et une fois au sommet, il marcha, presque trébuchant, jusqu’à la terrasse. Là, sous un auvent délicat, se trouvait le portrait d’une incroyable montagne. Immense, elle semblait dévorer

l'horizon. Immaculée, elle brillait plus que le jour. Et autour d'elle, le ciel souriait. L'aïeul ne voyait pas comment le dire autrement. Le ciel… souriait, ravi, paisible et souverain. Le jeune homme resta muet, et son fardeau finit par lui tapoter l'épaule :

– Fier Bouleau, tu peux me déposer, tu sais.

Il le fit, presque distraitement ; puis il se rapprocha de la montagne, et, délicatement, l'effleura du doigt. Il dit, d'une voix étrange :

– Un jour, je gravirai cette montagne.

Vieux Saule sentit son cœur se serrer de pitié.

– Pauvre enfant, cette montagne n'existe pas. Aucune carte, aucun récit ne la mentionnent.

Son petit-fils le fixa, sévère.

– Pépé, tu ignores qui a sculpté ce portrait. Laisse-moi croire que les cartes ignorent où se trouve la montagne.

Le vieux lettré resta songeur.

– D'accord. Un jour, tu graviras cette montagne. Et si, au sommet, les fées sont assez belles, fais-moi plaisir : appelle-moi.

Je peux bien parler, pensa-t-il, je ne risque pas d'être là pour voir ça.

– Promis, lui répondit Fier Bouleau, et la gorge de Vieux Saule se noua. Aussi curieux que cela lui parût, il avait l'impression qu'il n'échapperait pas à cette promesse-là. Comme pour la sceller, le socle du

portrait, qu'il avait cru inaltérable, se fendit dans un claquement sec. La fissure se ramifia, traça une semblance de ruisseaux jusqu'au bord du dallage. La pierre n'en était pas moins belle, mais semblait soudain plus vivante.

Vieux Saule était troublé. Heureusement, son estomac gargouilla, et le jeune homme sortit avec gentillesse les friandises qu'il avait apportées à son grand-père. Celui-ci sourit devant tant de sagesse : le petit savait si bien quelles faveurs son aïeul pouvait consentir à qui lui donnait son dessert… ou quelques cacahuètes.

*

Quand le soir tomba, Fier Bouleau aida Vieux Saule à rejoindre leur foyer. Comme toujours, le vieil homme s'arrêta, tourna la tête vers le jardin, et soupira. Comme toujours, son petit-fils rappela :

– Allons, pépé, il nous faut bien rentrer.

Le vieux lettré répondit, comme à chaque fois :

– Rentrer ? ! Ce mot m'est bien amer ! C'est de descendre qu'il s'agit, descendre, en vérité, dans la médiocrité !

Il posa sa vieille main sur celle de son petit-fils, et oublia le charme de la beauté du jardin pour la simple chaleur des cœurs. Il ne possédait certainement pas tout ce dont il eût jamais rêvé, mais il n'était pas démuni, et connaissait sa chance. Fier Bouleau valait mille fois plus que les trésors du monde, avec leurs sourires métalliques et leur âme

vide et froide.

II – Le cœur de l'empire

Il était mal assis, il était mal debout. Il croyait étouffer quand le rabat était clos, mais la vue de la nuit l'irritait également. La tente lui paraissait minuscule, même si elle était la plus vaste du campement, et l'obscurité au-dehors lui semblait… basse. Il ne pouvait pas le dire autrement, même si cela lui paraissait étrange. La danse irrégulière des torches dans le vent le fascinait un instant, puis son regard se détournait, et le pli de sa bouche se faisait plus amer encore. Il survolait d'un œil son équipement, mais sans pouvoir s'y attarder, car le fil de ses lames ne pouvait être plus aiguisé, le cuir plus souple, les longues dagues aiguës mieux équilibrées, le sourire ambigu de ses miséricordes, plus dérangeant pour le mort dont elles prendraient la vie. Il aimait les miséricordes, leur manière de se glisser dans les défauts de l'armure pour plonger dans un corps si ridiculement faible. Elles lui semblaient une réponse adéquate à l'existence et à ses failles.

Il tournait le dos à la carte dépeignant les lieux de l'affrontement, qu'il connaissait par cœur, comme toujours. Rien ne lui semblait plus simple que de comprendre un paysage, un ciel menaçant, et l'âme d'un adversaire. Rien n'était plus facile que d'écraser les vies par milliers. Rien. Mais il détestait les quelques dernières heures avant la bataille, ces nuits interminables passées sans sommeil, où son esprit

tournait en grondant de malaise. Ses tempes vibraient parfois d'un bourdonnement sourd, la pression étirait les soudures de son crâne, et il lui semblait être une vague immense s'arrachant à la terre pour dévorer les cieux, mais se retrouvant prise dans un vase exigu, un long tunnel de verre qui enserrait son être. Oui, le Général détestait la latence, le délai entre la planification et l'action.

Il resta un instant sous l'auvent de sa tente, écoutant la rumeur du camp, enviant ceux qui ronflaient. Il avança d'un pas, et observa le ciel. Il ricana intérieurement en se souvenant d'Akim, qui reprochait aux étoiles d'être muettes, distantes et glacées. Tiens donc ! Akim n'avait jamais croisé personne qui parlât à bon escient, fût proche sans être envahissant, et montrât des sentiments qui réchauffassent le cœur. Et il eût fallu que les étoiles, elles, réunissent ces qualités ? C'était amusant ! Voir l'univers comme suppléant à l'homme semblait au Général du dernier comique. Le vide comblant la nullité ? Hilarant.

Akim… Akim qui soupirait après une présence aimante, de l'attention, des esprits stimulant le sien. Akim était resté longtemps à ses côtés, et le Général avait aimé le blesser de vérités cruelles ; mais Akim était mort. Le Général se souvenait du filet de sang presque invisible qui serpentait au coin de la bouche encore tiède du cadavre, et d'avoir songé que la mort foulait le monde d'un pas bien variable, laissant parfois moins de traces qu'une ballerine, et parfois plus qu'un taureau déchaîné. Akim semblait dormir,

mais Akim était mort ; et, autour de lui, certains qui ressemblaient à l'étal d'un boucher agonisaient encore. Le Général avait haussé les épaules et continué son chemin parmi les corps, indifférent à tout sauf à lui-même, et à faire soigner ceux de ses officiers dont il aimait l'usage. Akim n'en faisait plus partie.

Le Général soupira, et sa poitrine retomba comme si elle s'éboulait. Il se mit en marche, parcourant les ruelles entre les tentes de son pas silencieux. Ses hommes le saluaient, sans attendre de réponse, car leur maître parlait peu. Il donnait des ordres, des félicitations, et quelques récompenses, comme celle d'être soigné parmi les tout premiers. Il n'était pas pour eux une sorte d'ami, ni même un héros, mais une parfaite évidence, une force de la nature : tous, ils servaient la guerre, la puissance et la mort, et, comme cette dernière, le Général restait muet.

Il s'arrêta à la vue d'un très jeune soldat accroupi hors d'une tente pour soulager ses intestins, l'esprit trop ensommeillé pour marcher jusqu'aux latrines. L'enfant leva vers lui un regard angoissé, qui se savait en tort ; le Général trouva que cette crainte infime et ridicule se mariait bien à la peur qui pâlissait le visage juvénile, la peur de la bataille qui viendrait avec l'aube. Il lui fit signe de continuer, avec une feinte bonhomie, et observa la courbe de ses fesses. L'enfant, gêné, gardait le regard fixé au sol, et se hâta de terminer. Il s'essuya, se redressa, et voulut se rhabiller, mais le Général lui fit signe de ne pas toucher à son pantalon. Il considéra le ventre étroit,

le petit sexe transi, puis le fit pivoter, et contempla, songeur, la raie pâle ponctuée d'un anus étranglé. Il ne comprenait pas les raisons de son intérêt, mais peu lui importait. S'il avait su trouver les causes de son malaise, il s'en serait débarrassé. En l'état, il était preneur de toutes les solutions pour adoucir cette nuit. Il rajusta l'enfant, lui fit signe de le suivre, et le trouva lent. Il le regarda marcher, les lèvres serrées et l'œil hagard, et le laissa trébucher, puis choir, sans l'aider aucunement. Il finit seulement par dire :

– Si tu ne sais plus marcher, choisis un endroit confortable pour tomber. Cela ne vaudra pas mon lit, mais je ne t'en tiendrai pas… spécialement… rigueur.

L'enfant le fixa, tremblant, incapable de se relever. Le Général ajouta, avec cette douceur toute paternelle qui apaisait jusqu'aux mourants pleurant en appelant leur mère :

– Je ne sais pas ce que tu imagines, mais je pense que tu t'effraies pour rien. Je ne t'ai pas choisi par hasard, mais parce que tu me semblais convenir parfaitement. Peut-être me suis-je trompé ?

L'enfant étouffa la peur qui ne le quittait pas, et raffermit son pas. C'était donc un honneur que son maître lui faisait ? Il l'avait distingué, lui et pas un autre ? C'était bien. C'était… sûrement bien. Ils continuèrent sans plus d'interruptions, jusqu'à la tente du Général. Celui-ci souleva le pan de cuir tissé d'argent qui la fermait, et pria son hôte de le précéder.

– Veux-tu boire quelque chose ?

L'enfant avait la gorge nouée. Le Général le regarda, puis, tranquillement :

– J'ai besoin de toi pour un rite important : je dois conjurer la défaite, afin que notre camp l'emporte, que les morts soient comptés parmi nos adversaires, et que nous revenions victorieux vers notre roi.

Il vit le jeune soldat se gonfler d'orgueil à chaque mot, et hésita à en inventer quelques autres. Mais le pauvre petit eût risqué d'exploser devant de tels honneurs si brutalement consentis.

– Comprends-tu l'importance de cela ?

L'enfant acquiesça avec enthousiasme, et le Général songea qu'il lui paraissait toujours un peu étrange qu'on pût approuver un mensonge, qui n'avait aucune forme d'existence réelle. Mais ce n'était guère plus bizarre que d'imaginer que des hommes allaient donner leur vie pour un bénéfice dont ils ne pourraient forcément pas jouir. Il avait appris depuis longtemps à exploiter l'absurdité, plutôt qu'à rester figé devant elle.

– Commençons, alors.

table, il pensa soudain à un poulet ; les poils hérissés renforçaient l'illusion. Il hésita à le brider, mais garda cela pour plus tard. Il commença à pénétrer son hôte, qui gémit. Le Général se retira :

– Le silence est important, car il symbolise l'impuissance de nos opposants. Plus tu pourras te taire par toi-même, mieux cela vaudra pour nos hommes. Et quand tu ne pourras plus, je te bâillonnerai. N'aie aucune crainte, tu ne failliras pas.

Une pomme en guise de bâillon ? se demanda-t-il. Il sourit intérieurement. Non, bien sûr. Les pommes, c'était pour les cochons, à la table du roi. L'enfant valait une patate crue, encore entourée d'un peu de terre.

Le Général finit par jouir une seconde fois, et resta tranquille un long moment. Il se souvenait avec plaisir du regard de l'enfant, comme d'un vol d'oiseaux rabattus par l'orage, impuissant ; et la manière dont il avait palpité autour de lui. Palpité, terrifié, comme s'il avait serré son cœur dans sa main. Comme il s'était débattu, sans pouvoir lui échapper. Comme il avait souffert, comme il avait supplié intérieurement, sans parvenir à s'attirer la moindre pitié. Le Général n'avait plus l'ombre d'un mal de tête, et se sentait empli d'une énergie qui ne demandait qu'à croître encore. Il empoigna l'enfant, le pénétra à nouveau. Petit poulet… oui, vraiment, il n'avait jamais autant apprécié la volaille. Décidément, tout était dans l'apprêt.

Quand il vit l'aube approcher, il conclut

tranquillement une dernière fois, le sourire aux lèvres et les yeux au ciel. Il avait fini par apprivoiser l'attente, et c'était une bonne chose. Il éprouvait un bien-être extrême, libérateur. Il caressa tendrement la joue de l'enfant, qui ne détourna pas la tête, autant qu'il le haït ; la nuit lui avait appris à minimiser les coups reçus, même s'il jouait le rôle du vaincu. Son maître l'avait épargné de bonne grâce, car peu lui importait qu'on traitât un perdant avec clémence ; s'il n'était plus un adversaire, son sort ne le concernait plus. Que les civils s'amusassent avec les impuissants, s'ils trouvaient cela plaisant.

Il appela son second, et lui confia le jeune soldat :

– Soigne-le bien. Il m'a été précieux.

L'enfant parvint à sourire. Que n'accepterait-on pas quand on est reconnu pour cela, songea le Général. Le monde lui paraissait soudain d'un comique extrême.

Il se lava, et considéra son sexe avec étonnement. Il se serait attendu à une irritation, au moins légère, mais il ne voyait rien. Il avait l'impression étrange d'avoir aimé non avec de la chair, mais avec une verge de pierre, d'un granit rose et presque lisse. Il se rhabilla, et, les poings sur les hanches, regarda son armure. Elle lui semblait absurde, car il se sentait invincible. Il faillit ne pas la mettre, tant ce sentiment paraissait reposer sur une certitude, et non sur une ivresse ; mais il l'endossa pourtant, pour ses hommes. Il ne tenait pas spécialement à passer pour fou. S'il s'avérait que les coups, pour une fois, pénétraient ses

défenses sans le blesser, ce serait un enseignement suffisant en ce qui le concernait.

Il gémit de plaisir en enfourchant son cheval, et songea qu'il avait été doux de blesser le monde dans ce qu'il avait de plus tendre. Tuer était satisfaisant en soi, mais l'agrément dans son bas-ventre était un assaisonnement bienvenu. Il lança l'assaut comme on libère une meute, et le combat lui sembla magnifique. Son impression de puissance se renforça encore. Il maniait ses hommes comme s'ils n'étaient rien de plus que les pans de ses manches, ou des fleuves de sperme balayant le pays, une avalanche crémeuse engloutissant les vies. L'arrivée de renforts ennemis lui parut un détail, ses hommes réagirent comme lui, et balayèrent leurs adversaires. Ils sentaient bien, tous, que c'était impossible, qu'ils eussent dû perdre ; mais la motivation du Général avait fait un miracle, un miracle terrible, une colline sanglante toute jonchée de corps. Il salua les corbeaux comme de vieux amis, des ventres familiers qu'il lui fallait nourrir. Ah, les charges de famille, ricana-t-il intérieurement, quel pénible esclavage.

Il rentra au camp sans la moindre blessure, et l'ovation formidable qui fit trembler le soir lui tira un sourire, comme une faille infime sur son visage pâle.

Vivement la prochaine nuit, le prochain cœur tremblant. Vivement le prochain jour, la prochaine terre rougie. La vie était souriante, la vie était propice, la vie était un fleuve qu'il menait à son gré.

*

Le Général était de retour à la cour. Dans le soir paisible, il reposait en compagnie du roi. Il avait revêtu une tunique de soie fauve, brodée de volutes d'or ; il aimait la manière dont elle tombait sur son corps, les manches évoquant les courbes d'une rivière. Il laissait couler la soirée, et appréciait. La douceur du vin qu'il sirotait lentement, en gorgées infimes, coupées parfois d'une tombée d'eau de rose. Les cuillérées de sorbet dégustées tendrement, posées sur sa langue et fondant comme un songe, le rêve d'une neige lointaine perdue dans le ciel. Le roi était content. Le Général trouvait enfantin de se réjouir que des frontières s'éloignassent vers les horizons, tout en restant soi-même un petit homme affreusement sédentaire, mais ne le disait pas, car le roi avait un pouvoir immense, lui confier des troupes. Pour le reste, peu importait qui il était.

Quand la nuit fut très noire, le monarque fit venir une autre courtisane, une femme posée, ample et généreuse. Une grenade bien mûrie, songea le Général, prête à être dégustée. Ils la partagèrent. Le roi la prit par derrière, et se laissa aller en arrière dans les coussins moelleux. Le militaire observa un instant la soie luisant dans la lumière dorée des lampes, puis la femme aux cuisses écartées, au sourire engageant, légèrement teinté de défi. Ainsi, Sa Majesté craignait que son Général ne fût plus capable d'honorer une femme ? Bah ! Il y avait des manières plus désagréables de prouver sa valeur. Il se pencha sur l'entrejambe de la courtisane, posa ses lèvres sur la fleur de chair d'un rose intense, et la

dégusta, nappée d'un mucus très doux qui ruissela bientôt sur son menton. Il la pénétra, et bougea, pour son plaisir, et surtout pour celui du roi, dont il sentait le sexe contre le sien. Il embrassa la femme, ils gémirent tous deux, et le monarque se tint seul dans sa majesté tout le temps qu'il put ; puis il grogna de désir et empoigna la tête de son Général, écrasant ses lèvres d'un baiser. Il caressa les longs cheveux d'un gris de brume, noua ses mains autour de la nuque pâle, et jouit.

Plus tard, le roi fit signe à la femme de les laisser seuls :

– Je m'étonne, mon ami. La rumeur voulait que vous eussiez renoncé aux femmes.

Le militaire eut un mince sourire, et son hôte continua :

– J'aurais dû penser que la renonciation ne vous ressemblait guère. Vous n'avez fait qu'ajouter un plaisir à votre répertoire.

Le Général attendit que le roi eût fini de décrire la situation comme bon lui semblerait. C'était tellement gratifiant, de deviner tout juste, d'être regardé comme si nos moindres pensées étaient un pur délice, un signe de génie. Et cela, il savait le faire, jouissant intérieurement de cette ironie. Le monarque poursuivit donc :

– La guerre a un coût… des corps, jeunes et moins jeunes, plus ou moins grimaçants, plus ou moins dépecés, offerts aux corbeaux… et un petit tambour

au cul tout défoncé, paisiblement étranglé dans une aube fraîche et pure plutôt que massacré dans un champ poussiéreux.

Le militaire prit une nouvelle gorgée de vin, et ajouta de la cannelle dans son gobelet ouvragé, une petite pincée. Il respira la poudre soyeuse et brune. Il aimait l'écorce, en général, et celle-là, en particulier. Le roi sortit de sa vision guerrière, hocha la tête :

– Général, c'est un prix que je paie volontiers.

Avec la vie des autres, c'est tellement facile, songea son invité ; mais s'ils sont assez bêtes pour te prendre pour roi, ce n'est pas mon problème. Il sourit à son seigneur, et ils trinquèrent ensemble. Le Général écouta encore quelques absurdités, rit quand il le fallait, puis prit congé, prenant prétexte de son état de soldat : il avait hâte de ramener à son roi de nouveaux territoires, les clés de nouvelles villes. Les yeux du monarque brillèrent, et le Général songea qu'il était incurable : cet amour des joujoux était d'un infantile ! Mais tant qu'il était utile… pourquoi le chagriner, et perdre sa faveur ? Il fallait des hommes, pour bien dévaster, et le roi en fournissait. Tout était pour le mieux.

*

Le Général vola de succès en succès. Il lui semblait étendre son ombre sur le pays, brisant les hommes qui s'opposaient à son avance comme s'ils n'avaient été que de fragiles pousses, mal ancrées dans un sol friable. Une vigueur sauvage l'habitait comme le royaume s'étendait ; il se sentait plus plein, plus

complet, plus libre et plus puissant. Peu lui importaient les félicitations du roi, les présents, les fiefs mêmes, car c'était l'avance qui le tenait en vie, le recul des horizons. La taille croissante du royaume le réjouissait seulement parce qu'il pouvait courir sur des frontières de plus en plus vastes, comme une nuée de mort, comme un grand fauve gris qui dévorait les terres environnantes, bouchée après bouchée, et broyait jusqu'au roc.

Il lui arrivait de rire tout seul, d'une joie qui débordait de sa bouche. Il caressait d'une main la crinière de son cheval, qu'il adorait, car il était son seul moyen de filer comme le vent. La bête était d'un gris sombre, semblait n'avoir peur de rien, et surtout pas des chemins étroits qui menaient aux crêtes depuis lesquelles le Général aimait voir le monde, contempler des mers d'hommes s'affrontant et se balayant les unes les autres.

*

Un soir pourtant, l'angoisse lui serra le cœur. Ce n'était pas le malaise habituel, qu'un corps d'enfant suffisait à apaiser, mais une terreur qui le faisait trembler et troublait son esprit. Stratégiquement, elle ne se justifiait pas, car le pauvre duché qu'il allait affronter n'était pas de taille à lui résister. Mais il ne put vraiment recommencer à respirer que lorsqu'il eût décidé de changer ses plans, et de contourner le duché. Les jours suivants, il se retourna plusieurs fois pour regarder en direction du duché, avec une curiosité mêlée d'espoir ; mais s'il songeait à se

rapprocher, la peur le reprenait.

Il haussa les épaules, et reprit sa marche triomphante. Ses armées s'étendirent sur les pays alentour, et fondirent les terroirs en un unique empire. Le duché était encerclé, isolé, affaibli ; mais quand le Général songea à le conquérir enfin, la peur se leva en lui, une ombre immense qui le laissa tremblant, disloqué et transi. Peu importait qu'il décidât d'y mettre bien plus d'hommes que nécessaire, rien ne le rassurait.

À nouveau, il décida d'éviter le duché, mais la peur ne reflua pas. Elle se tenait à l'horizon de son esprit, immuable. Il pouvait tourner la tête, fermer ou ouvrir les yeux, elle était une couronne de ténèbres qui l'entourait de toutes parts. Le monde lui semblait terne et gris sur ce fond si sombre, et le vin avait un goût de cendres. Le Général méprisa cette prison de nuit, et se dirigea vers les frontières. Plus il s'en approcha, plus il se sentit fatigué. Son cheval lui-même ralentit, comme écrasé par l'épuisement de son cavalier.

Arrivé devant les terres libres, le Général peina à lever la tête, car agrandir l'empire ne faisait plus de sens. Ici, il se sentait étranger. Ici, le sort des armées ne le concernait plus. Il banda pourtant sa volonté, et gagna encore quelques riches territoires, en luttant bien plus contre son désespoir que contre des soldats de chair. Mais il voyait venir le moment où il en serait incapable, où un combat, même féroce, ne lui vaudrait pas la victoire. Et la défaite… la défaite en

ce lieu était impensable.

Il caressa doucement la crinière de sa monture, puis s'appuya contre son cou, et gémit, car le duché resté libre lui semblait un poignard dans son dos, une douleur aiguë ; le combat repoussé pesait sur ses épaules, menaçant de lui briser l'échine. Le cheval renâcla, inquiet. Le Général le flatta, l'apaisa de son mieux, puis rentra dans sa tente. Il étala une carte, et réalisa que le duché se situait en plein cœur de l'empire qu'il avait modelé par ses conquêtes. Tôt ou tard, le roi penserait à y installer sa capitale. La peur monta en lui, et il s'assit, incapable de soutenir son propre poids. Il resta longtemps immobile, une main sur les yeux. Il pouvait attendre, encore, que les évènements le poussassent, puis le contraignissent, en se résignant à n'être qu'un pantin. Ou il pouvait tenter de précéder l'inexorable… Il soupira : il agirait. Tout autre comportement lui paraissait petit. Il regarderait son sort en face. Il ôta lentement sa main de ses yeux, et tenta de se redresser ; son dos lui faisait mal à pleurer, mais il n'était pas blessé. Il pouvait se tenir droit, et il le fit.

Il demanda audience à son roi avec l'impression de se jeter d'une falaise sans savoir s'il avait des ailes. Son maître le trouva changé. De silencieux, le Général était devenu spectral, et cela inquiéta le monarque : qu'était un empire sans stratège de génie pour en garder les frontières ? Comment jouir de la paix si la barrière de chair des soldats n'était plus guidée par un esprit puissant ? Il invita le militaire à boire en sa compagnie. Assis dans un fauteuil, celui-ci

regardait la lumière de la fin d'après-midi rehausser l'or des broderies sur sa manche, sans se résoudre à tremper ses lèvres dans la coupe. Son hôte s'étonna :

– Eh bien, mon ami, crains-tu donc que je t'empoisonne ?

Le Général fronça les sourcils.

– Le poison ? Non. Non… cela ne convient pas. Une mort insidieuse, infiltrant dans mon corps de petits dards aigus, ne m'inquiète aucunement.

Le roi blêmit.

– Mais une autre mort te hante ?

Le militaire demeura silencieux, mais il était si sombre que le monarque décida que oui.

– Tu m'es précieux, ami. Si tu as des ennemis, je les ferai tuer. Si tu as des craintes, je puis te rassurer. Si tu as des envies, je pourrai les combler.

Le Général haussa un sourcil :

– Merci, seigneur. Je ferai honneur à votre générosité : permettez que je consulte la sibylle.

Le roi sursauta : la sibylle ? Seuls les rois la voyaient, et encore, si rarement ! Lors du rituel d'investiture, seuls et dénudés, misérables parfois ; durant leur règne, aussi peu que possible. Il faillit refuser, puis réfléchit : son général ne lui demandait rien, jamais, que la liberté de combattre encore. Il n'avait pas à le combler de présents, à lui trouver des femmes, il n'avait rien à faire pour lui. Qu'il refusât, et il aurait tout refusé. Il dit simplement :

– Nul ne doit jamais l’apprendre, jamais.

Le Général sourit sombrement, car il ne parlait que peu, et jamais contre son intérêt.

Le roi le mena lui-même jusqu’à l’étroit escalier usé qui s’enfonçait dans les profondeurs. Le Général se dévêtit, et le prêtre muet le drapa d’une cape de tissu cendré, fin comme une toile d’araignée. Il dénoua les longs cheveux gris du militaire, les frotta de terre, les mêla de feuilles et de brindilles, puis :

– Va. Les fumerolles te laisseront passer, ou te rendront fou.

Le Général sourit, malgré la peur qui ne le quittait plus. Plus fou qu’il ne l’était déjà ? Quelle puissance en eût été capable ? Il descendit les marches, les larmes aux yeux, et sa vision se troubla. Il résista à l’envie de suivre les murs taillés dans le roc du bout des doigts, car il n’était plus temps de se raccrocher à quoi que ce fût. Les brumes l’engloutirent, et il entendit un homme crier de terreur, sangloter, demander grâce, comme si les pires tortures lui étaient infligées, que chacune de ses craintes se trouvait réalisée. L’homme avait peut-être sa voix, mais il était distant, et ses cris ne lui parvenaient que déformés par l’écho. Un instant, il crut même que l’homme n’était qu’un corbeau, perché sur un arbre, très loin en contrebas.

Il se réveilla, tremblant ; il gisait recroquevillé sur les marches, et les volutes léchaient ses pieds. Ses joues étaient baignées de pleurs, le fin vêtement pâle, souillé de vomissures et d’excréments, et l’escalier,

taché de traînées sanglantes, d'empreintes de mains rouges. Il tâta son front, y trouva une entaille, et réalisa qu'il avait dû tomber pendant la descente, là-bas, dans les brumes, puis remonter en rampant dans son sang.

Il pleuvait, une fine pluie glacée, mais il n'avait pas froid. Au contraire… il ressentait une étrange chaleur, comme un rai de lumière sur l'horizon noirci par d'épais nuages. Il se tourna, laissa les gouttes couler sur son visage. Oui, le pire surviendrait, mais l'avenir recélait une lueur. Rêve ? Espoir ? Il ne put en décider. Se suicider ? C'était tentant, mais c'était aussi perdre toute chance de savoir. Il se releva, et remonta l'escalier : peu importait la peur, il affronterait le duché.

La nuit précédant l'assaut, il fut incapable de violer un enfant. Il resta seul, dévoré par la crainte, tentant de grandir son esprit pour apercevoir, par-delà les nuées qui l'entouraient, le mince liseré d'espoir qu'il avait cru distinguer auprès de la sibylle. Une fois encore, il ne sut dire s'il le revoyait, ou s'il l'inventait ; mais il parvint à quitter sa tente et enfourcher sa monture.

Quand ses armées furent balayées, il en conçut une joie amère. Quand son cheval n'avança plus, criblé de flèches, il fut surpris, et touché, de se sentir désolé pour cet animal qui l'avait si bien servi. Quand il fut arraché de sa selle et projeté au sol, il trouva cela étrangement approprié. Y avait-il donc une grâce à la défaite ? Il songea un instant à se faire tuer, mais cela

lui parut insensé ; l’œuvre était inachevée, il n’avait pas à la signer.

Agenouillé devant le général adverse, il éprouva un curieux sentiment d’adéquation en ressentant un point douloureux dans son dos, là même où il avait souffert du duché resté libre. Un garde tira sur ses cheveux pour lui relever la tête ; son maître descendit de son siège, s’approcha, et lui passa, incrédule, la main sur la joue :

– C’est bien vous. Je vous croyais invincible ?

Le vaincu lui sourit :

– L’esprit invente le monde, il ne le décrit pas.

Ils l’emmenèrent dans leur capitale, et l’exhibèrent, triomphants. Exilé au sein d’une masse hurlante et hostile, il s’étonna de se trouver si tranquille. Il appréciait les lieux, trouvait l’air pur, et se sentit léger malgré le poids des chaînes. Quand la nuit tomba, il pleura en silence, de soulagement, car la nuit n’était pas basse. Ils voulurent l’humilier, et crurent réussir, mais il songeait, amusé, qu’on ne peut abaisser un homme sans honneur. Leur système de valeurs lui paraissait risible, et il eût ricané s’il n’avait pas hurlé. Leurs bourreaux étaient compétents, des artistes, vraiment, et son corps peu à peu, ce corps invincible, son corps s’érodait. Mais plus il subissait, et moins cela lui importait. Plus ils triomphaient, moins sa défaite lui pesait. Plus ils le détruisaient, plus il se sentait vivre. Il était une loque, mais cela lui convenait.

Ils ne l'achevèrent pas, mais l'attachèrent sur une place, comme un épouvantail, l'ombre de la terreur qu'il avait fait planer sur eux tout le temps qu'il avait épargné leur pays. Il entendait leurs quolibets, mais moins que le chant des oiseaux. Il sentait la chaleur humide des crottes de chien dont ils le couvraient parfois, mais elle n'ôtait rien au plaisir d'être au vent et baigné de soleil. Il savait son dos brisé par le carcan qui le retenait, son corps bien incapable de se redresser encore, mais c'était à la fois insupportable et merveilleux. Il reconnut la douleur qui l'avait effrayé, et sourit, car elle n'était rien, comparée à celle d'avoir vécu prisonnier de sa peau de général. Peu à peu, la souffrance elle-même perdit toute importance.

Il songea avec amusement qu'il reposait en paix, de son vivant. Puis il ne pensa plus, et se contenta de laisser passer le temps. Il ne remarqua même pas que la joie qu'il éprouvait le faisait sourire. Un magistrat finit par s'en aviser, et en parla au duc, qui vint voir le général vaincu, puis tira sa dague pour que ce sourire cessât. Le fonctionnaire le pria de ne pas supprimer ce qui semblait incompréhensible, inadmissible même, mais de mander ceux qui pourraient l'expliquer. Le monarque s'étonna :

– Ha ! Qui pourrait comprendre qu'un général vaincu, une loque humaine, sourie ainsi ? D'un sourire tranquille ? À croire qu'il aime cela !

– Le vieux sage, au Temple des Éléments. Le vieux sage le pourrait.

– Fais comme tu veux. Mais, si le sage n’a aucune explication, tue cet homme. Il n’a pas à sourire, celui que je punis.

Le magistrat s’inclina, et alla au temple, chercher le vieux sage. Celui-ci vint, observa longuement le visage du Général, et le fit détacher. Ses aides l’emmenèrent au sanctuaire, le lavèrent, le vêtirent du blanc des novices, puis le laissèrent dormir dans une petite chambre taillée dans le roc. Il y connut un long sommeil paisible, puis se réveilla. Il regarda avec curiosité la petite assiette de biscuits secs posée près de son lit, et le prêtre lui dit :

– Ce sont ceux que je mange. Vous êtes trop faible pour cela. Voulez-vous du bouillon ?

Le Général tendit la main vers l’assiette. Elle trembla tout d’abord, puis se raffermit. Il attrapa un biscuit, le mâcha lentement ; il s’effritait sous ses dents, et il le trouva bon. Le prêtre remarqua :

– Eh bien ! Vous allez mieux que nous ne l’espérions !

Le Général aima le goût de l’eau qui apaisa sa soif. Il se rendormit, du même sommeil tranquille. Il y eut d’autres éveils, tout voués aux biscuits. Il finit par se lever, et réapprit à marcher. L’endroit lui plaisait, et il accepta d’y rester. Mais qu’y faire ? Muet comme à son habitude, il parcourut le temple avec le vieux sage, et tomba en arrêt devant l’un des petits jardins, qui abritait une montagne miniature décorée d’arbres nains, de fougères, de mousses, et de rosettes de feuilles. Elle le frappa par son abandon. Il la désigna

du doigt, et le vieux sage hocha la tête.

Seul, il remit les lieux en état. C'était long, mais il était patient. Les prêtres chuchotaient, car il semblait que le temps ne le concernait pas. Ils prirent l'habitude de venir contempler son œuvre, et certains l'aidèrent. Il améliora la montagne, corrigeant les erreurs de ses concepteurs. Rien ne lui semblait plus simple que de comprendre un paysage, savoir où placer chaque végétal, où faire courir un ruisselet, où nicher une vie pour qu'elle fleurît. Rien, vraiment… s'il réfléchissait assez longtemps. Et plus son œuvre s'approchait de la perfection, plus il devait réfléchir longuement avant de trouver ce qu'il lui fallait ajuster. Il le faisait assis devant elle, en tailleur ; il la contemplait, protégé du soleil par un vaste chapeau, pour qu'il ne restât comme sensations que l'air et une impression de froid, d'immense élévation.

Un prêtre remarqua un jour que la montagne ainsi embellie dessinait au sol la forme même de l'empire qui cernait le duché. Il suivit les contours du doigt, pensif, et les reproduisit sur du papier : il n'y avait pas de doute. Il s'en ouvrit au vieux sage.

– Un souvenir, dit celui-ci. Un reste infime d'une vie révolue. Les yeux qui ont trop vu de cartes n'en oublient pas les contours.

– Mais n'est-il pas dangereux d'évoquer ainsi notre ennemi, au cœur même du pays ?

– Allons ! Comment l'image de l'empire pourrait-elle nous nuire ? Si encore elle avait été tracée par un magicien ! Mais notre bon jardinier n'est rien de tel.

Va en paix : personne, jamais, n'a été mordu par le portrait d'un chien.

Le prêtre jeta son papier, et retourna, sans plus de crainte, méditer aux côtés du prêtre jardinier, au calme contagieux. Auprès de lui, le corps reposait, apaisé, et l'esprit planait, libéré, l'air sifflant légèrement entre ses franges de plumes.

Un jour pourtant, le prêtre jardinier se sentit mal installé. Il corrigea sa position, encore et encore, mais rien n'y fit : la gêne l'empêchait de réfléchir. Qu'avait donc son corps ? Il ne se contentait plus de rester assis en faisant mine de ne pas exister. Il se leva et, dans le jour levant, il ferma les yeux, et prit la position du premier des exercices d'arts martiaux qu'il pratiquait jadis. Il resta immobile, puis modifia sa posture, ajoutant de la grâce ; peu à peu, le combat devint danse, et l'air coula sur lui, caressant. C'était très agréable. Il n'avait pas à subordonner ses mouvements à un objectif martial, il ne portait plus de coups. Il sentait ses bras ruisseler contre son buste, ses jambes passer au-dessus de lui en silence, comme autant de nuages. Il pouvait se courber tel un vieux pin, et le tissu de ses habits lui effleurait la tête d'une barbe de lichen. Il bougeait lentement, passait d'une attitude à l'autre, comme les rayons du soleil remontant le long d'une falaise. Il ondoyait, feuille portée par un vent alangui ; se repliait sur lui-même, écharpes de neige soufflée.

Petit à petit, il se sentit plus léger, porté par l'air qu'il inspirait, bercé par celui qu'il expirait. Il

continua à mouvoir son corps comme s'il flottait dans la lumière, devenu un grain de poussière. Ses pieds étaient un arc-en-ciel au-dessus de sa tête, une truite glissait dans son dos, baignée d'un lent courant délicieux. Tout le temps qu'il bougeait, son long collier de fleurs de frangipanier bruissait, dégageant un parfum intense. Il finit par s'immobiliser, et ses membres revinrent à leurs positions habituelles. Il put s'asseoir, et méditer en paix. Mais dès lors, il dansa trois fois chaque jour, comme le soleil se levait, comme il passait au zénith, et comme il s'abîmait dans la nuit.

Peu de temps après, le vieux sage mourut, et ses disciples se séparèrent, car leur maître seul les réunissait. Ils oublièrent le prêtre jardinier, qui resta assis hors du temps, ses cheveux de brume grise flottant autour de ses épaules, son visage serein. Il méditait toujours devant la montagne miniature, peaufinait une falaise en la grattant d'un ongle, pinçait en s'excusant la branche d'un pin pour en limiter la croissance, ajustait délicatement la forme d'une plaque de mousse. Et il dansait, avec le naturel d'un ruisseau coulant.

Quelque temps plus tard, les armées de l'empereur vainquirent le duché. Un aide de camp curieux en visita les sites, même les plus anodins. Après tout, c'était la future capitale de l'empire, et elle avait coûté leur meilleur général, tué par ces barbares. Il regrettait de n'avoir pas eu la chance de servir sous ses ordres, et enviait les officiers qui l'avaient connu.

Dans le jardin désert du Temple des Éléments, il vit un prêtre solitaire interpréter, les yeux clos, une lente danse d'acrobate. Il suivit longtemps le flot de ses vêtements immaculés, d'un blanc éblouissant, comme lavé par le ciel ; il regarda ses cheveux gris former et déformer des boucles, respira avec plaisir l'intense parfum du collier de fleurs qui ornait son cou et sa poitrine. Il admira ses membres qui coulaient lentement les uns contre les autres, ou effectuaient des rotations paisibles, incroyablement gracieuses. Il ressentit une impression de légèreté, et du respect pour l'artiste muet, d'une si parfaite souplesse. Il s'étonna d'éprouver aussi comme de l'effarement, mais se dit d'abord que l'habileté, poussée à un point extrême, le justifiait sans doute. Puis il réalisa que l'homme ne touchait pas le sol. Parfois, ses pieds marchaient sur quatre pouces d'air. Parfois, quand il se repliait en une figure subtile, son bras, ou son visage, flottait sans plus toucher la terre.

L'aide de camp resta muet. Il se frotta les yeux, regarda encore, et cela continuait : le danseur semblait porté par sa seule volonté, sans effort apparent. Il s'astreignit à contempler le lent mouvement gracieux jusqu'à être certain de ne pas le nier sitôt le dos tourné. Il s'éloigna pas à pas, gardant le spectacle à l'esprit, le maintenant ancré en lui. Le lendemain, comme il n'avait pas oublié, il demanda une audience à son supérieur, un général, qui le crut, saisit son épée, en étudia le fil, et l'aiguisa. L'aide de camp sentit un pincement de regret, une ombre de nausée, et un ressac massé derrière ses paupières, qui

se firent brûlantes ; mais il n'osa pas revenir sur ses mots, prétendre avoir plaisanté.

Ils se rendirent au temple. Le prêtre ne dansait plus, il s'était assis. Ce ne fut que quand le soleil fut presque au zénith qu'il se leva, et dansa. Le général attendit de voir les pieds chaussés de blanc se décoller du sol, puis il dégaina, et planta son épée dans la poitrine du danseur. Une pivoine de sang s'épanouit sur le tissu blanc, et le prêtre, lentement, laissa glisser ses membres pour se mettre debout. Il ouvrit les yeux, ravi et étonné, et contempla la fleur écarlate qui grandissait toujours. La douleur physique n'était rien, la torture l'avait rassuré, et il n'avait pas oublié les enseignements du bourreau. Mais le chagrin ! La souffrance de savoir qu'il mourait, seul au cœur d'un jardin, oublié par le monde ! Qu'une mort nette et brutale tuait un jardinier, qui ne savait rien faire qu'embellir les lieux, et dansait seulement pour embrasser le ciel. C'était un pur gâchis, et… cela n'importait plus, cette lame dans sa chair était un autre chemin, une voie plus rapide que celle de son choix ; mais elle conviendrait.

Son sourire s'élargit, et il se détourna, regarda la montagne si longuement pensée, si lentement amenée à plus d'harmonie, si finement accordée au chant de son esprit. Elle eût été le moyen de redevenir lui-même par un chemin de lumière, paisible et radieux… mais cela ne serait pas, car la vie le quittait en longs battements poisseux. Il ne danserait plus dans la splendeur des jours. Il était enfin temps ! S'il ne craignait plus ni la douleur du corps, ni la douleur

du cœur, il pouvait enfin redevenir lui-même… et agir. Il était temps que son ombre s’étendît à nouveau sur le monde. Il ouvrit la bouche, se souvint des mots, et remercia le général qui le tuait. Puis il tomba, comme celui-ci retirait sa lame.

L’aide de camp demanda :

– Pourquoi l’avoir tué, seigneur ?

– La puissance d’autrui n’a pas à exister, si je ne puis la contrôler.

Le cadavre s’enfonça dans le sol comme s’il y sombrait, et n’y laissa qu’une silhouette peu profonde emplie d’eau salée, que l’aide de camp pensa être des larmes. Il y distingua des vaguelettes, et éprouva un vertige, car il avait cru voler très haut dans le ciel, au-dessus d’un océan gris. Il se recula :

– C’est de l’eau salée, seigneur.

– Tant mieux. Nous y mettrons les poissons que nous ferons venir de la mer.

Mais l’aide de camp ne pensait guère à manger, car la peur lui nouait le ventre. Voyant que son général ne semblait pas inquiet, il réprima de son mieux une envie de fuir, mais échoua. Il s’éloigna de quelques pas, puis se mit à courir. Derrière lui, l’eau salée s’évapora, et forma au-dessus du sol la silhouette du danseur. Ce n’était qu’une brume, mais le vent ne l’effilochait pas. Là où s’était épanouie la fleur de sang, une roseur naquit, s’enflamma des feux de l’aurore, étincela, et jaillit en rais éblouissants qui semblèrent peler la chair de brouillard pour ne laisser

qu'une colonne de lumière s'élevant dans l'azur.

À sa suite, le sol monta, irrésistiblement. Finies, les terres basses infestées de cultures, les étendues planes où s'étaient incrustées les villes, les étangs où grouillaient les poissons, se balançaient les canards. La montagne se redressait, lasse de son abaissement. D'une chiquenaude, elle fit s'écrouler son reflet miniature ; puis elle se dilata, dépassa les limites du temple, s'avança à travers la cité, puis la campagne, à mesure que sa cime retrouvait le ciel. Les maisons basculèrent, les champs furent retournés tels des napperons verts, les collines roulèrent et tombèrent comme de simples mottes. L'empire entier s'inclina autour du sommet revenu, et redevint une chaîne formidable. Elle était découpée de vallées abruptes et étroites où couraient des torrents impétueux et violents. Ses cimes immaculées se nimbaient de brumes grises qui dansaient lentement comme l'aube les teintait de rose, et le soir de feu. Dans le midi calme, la neige elle-même soupirait d'aise et fondait, puis coulait jusqu'aux vallées qui lui semblaient, d'en haut, de fins sillons creusés dans le visage du monde.

La montagne gronda, et s'étira, cherchant sa place comme un dormeur sur un sol inconfortable. Elle la trouva, écrasant et tassant le roc, broyant les moellons qui avaient été des bâtiments ; puis elle s'immobilisa, souveraine. Elle joua un moment avec la couronne de l'empereur, l'envoya dévaler quelques ravins en rebondissant contre ses flancs, emportée et chahutée par ses torrents. Pauvre fou, lui prêtant aimablement des armées pour qu'elle pût reconquérir

ses terres ! Il avait cru régner, atteindre un sommet… mais seul un prêtre dansant s’était élevé, détaché de la glèbe, appelé par les cimes. C’était elle-même, dans un corps de chair. Son cœur l’élança comme elle songeait à la pivoine de sang fleurissant sur ses vêtements, car les humains n’avaient pas changé. Mais elle avait changé, et s’ils étaient abjects, elle n’en serait que pire. Elle ne fléchirait plus.

Les humains… elle entendait leurs voix, leurs sanglots également, leurs plaintes et leurs malédictions. Ah ! Ne pouvaient-ils jamais se taire ? Elle vit alors, à son pied, des processions de parents éplorés qui espéraient retrouver les corps de proches disparus dans le cataclysme. Elle éclata de rire : leur rendre des cadavres ? Jamais… mais elle pouvait leur en promettre d’autres, beaucoup d’autres. Elle tua les plus hardis de chutes de pierres imprévisibles, afin qu’il fût bien clair qu’elle ne tolérerait pas les importuns.

En regardant tomber les rocs à bas ses falaises, elle se dit que bien d’autres choses méritaient de choir ainsi, des hauteurs vers les profondeurs : les pots de chambre, les cassettes pleines de joyaux, les stèles mortuaires, et surtout, surtout, toutes les autres couronnes et attributs de royauté. Tant d’hommes s’étaient crus grands, pendant qu’elle courbait l’échine, accablée de chagrin et d’horreur ! Mais elle ne jeta rien, et surtout pas la royauté, car elle voyait bien mieux à en faire.

Elle avait du travail, puisque Fier Bouleau

souhaitait la gravir, et qu'il faudrait à son sommet des fées pour son cher grand-père. Le pacte était conclu : pour la première, et pour la dernière fois, elle exaucerait le vœu d'un humain. Elle voulait bien s'écrouler à nouveau si elle ne tenait pas parole… mais qui pouvait lui résister, si elle usait de sa puissance ? Qui ?

Autour de la montagne, le ciel souriait ; mais même les corbeaux préféraient en détourner les yeux, tant sa joie était sombre.

III – Dans le jardin, une stèle

Rouge Cerise marchait dans les rues de Trois-Ponts quand l'inquiétude la saisit. Elle s'immobilisa, se retourna lentement : derrière elle, les façades se bombaient. Elle se frotta les yeux, mais rien n'y fit : la ville enflait, les murs, déformés, obèses, allaient se rejoindre au centre de l'avenue et l'écraser d'une masse de pierres rougies de sang, entre lesquelles elle discernait des corps broyés. La menace était tellement improbable que la jeune fille resta indécise, mais la panique naissait en elle.

Des voix heurtèrent ses oreilles, forcirent, se mêlèrent en un vent de tempête, l'entourant d'un chaos qui l'atterra. Sous leurs grondements, le ciel s'obscurcit. Alors, elle ne douta plus du danger. Elle ne songea pas à se faire aider des habitants, car n'étaient-ce pas leurs maisons qui la menaçaient ? N'était-ce pas leur chair qui se mêlait aux moellons ? N'étaient-ce pas leurs voix qui hurlaient à ses oreilles ? Elle étouffait, et elle fuit, courant pour échapper à l'étreinte de la rue qui se refermait derrière elle, comme une plaie joignant ses lèvres.

Elle finit par arriver dans un quartier où les murs ne bougeaient plus, mais leur simple présence l'inquiétait, et elle ne ralentit pas. Elle croisa un vieil homme qui marchait lentement, en gloussant pourtant de satisfaction à chaque pas. Elle reconnut Vieux Saule, un haut fonctionnaire retraité que son

père connaissait bien. Étonnant ! Que pouvait-il faire dans ce quartier reculé, dépourvu de toute boutique de calligraphe ou de libraire ? Il n'était pas réputé se promener en vain.

Elle tourna un coin, et continua sa course. Dans le mur qu'elle longeait, elle remarqua une porte, qu'elle trouva ressembler à un anus défoncé, comme si le mur avait été violé. Elle sentit ses joues et son ventre s'enflammer à cette pensée, et cela lui coupa le souffle. Elle n'avait jamais vu une telle… chose. Comment aurait-elle pu la reconnaître ? Mais peu lui importait, car elle ne voulait plus sentir la ville boursouflée autour d'elle. Elle franchit la porte en hâte. Elle sentit sur sa peau une caresse très douce, légèrement humide, qui la freina, mais elle força le passage sans peine. Étrangement, la porte gémit.

Rouge Cerise fit encore quelques pas ; elle resta haletante, tremblante, puis ses jambes cédèrent. Elle se retrouva assise sur des dalles entre lesquelles quelques fleurettes poussaient. Elles ne donnaient pas l'impression d'avoir conquis leur place, mais d'avoir été placées là de toute éternité, formant une passementerie délicatement colorée. Sous leurs rosettes fines, leurs tiges étaient épaisses, de véritables troncs en miniature, noueux et magnifiques. La jeune fille se pencha, et les admira longuement, le nez au ras du sol.

Elle leva la tête : le vent lui apportait des bouffées de parfums étranges. Elle réalisa alors que l'herbe qu'elle mâchonnait avait un délicieux goût de… d'elle

ne savait quoi de sucré, d’un peu excitant aussi.

Elle se releva et parcourut le jardin, une première fois. Elle y revint souvent, délibérément. Peu importait le désagrément de leur première rencontre, le jardin le valait bien, car elle l’aimait. Elle dégustait le chemin qui y menait, jouissant de l’attente bientôt terminée. Pour y pénétrer, elle se faufilait entre les battants de la porte d’entrée. Ils étaient entrouverts, figés par les hautes herbes, la terre et les feuilles lentement accumulés ; et l’un des battants penchait, à moitié sorti de ses gonds rongés par la rouille. Il leur restait l’ombre de leur couleur passée, un rouge sombre craquelé, écaillé, évoquant l’aile d’un très vieux papillon tout pelé par la vie. Elle les contemplait volontiers, appréciant les infimes reflets vermillon qui les égayaient par instants. Elle n’y discernait plus que du bois, du métal et de la pierre, et en était heureuse.

Le seuil passé, Rouge Cerise restait immobile un instant, comme le silence se refermait sur elle. La ville disparaissait derrière les murs, et avec elle les importuns, car nul ne venait dans le jardin. Le quartier, sale et bruyant, manquait pourtant d’espaces verts et calmes, mais les lieux ne devaient être au goût de personne, et les rues qui y menaient restaient désertes, ou presque.

C’était parfait : elle pouvait se promener tout à loisir, à la fois admirative et perplexe, sans que rien ne vînt la troubler… sinon son ignorance.

*

Bâton d’Encre, son père, aimait l’histoire… mais l’histoire des livres, l’histoire racontée par les plus fins lettrés, l’histoire révisée, polie, choisie. Il écoutait volontiers un inconnu lui raconter les faits de ses ancêtres, et les consignait. Elle détestait cela : tant de banalités, de lourdeur, de fierté mal placée. Elle pensait mourir d’ennui, étouffait ses bâillements pour paraître polie. Elle, elle aimait le mystère, et respirait les failles comme autant de corolles. Elle cherchait ce qui s’ignore, et plus encore, ce qui se cache. Non le sordide, qui n’embarrasse que les naïfs, mais le troublant. Elle s’était ravie de découvrir au fil des collections de son père des objets différents, subtilement étranges ; mais leurs étiquettes les confinaient à la normalité, gommaient les spécificités qu’elle trouvait pourtant si visibles. Elle avait tenté d’en parler à son père, mais il avait répondu :

– Peu importe ceux qui nous ont précédés, ma fille, s’ils n’ont pas laissé de postérité. Nous devons perpétuer la mémoire de nos ancêtres, et laisser se dissoudre comme brume au soleil celle des morts qui n’ont su laisser d’enfants.

Elle détestait le culte des ancêtres. Elle leur était certainement reconnaissante d’avoir enrichi la famille, de lui permettre une existence douce et sans souci. Mais répéter encore et encore leurs actes monotones… c’était ennuyeux. Elle le faisait pourtant, un masque d’intérêt sur le visage, et l’esprit ailleurs. Elle s’hypnotisait de l’odeur de l’encens, du rougeoiement du bâtonnet qui se consumait, de la chaleur qui baignait son visage.

Un jour, elle songea que son père en savait peut-être plus qu'il ne le disait. Elle l'emmena au jardin, et ils entrèrent par la porte aux battants immobiles. Bâton d'Encre eut un regard réprobateur, car il détestait qu'un lieu fût mal entretenu. Elle l'encouragea :

– Viens ! Peu importe un peu d'usure, l'intérieur est tellement beau !

Il soupira, mais la suivit. Elle guetta sur son visage un signe de reconnaissance, mais elle n'y vit que l'ennui et la désapprobation. Elle ne renonça pas, et l'emmena jusqu'à un point de vue qu'elle chérissait particulièrement : il resta insensible à la beauté du lieu, et le cœur de Rouge Cerise se serra. Elle réunit son courage, et lui montra encore un endroit, qu'elle espérait plus à son goût. Il laissa tomber :

– Pas étonnant que personne ne vienne plus dans ce jardin ! Qui prendrait du plaisir en un lieu si étrange ! Je comprends parfaitement qu'il soit abandonné.

Il considéra sa fille avec gentillesse :

– Aurais-je négligé de former complètement ton goût ?

Elle se tut, car elle, elle aimait le jardin… elle l'aimait bien… elle le trouvait joli… elle l'avait apprécié. Ils se dirigèrent vers la porte, et Bâton d'Encre fit de son mieux pour éduquer sa fille, en émettant une longue suite de ronchonnements. Il critiqua la forme d'un arbre, se plaignit du choix du

bois d'une balustrade, de la disposition des dalles, des couleurs des fleurs. Elle fut soulagée de quitter le jardin… ou peut-être de voir son père s'en éloigner. Elle se sentait troublée, et triste.

Pendant quelques jours, elle ne revint pas au jardin, et n'y put penser qu'avec un mélange de dégoût et de déception. Puis elle se révolta, car de quel droit son père piétinait-il ce qu'elle aimait ? Fallait-il qu'elle se contentât de mépriser en silence certaines des choses qui plaisaient à ses parents, ou pouvait-elle également chérir ce qui leur déplaisait ? La mâchoire serrée, elle retourna au jardin ; elle resta un instant devant la porte entrebâillée, et insulta les lieux : était-ce ainsi qu'ils retenaient les affections ? Un commentaire, et leur beauté s'enfuyait ?

Elle entra, et pleura. Elle s'excusa auprès des dalles, des fleurs, des étangs et des pavillons. Quelle amie était-elle pour les renier ainsi, le jardin et ses merveilles, elle-même et ses préférences ? Elle aimait cet endroit, et, faute de pouvoir partager cet amour, elle décida qu'au moins, elle en jouirait sans interférences. Elle le parcourut à nouveau en tout sens, passant son doigt sur la pierre, sur le bois, sur les pastels si tendres des murs.

Mais tout de même, c'était rageant. Tant de pierres sculptées de minces caractères, et n'être pas capable d'en déchiffrer un mot ! Ce n'était pas faute d'avoir fouillé les bibliothèques : des rangées de savants ouvrages mille années ressassés, et pas un seul qui eût gardé cette mémoire ! Il y avait dans le jardin

tant de fenêtres ouvertes, et nul moyen de savoir quels visages s'y étaient encadrés. Il lui restait seulement le plaisir de penser qu'elle ressentait peut-être pour les lieux des sentiments très proches de ceux que ses bâtisseurs avaient eus. Peut-être… son ventre se tendait du désir de comprendre, et les mots d'une langue morte paraissaient du sel sur ses lèvres, un picotement sur sa langue. Elle était envahie de la mélancolie d'être arrivée trop tard, de n'avoir que les ruines d'un lieu qu'elle eût aimé vivre, vivre accompagnée.

Elle s'installa en face du plus grand des bassins, et tenta de noyer son chagrin dans la beauté, sans y parvenir. Elle baignait tout entière dans le calme du ciel reflété par l'eau, quand une voix tranquille demanda :

– À quoi bon un reflet qu'un zéphyr fait sourire de mille vaguelettes, quand les lèvres déjà comblent le moindre désir ?

Elle songea confusément qu'elle aurait dû être surprise, mais préféra se regarder dans l'eau et voir son double liquide rosir. Son interlocuteur s'avança, et l'étang se troubla un instant, tremblant sous le vent, puis dessina son reflet. Alors seulement, elle se retourna, bouche bée. Il l'observa, étonné par sa réaction ; puis sourit avec douceur :

– Eh bien ! Suis-je donc si déplacé dans le songe d'une rose ?

Il semblait désireux de la mettre à l'aise, et elle en ressentit de la gratitude. Elle dit :

– Qui ne serait surpris, quand il s’attend seulement à voir la prairie balayée par la pluie, de découvrir soudain les sourires des corolles dans l’or d’un rayon libéré par la nue ?

Il baissa les yeux, touché, et elle regarda le soleil jouer dans ses cheveux verts. Il était plus grand qu’elle, mais bien plus mince, et gracieux comme une liane. Sa lourde robe ne l’épaississait pas, le voilait tout au plus. Rouge Cerise se plongea, ravie, dans le jaune orangé du vêtement, à la fois intense et pastel ; elle apprécia le chatoiement des broderies qui soulignaient les courbes de son corps, le révélant en pointillé. Elle se pencha sur les incrustations qui rehaussaient le motif, reconnut des plumes d’oiseaux aux couleurs étincelantes et des fragments de carapaces, qui semblaient ciselés. Elle réalisa alors qu’elle le touchait presque, et s’étonna de faire montre de si peu de retenue. Mais sa gêne ne dura qu’un instant, puis elle apprécia de ne pas laisser son éducation gâcher cette rencontre.

Elle se recula pour étudier son visage :

– Vous me plaisez.

– C’est infiniment plus important que d’être simplement beau.

– Mais… pourquoi des lunettes ? Il est difficile de vous imaginer imparfait.

Il les lui tendit, et elle les enfila. Le monde lui révéla des couleurs qu’elle n’imaginait pas, comme s’il regorgeait de petits arcs-en-ciel. Il en naissait du

mouvement d'une aile, de la chute d'une goutte, du saut d'un insecte.

– Je me facilite la vie, expliqua-t-il. Je laisse le verre me glisser des idées, inventer par lui-même le beau lézard suivant, ou un nouvel oiseau.

– Ah… pourtant, créer, c'est honorable.

– Oui, certes. Mais ce que je préfère, c'est connaître.

Son cœur bondit :

– Je n'ai pas eu la chance d'apprendre à écrire, ni même, hélas, à lire. Je sais juste reconnaître que ces signes, sur les pierres, sur le bois, sont une écriture.

Il parut outré, puis se modéra :

– Est-ce un problème général de sous-éducation ou êtes-vous… particulièrement défavorisée ?

Elle se mordilla la lèvre. À vrai dire, elle était particulièrement favorisée, puisque son père, magistrat et aisé, avait pu lui offrir une excellente éducation. Mais celle-ci n'avait certainement pas inclus le déchiffrement de l'écriture qui ornait le jardin, puisque personne ne la comprenait plus.

– Disons que l'ignorance est générale, mais que rares sont ceux qui s'en soucient.

Il sembla trouver cela déplorable, puis il soupira et se détendit, car même parmi les siens, il était une exception, par son amour des faits, du passé, et des mots. Alors comment jauger les choix de peuples différents ? Pourquoi tous les paysans du monde

souhaiteraient-ils nourrir des historiens, des chroniqueurs, et des poètes ?

Elle reprit :

– Auriez-vous la bonté de m'enseigner cet art délicat ?

Il le fit, et ne parut pas remarquer qu'il devait lui apprendre en sus la langue même qu'ils déchiffraient ; ni qu'il avait parlé celle de la jeune fille jusque-là. Mais il était troublé, s'étonnait par instants d'être si peu curieux, comme si la surprise était morte en lui, puis cette perplexité elle-même s'en allait, quand Rouge Cerise l'apaisait d'un sourire. Elle souriait très souvent, pour le plaisir de le voir s'éclairer à son tour, car le bonheur l'embellissait encore, mais sans chasser totalement la tristesse de ses traits. La jeune fille rêvait d'un immense éventail pour chasser cette nuit qui ombrait les commissures de ses lèvres, qui stagnait dans ses yeux, car son professeur était trop beau, trop sage, et trop doux pour souffrir.

Quand la nuit tomba, elle le regarda intensément, comme si elle le gravait dans son esprit. Puis elle dit, lentement, clairement :

– À demain.

Quand il les entendit, les mots lui parurent des stèles que leur poids même ficha, droites, dans le sol. Il sourit, et osa répondre, sans plus douter :

– À demain. Et à après-demain. Et tant d'autres jours encore, jusqu'à avoir enseigné tout ce que je

peux transmettre.

Il la fixait avec un espoir presque douloureux. Elle lui sourit, comme un serment. Il demeura muet, mais la gratitude le transfigurait. Quand elle eut disparu, il pleura de bonheur. Plus tard, il regarda son ombre s'étendre devant lui, et en fut heureux, car il était tellement précieux de posséder une ombre, d'être reconnu par le jour lui-même ! La nuit vint, et il redécouvrit les étoiles avec émerveillement, levant un doigt pour suivre le dessin des constellations, et murmurant doucement leurs noms, quand ils lui revenaient. Il dormit dans l'herbe, une rose entre les doigts, une rose dont le parfum évoquait la cerise. La nuit lui sembla tiède, mais il gémit parfois, comme le froid dans son cœur étendait un doigt de glace dans son corps.

*

Elle revint au matin, et semblait fatiguée :

– Bonjour, Verte Bruine.

Il fut très heureux qu'elle lui rappelât son nom. Il l'avait cherché, sans pouvoir le trouver.

– Bonjour, Rouge Cerise. Tu sembles fatiguée. N'as-tu donc pas dormi ?

– Dormir ? Oh non ! Tu m'avais tant appris ! Tes mots tournaient dans ma tête.

Il savait encore reconnaître un mensonge, mais n'avait pas oublié non plus qu'il fallait parfois les respecter.

– Je suis heureux de t'avoir intéressée ; mais j'espère que le sommeil finira par te trouver.

– Oh ! Je n'en doute pas !

C'était d'autant plus facile à affirmer qu'elle s'était effondrée sitôt rentrée. Elle avait même peiné à rejoindre la maison, pourtant assez proche. Elle n'avait jamais ressenti pareille fatigue, et l'avait encore en elle au matin, comme un avant-goût d'épuisement ; son être semblait fuir par quelque défaut au plus profond d'elle-même.

Elle observa Verte Bruine, et son cœur explosa, devenant un soleil énorme qui réchauffait ses côtes. Peu importaient les sommes qu'elle devinait perpétuels au retour du jardin, en regard de cette douceur.

– Aujourd'hui, je partirai plus tôt. Je ne peux pas dire quand. Mais demain, je reviendrai.

Il sourit :

– Tu partiras quand tu le désireras. L'essentiel, c'est que tu sois venue. J'avais hâte de reprendre notre conversation. J'aime tellement les mots !

Ce qu'il aimait surtout, c'était de pouvoir partager, c'était de voir l'ébauche d'une idée quitter ses lèvres, rebondir dans l'esprit d'autrui, et lui revenir avec la saveur unique qu'elle y avait prise. Rouge Cerise lui était un délice, et il avait eu tellement faim.

*

La jeune fille était partie rejoindre le monde au-

delà du mur, ce monde qui lui était interdit. Ce monde qui l'avait oublié, et ne devait pas se rappeler. L'idée d'être oublié lui paraissait absurde, car comment peut-on oublier ce qui existe ? Chaque cœur sait bien qui est en vie ! Mais à part Rouge Cerise, il ne sentait personne au-delà des murs. Il espéra que c'était anormal, qu'il était seulement trop faible pour s'ouvrir à plus d'êtres ; mais ce vide, ce vide le faisait frissonner. Il serra autour de lui les pans de sa robe, étudia, hagard, les bords vert pâle de sa tunique et de son pantalon, et ceux, blanc cassé, de ses sous-vêtements, et ne comprit pas comment il pouvait encore avoir froid. Il aurait dû mourir de chaud, vêtu de la sorte !

Il eût apprécié une tasse de thé, une énorme tasse à serrer dans ses mains, à presser contre sa poitrine. Le liquide brûlant aurait embaumé le miel, le rhum, les épices et les mangues. Les mangues… il peinait à retrouver la forme des mangues, il sentait un parfum désincarné, et cela le troublait. Aucun parfum n'est désincarné. Il avait su identifier les moindres effluves, leur donner leur chair, les ancrer dans le monde. Les odeurs avaient eu un poids, jadis. Il porta son poignet à son nez, et respira soigneusement, mais ne sentit rien. Rien que l'odeur des fleurs du jardin. Il chercha, s'obstina, et finit par trouver un tout petit peu de Rouge Cerise. Il se plongea dans sa fragrance, soulagé. Mais elle était si faible ! Et de lui-même, il ne trouvait aucune trace.

Il finit par se lever, car le sol se refroidissait sous son corps. Il se promena dans la propriété. Il

parcourait les salles vides, et savait qu'elles n'auraient pas dû l'être. Il rêvait de sa bibliothèque, des rangées d'ouvrages alignés, leurs dos pastel ravissant ses yeux. Il se souvenait des sculptures délicates, de la nacre incrustée dans les rayonnages, et de son plaisir à les suivre du doigt. Il tenta de reconstituer les rayons en esprit, et s'étonna de sentir certains d'entre eux se dérober à ses pensées. La surprise se mua en effroi quand il eut l'impression que son esprit s'engloutissait dans des ténèbres sans fond, et il recula, transi.

Il sortit sous l'avant-toit, et admira les couleurs du jardin, le bleu intense du ciel. Il voulut se convaincre qu'il ne courait aucun risque, qu'il n'y avait pas de gouffre dans lequel s'engloutir, qu'il n'y avait aucun problème, vraiment. Tout allait bien. Mais une larme coula sur sa joue, et il songea : oui, le monde est normal. Le monde… mais pas moi.

Il se tourna vers l'intérieur, et le passé le reprit. Il voyait les objets ! Les objets qu'il avait collectés, patiemment assemblés en une image du monde. Les objets qu'il dessinait pour illustrer ses ouvrages, mais dont il aimait l'épaisseur, la texture, le poids, les reflets changeants ; et qu'il gardait sur ses étagères, pour les toucher encore, les caresser de ses lèvres, se ravir de leur odeur. L'envie le prenait d'en toucher un, un seul. D'ouvrir un livre, juste un. Le moins épais d'entre eux. De sentir à nouveau une reliure sous ses doigts, de caresser le velouté du papier, d'y retrouver les fleurs qu'il y avait incluses quand il l'avait pressé en larges feuilles. Des fleurs… au

moins, il restait le jardin. Les murs des pavillons l'effrayaient. Ils lui étaient familiers, oui ; mais le vide qu'ils entouraient, le vide était hostile. Il avait peur, tout seul. Il marcha jusqu'à être entouré de corolles, et il s'assit parmi elles, dans un coin abrité où le vent le laissait en paix. Il craignait le vent. Comme s'il allait s'effilocher ! Il observa ses doigts, longs et étroits, et songea tristement que ce n'était pas impossible.

Il ne savait plus aussi clairement que jadis où s'arrêtait le possible. Il ne savait même plus ce qu'était la clarté de pensée. Il se sentait tellement limité. Il regarda les fleurs, quêtant un réconfort, et le trouva. Il attendit, leur parfum atténuant l'absence. Rouge Cerise reviendrait. Ils parleraient. Les souvenirs qui lui échappaient prendraient corps dans l'esprit de la jeune fille, là où la terre était stable. Elle les décrirait, et il apprendrait. Il se redécouvrirait. Il se voûta, et pleura ; penser qu'on l'avait dit lettré, et vanté son savoir…

*

Ils parcouraient le jardin en quête de textes à étudier. Verte Bruine aimait laisser Rouge Cerise choisir à son gré ce qu'elle étudierait. Elle s'arrêta devant une pierre verte qui occupait le centre d'un petit cercle d'herbe entouré d'eau claire.

– Qu'elle est jolie ! Qu'est-ce qui y est écrit ?

Le lettré resta muet, car c'était une stèle funéraire, et qu'elle portait son nom. Plaisanterie ? Quelque chose d'obscur, quelque chose d'ancien, lui

murmurait que non. Ne voyait-il donc pas qu'elle était de sa main ? Et ne savait-il pas ce qu'avait été le froid en lui ? Ni pourquoi il craignait le vide, le vent, la solitude ?

– Quelque chose ne va pas, mon amour ?

– Je…

Verte Bruine respira profondément, mais il lui sembla que l'air fuyait entre ses côtes. Il s'étreignit lui-même, plaquant sa robe contre son corps :

– C'est un texte qui ne me plaît pas. Je crains de n'être pas très intéressant si je dois te l'enseigner. Pouvons-nous en choisir un autre ?

– Mais… bien sûr ! Il y en a tant !

Pour la première fois, il se prit à espérer qu'elle partirait vite. Plus que jamais, il avait peur qu'elle s'éloignât, le laissant seul dans le froid de l'après-midi qui se terminait, craignant de s'étioler comme les ombres s'étiraient. Mais il voulait savoir, et n'osait le faire tant qu'elle était là. Il fit de son mieux pour cacher son angoisse, et elle sembla ne rien remarquer.

Quand elle fut partie, il entra dans ce qui avait été sa bibliothèque, et se dirigea lentement vers le rayon où il avait entreposé les ouvrages d'occultisme. Ses pas se firent de plus en plus lents, de plus en plus petits, et il finit par s'arrêter. Il rit, tristement. Vaine parade ! Il décala son souvenir de quelques mètres, et tendit la main vers l'épais ouvrage qui l'intéressait. Il traitait des spectres… de ceux qui survivent à leur

propre disparition. Il referma ses doigts sur l'absence de livre, se força à en retrouver le contact, puis l'ouvrit, à la page qui l'intéressait, et lut. Il baissa la tête, et pleura. Un spectre ne pouvait pas appeler la vie en lui, si elle n'était au préalable hébergée par un vivant, un vivant qui l'aimait, qui souhaitait sa présence. En d'autres termes, il vivait aux dépens de Rouge Cerise. Chaque instant de sa vie, chaque souvenir, chaque plaisir, étaient retranchés de celle de la jeune fille.

Il reposa le livre, songea qu'il valait parfois mieux garder des connaissances défraîchies, et ignorer ses propres problèmes. Chercher l'innocence dans l'ignorance… il se reprit, car il n'avait jamais fui ses responsabilités, et n'était pas tenté de commencer. Digne dans la vie… et dans la… dans l'au-delà. Il soupira : la dignité n'était pas le genre de raison de vivre qui lui suffisait, hélas.

*

Ce jour-là, l'herbe si verte des yeux de Verte Bruine s'était noyée de pluie. Il semblait se fondre dans une brume tiède, les couleurs de sa peau se liquéfier et le quitter, et le laisser très pâle. Ils s'assirent ensemble, et regardèrent l'eau, puis Rouge Cerise dit doucement :

– Parfois le roseau se balance en silence, mais dans l'eau se dessine la tristesse de sa plainte.

Il hésita, puis, comme s'il ouvrait une bonde :

– Je me sens… isolé. Leurs voix… leurs voix se

sont tues ; elles ne réchauffent plus les horizons de mon cœur. Là où s'étend le monde, il n'y a nulle amitié, nulle présence aimante.

– Nous aussi, nous nous réchauffons le cœur en songeant à ceux qui nous sont chers.

Il soupira, de ce soupir léger que lui inspiraient parfois leurs différences :

– Je ne parle pas d'imaginer. Je ne parle pas de souvenirs recréés, réchauffés. Nous nous sentions vraiment, par-delà les monts, par-delà les mers. La distance n'était rien. Maintenant, il n'y a que la solitude…

– Et n'est-il pas possible de restaurer cette sensation ?

Il se courba, et resta muet. Elle vit couler une larme, puis une suivante, et posa sa main sur son épaule. Comme son chagrin ne s'apaisait pas, elle prit sa tête contre sa poitrine, et posa des petits baisers sur ses cheveux verts. Il finit par murmurer :

– Non… non, le monde a changé. Et, surtout, je suis…

Soulagée, elle écouta le silence qui se prolongeait. Elle demanda pourtant :

– Tu es ?

– Je ne suis qu'un…

Il la serra plus fort. Elle se fit enjouée :

–… qu'un heureux homme dont la joue se

réchauffe sur le ventre de sa femme, dont les cheveux s'écartent sous la caresse de ses doigts, et dont le cœur se réchauffe à l'idée qu'il est chéri.

Son corps trembla d'un sanglot :

– Mais à quel prix ? À quel prix ? Je vis au-delà de mon temps, Rouge Cerise, mais ces instants, je les vole !

Il s'écarta d'elle, et l'observa, désolé. Elle le sentait s'enfuir, et précisa simplement :

– J'en suis consciente, Verte Bruine. Mais ce n'est pas voler que de prendre ce qui nous est offert.

– Mais ta vie, Rouge Cerise, à quoi ressemble-t-elle, maintenant ?

– Ma vie… à l'extérieur ? Peu importe l'extérieur, car il n'a aucun charme, ne mérite pas d'être raconté. La vie, hors du jardin, est comme un long sommeil dénué d'intérêt, où l'esprit s'assoupit.

Il la regarda avec tendresse, et n'insista pas ; mais elle le sentait hanté.

– Ne sommes-nous pas dans l'une de ces situations où un bon mensonge vaut mieux qu'une mauvaise vérité ?

– Le mensonge… l'illusion ? J'ai passé tant de temps à les traquer à travers l'histoire, de note en témoignage. J'ai tellement essayé d'être clair en rédigeant, pour qu'un jour les curieux, pour que moi-même, ma mémoire troublée, je puisse revoir les faits comme s'ils étaient vivants.

– Et ne peux-tu tolérer un mensonge ? S'il n'était qu'un biais mineur, une… approximation ?

Il lui sourit subitement, un sourire malicieux :

– Tolérer ? Tiens donc ! Il est grand temps que ces deux ennemis me soient enfin utiles ! Tissons donc un mensonge qui laisse couler mes larmes dans une mer lointaine et toujours ignorée.

Ils réfléchirent ensemble, la main dans la main, puis elle commença :

– Le témoin se souvient, mais qui se souvient du témoin ?

– La main trace l'histoire, mais reste hors du temps…

–… caché dans tes papiers…

–… enseveli dans mon bureau…

–… discret et affairé…

–… le temps m'a oublié. Le monde s'en est allé, mes amis ne sont plus que de clairs souvenirs, des portraits délicats, les fleurs d'une saison chassée par la suivante. Mais le temps a glissé sur moi sans me toucher…

–… comme il a épargné la beauté du jardin, qui n'est que ton écrin.

Verte Bruine se sentit comme ivre, car il n'avait pas l'habitude de nier un pan d'histoire, et encore moins des évènements qu'il avait personnellement vécus. Réécrire l'histoire… c'était une activité qui lui

était… qui lui avait été étrangère. Il tourna son regard vers l’eau, quêtant le réconfort de sa surface paisible, et sursauta quand le niveau du bassin baissa subitement. Rouge Cerise cria d’étonnement comme son estomac l’informait que c’était le sol qui s’était soulevé, et non l’eau qui s’était enfuie. Ils échangèrent un regard : le sol… s’élever ? Le lettré réalisa qu’ils étaient baignés dans une intense odeur de frangipanier, et crut voir un collier de fleurs danser devant ses yeux, éclatant de couleurs sur des vêtements immaculés, éblouissants dans le soleil.

Ils coururent vers la porte du jardin, et elle guigna à l’extérieur : la terre tremblait, et le mur qui lui faisait face se lézardait. Elle entendit des cris, des éboulements. Elle se retourna vers le jardin : il était immobile, et pas une tuile n’était tombée. Il était étrange de se sentir ainsi dissociés du monde, posés juste au-dessus de ses problèmes. Elle haussa les épaules, car cela ne la dérangeait pas d’être une exception. Verte Bruine l’enlaça, et murmura :

– Une exception… exceptionnelle.

– Tant mieux ! S’il y a bien quelqu’un qui sache chérir les pièces rares… c’est toi.

Ils revinrent au bassin, et regardèrent l’eau à nouveau : elle avait retrouvé son niveau habituel. Le lettré se concentra, et le premier poisson mêla ses écailles colorées à la danse des vagues. Le second parut bientôt, et l’étang fut une mer de turquoise parsemée de broderies. Rouge Cerise retint un bâillement, car c’était hors du jardin qu’il lui fallait

dormir, les yeux encore emplis des splendeurs contemplées auprès de Verte Bruine. Celui-ci regarda danser les poissons, se demandant ce qui avait pu causer le séisme. Il réalisa avec plaisir que leur mensonge commun, leur pacte de silence, ne le troublait plus. Il l'étonnait seulement, car ce mensonge n'était pas comme ceux qu'il avait rencontrés jusque-là : il lui semblait maintenant fondé, curieusement stable. Si solidement ancré dans la réalité qu'il en était incontournable. C'était absurde, car quel poids pouvait avoir un mensonge ? Personne ne savait qu'il existait, comment aurait-il pu avoir la moindre influence sur le monde ?

Il fit cesser le ballet des poissons, observa avec tristesse les traits tirés de Rouge Cerise.

– N'est-il pas temps de rejoindre ton autre vie ?

Elle le fixa, et il ajouta :

– Sois sans crainte : je t'attendrai. J'ai tout le temps…

Elle le serra contre elle, puis quitta le jardin. Il restait sur ses vêtements une odeur de miel et de cannelle, une odeur très douce qui émanait de Verte Bruine depuis que le bassin s'était rempli à nouveau. Elle la respira avec plaisir, et ne prêta que peu d'attention à la ville. Celle-ci n'était pas sérieusement touchée, et elle put rejoindre sa maison sans difficulté. Titubante de fatigue, elle atteignit sa chambre, et s'étendit. Elle s'assoupit presque aussitôt, et dormit si profondément qu'elle manqua le repas. Elle n'ouvrit pas les yeux quand ses parents vinrent la

voir, leurs visages rougis d'une lanterne au jour étouffé. Elle ne frémit pas quand son père dit :

– Cela ne peut plus durer. Sa vie hors du jardin n'est plus qu'un long sommeil.

Ni quand sa mère ajouta :

– Là, encore, il reste quelque couleur à ses joues. Mais parfois, elle m'effraie, quand elle est pâle et molle. Je crois voir une fleur qu'un peintre aurait vidée de sa forme et de ses plus belles couleurs.

Rouge Cerise sentait dans leurs voix l'ombre d'une menace, mais le monde était loin, et ses paupières si lourdes. Hors de la lumière et des fleurs du jardin, rien n'importait vraiment, et elle se rendormit, pour retrouver le sourire de Verte Bruine. Le voir, et puis dormir, et puis rêver de lui… comme la vie était douce !

Le lendemain, elle ne put ouvrir sa porte, qui était verrouillée, la clé à l'extérieur. Elle frappa contre le bois, et appela :

– Papa ! Maman ! Ouvrez-moi !

Son père ouvrit la porte, et entra dans la chambre, suivi par sa femme.

– Ma chérie… nous sommes désolés de devoir agir aussi cavalièrement ; mais nous ne supportons plus de te voir ainsi.

– De me voir comment ? Heureuse ? Tu plaisantes, papa ?

Bâton d'Encre détourna les yeux, et quêta le regard

de son épouse. Lys d'Eau lui prit la main, et il se sentit réconforté.

– Ma chérie… tu as toujours été une excellente élève, et je me suis réjoui de son intelligence et de ton savoir ; de ta capacité à te passionner, également.

Rouge Cerise se tut, et attendit, car cette avalanche de compliments présageait un « mais » conséquent. Lys d'Eau enchaîna :

– Mais la vie ne se résume pas à explorer les mystères du passé, fût-il aussi charmant que le jardin.

Bâton d'Encre fit la moue, et Lys d'Eau ajouta :

– Des goûts et des couleurs… on ne peut pas discuter a priori. Il est toujours temps ensuite de les affiner pour qu'ils soient socialement acceptables.

Rouge Cerise dit :

– Et si nous en venions au fait ? Quand les préliminaires irritent, je ne pense pas qu'ils aident à accepter la suite. Alors, quoi ?

Bâton d'Encre annonça :

– Nous pensons qu'il est temps de te marier. L'énergie que tu consacres actuellement au jardin serait plus agréablement employée à chérir un époux.

– Et surtout, à en être chérie, remarqua Lys d'Eau.

Rouge Cerise serra les poings, et resta muette le temps de modérer sa fureur.

– Il n'en est pas question.

– Allons, ma chérie, dit Lys d'Eau, ne rejette pas

l'inconnu a priori. Ne sommes-nous pas heureux, ton père et moi ? Ne formons-nous pas une famille délicieuse ? Ne voudrais-tu pas fonder la tienne ?

– Euh… fit Bâton d'Encre, c'est l'homme qui fonde une famille…

– Pas à moi, mon chéri, veux-tu ? Nous sommes entre nous, nous n'avons pas besoin de faire semblant.

Elle embrassa son époux, puis :

– Bien sûr que c'est toi qui as fondé notre couple ! Comment aurais-je pu te résister, quand tu m'emmenais sur les chemins du bonheur ?

Bâton d'Encre accepta le réconfort offert, puis il examina sa fille avec soin. Elle avait sa tête des mauvais jours ; la fureur couvrait encore le chagrin, mais si elle se mettait à pleurer… si…

– Ma chérie, le passage à l'âge adulte peut paraître indésirable, effrayant même ; mais je t'assure qu'il n'y a rien à regretter. Rien n'empêche les adultes de jouir des bonheurs de l'enfance ; mais ils ont en sus les leurs.

Elle lui jeta un regard terrible, et il frissonna : qu'avait-elle trouvé dans le jardin, pour y tenir à ce point ? Il n'y avait rien, là-bas, qu'un monde disparu. Il regretta fugitivement de lui avoir donné une telle éducation, d'avoir partagé avec elle son amour du passé. La rigueur du lettré, alliée à la fantaisie d'une femme, et à la volonté de sa fille… Il soupira :

– Prends le temps de te faire à cette idée, ma chérie. Nous ne brusquerons rien.

– Je veux sortir.

– Chérie… si c’est pour aller faire les boutiques avec Mirabelle, c’est très volontiers.

– C’est pour aller au jardin, et je n’ai pas besoin de ma servante.

Bâton d’Encre et Lys d’Eau se regardèrent, ennuyés, puis celle-ci dit tranquillement :

– Tu ne retourneras pas au jardin. Penses-tu que la vue de ton corps épuisé soit supportable ? Quel parent pourrait laisser son enfant se détruire ainsi ? L’amour d’un époux est une drogue aussi, mais elle nous renforce, plutôt que de nous affaiblir. Il est grand temps de changer d’addiction.

– C’est de la séquestration ! Toi… papa… comment oses-tu ? Tu es juge !

– Je suis juge, et je refuse de me condamner moi-même pour non-assistance à personne en danger.

– Je ne suis pas en danger ! Je vais très bien ! Ma vie me convient et je ne veux rien y changer !

– Nous sommes désolés. Mais l’enfance éternelle n’est qu’un gâchis. Pardonne-nous.

Ils quittèrent la pièce, et refermèrent la porte derrière eux. Elle bouillait : ah ! les abrutis ! l’empêcher de rejoindre Verte Bruine ! Qu’avaient-ils à lui offrir qui pût se comparer à lui ? Lui faire découvrir l’amour ? Mais bon sang ! Elle le

connaissait déjà. Elle soupira : aurait-elle dû leur parler de lui ? Elle avait peur… peur que leur mépris ne le balayât comme un vent de tempête. Et peur qu'ils lui fassent du mal. Il était si fragile, si doux…

Elle se leva, et répéta tous les exercices d'art martiaux qu'elle avait appris. Elle le défendrait, s'il le fallait ! Elle sourit, car elle avait étudié le combat pour le plaisir de prouver qu'elle était tout autant le digne fils de son père que la merveilleuse fille de sa mère ; et pour rabattre leur caquet à un certain nombre de jeunes imbéciles. Mais il semblait que ses talents allaient servir. Quand elle eut fini, elle tapa contre la porte, et cria :

– Quelqu'un a prévu de la nourriture pour la prisonnière, ou mon sauvetage inclut la mort d'inanition ?

Mirabelle répondit :

– Ah ! Bonjour, Rouge Cerise. Je suis contente que tu te décides. Je file à la cuisine, et je te rapporte tout de suite de quoi manger.

– Mirabelle… je peux y aller moi-même.

– Rouge Cerise, si tu passes cette porte, je suis congédiée.

– Je te réengagerai, à mes frais.

– Combien de plats désires-tu ?

Rouge Cerise abandonna. Mirabelle pouvait rendre fou, mais ne l'était pas elle-même ; et elle ne prendrait aucun risque. Ou du moins, elle ne

désobéirait pas directement. Il faudrait se montrer plus subtile que cela.

Elle mangea avec plaisir ; elle trouva étrange et agréable de n'être pas fatiguée. Était-ce préférable ? Ses parents avaient-ils raison ? Était-elle une enfant attardée, rêvant d'une vie adulte plutôt que de la vivre ? Sa faim apaisée, elle s'assit, et sentit dans sa poitrine un vide terrible. Dans son esprit, le manque ; dans son cœur, l'absence… elle pleura, car Verte Bruine lui manquait. Elle voulait lui parler, elle voulait l'entendre, elle voulait le toucher, elle voulait revoir le vert de ses cheveux.

Elle tenterait pourtant l'expérience, elle resterait quelques jours dans sa chambre, et elle verrait bien si elle parvenait à l'oublier. Ce serait désagréable, mais c'était indispensable si elle ne voulait pas douter de son choix à la moindre remarque. Elle se rappela ses parents, leur complicité, leur amour, leur bonheur, et elle les trouva merveilleux, mais sans intérêt : cela ne la concernait pas. Elle appela Mirabelle, et lui demanda de lui parler un peu de ses amours. La servante entra, et lui décrivit en détail les menus avantages procurés par les hommes. C'était intéressant, en effet, et Rouge Cerise conclut qu'elle n'avait peut-être pas joui de tout ce que Verte Bruine avait à offrir, mais qu'elle n'avait pas la moindre envie d'aller demander ces plaisirs à quelqu'un d'autre.

Quelques jours plus tard, Lys d'Eau entra dans la chambre. Elle regarda avec plaisir sa fille, qui avait

repris des couleurs, et qui bougeait avec la grâce d'une danseuse mêlée à la force d'un guerrier. Tant mieux, car il existait en amour quelques positions acrobatiques qui demandaient une musculature en bon état ; le tout était de lui trouver un époux qui saurait les apprécier.

– Je suis contente de voir que tu vas mieux, ma chérie.

Rouge Cerise évita de dire qu'elle mourait d'ennui ; et qu'elle se réveillait en sursaut la nuit, terrifiée à l'idée que Verte Bruine avait peut-être disparu. Elle avait bien convaincu Mirabelle de porter une lettre jusqu'au jardin, pour assurer le lettré qu'elle ne l'oubliait pas, mais avait-ce été suffisant ?

– Maintenant que tu es remise, nous allons pouvoir te présenter ton promis. Nous l'avons choisi avec grand soin : il est riche, beau, et d'une intelligence adéquate.

– Qu'appelles-tu une intelligence adéquate, maman ?

– Eh bien ! Suffisante pour ne pas t'ennuyer quand il te parlera ; et assez limitée pour que tu puisses le mener comme tu l'entendras.

Lys d'Eau lui fit un clin d'œil, mais Rouge Cerise ne sourit pas, car elle se moquait bien d'un mari baudet ! Être manipulable ne suffisait pas à le rendre désirable. Ce n'était pas comme si le mariage eût été indispensable à sa survie, et qu'elle eût dû se contenter du moins pire des partis. Elle pouvait

parfaitement se permettre de rester célibataire.

– Je ne suis pas intéressée.

– Tu le deviendras.

– Maman, par respect pour toi et pour papa, je t'avertis que je ferai tout pour dissuader mon promis.

Lys d'Eau rit :

– Allons ! Quand tu seras parée de riches étoffes, maquillée, coiffée et parfumée, tu ne songeras plus à te montrer désagréable.

– Maman, l'emballage ne changera rien à l'affaire.

– Mais oui, mais oui. À bientôt, ma chérie.

Le jour venu, Mirabelle et les servantes s'occupèrent de Rouge Cerise. Elles lui firent prendre un bain, et elle les regarda faire, glacée. Leurs rires s'éteignirent. Elles la parfumèrent, et elle renifla de mépris. Elles la peignèrent, et elle railla :

– Ma parole ! Quelle splendeur ! C'est beau comme le cul d'un taureau qui se serait assis sur l'étal d'un vendeur de colifichets !

Elles rougirent, mais lui passèrent la somptueuse robe choisie par Lys d'Eau, et Rouge Cerise continua :

– Une robe ! Et de cette longueur ! Cette horreur est tout juste bonne à se prendre les pieds dedans.

– Allons, maîtresse, fit Mirabelle, vous savez très bien vous comporter avec élégance dans une telle tenue. Soyez raisonnable.

– Ha ! Se résigner à l'inacceptable, c'est devenu de

la raison ? Moi qui avais toujours cru que c'était du suicide !

Mirabelle sourit, poliment. Rouge Cerise avait envie de pleurer. Est-ce que rien de ce qu'elle disait ne serait entendu ? Elle songea avec regret à l'attention que Verte Bruine lui accordait, au plaisir qu'il prenait à converser avec elle. Au pays des sourds, conclut-elle amèrement, elle deviendrait muette, car parler était vain.

Mirabelle se recula, et déclara :

– Vous êtes parfaite, maîtresse. Vous le séduirez au premier coup d'œil.

Puisse-t-il être aveugle, souhaita Rouge Cerise. Ses parents l'accueillirent avec des éloges, et Lys d'Eau lui tapota gentiment la joue :

– Allons, souris un peu ! C'est un grand moment.

– Pour qui ? Bon, sérieusement, il est encore temps de tout arrêter. Je vous ai dit que je ferais tout pour dissuader l'abruti qui s'intéresse à moi.

– Le pauvre garçon ! Tu ne le connais pas, et tu médis déjà de lui. Attends de le voir, tu seras enchantée.

Lys d'Eau ajouta :

– Je pense que je vais te voiler. Quand tu auras retrouvé le sourire, enlève-le, d'accord ?

– Papa, maman, vous faites une monstrueuse erreur. Non seulement je vous fais le serment que ce candidat ne voudra pas de moi, mais après ce que je

vais faire, personne d’autre ne se présentera.

– Tu sais que tu as un peu tendance à exagérer ? Heureusement que nous, nous savons nous montrer réalistes.

Vraiment ? songea Rouge Cerise. Eh bien, il allait leur en falloir, du pragmatisme, pour digérer la suite. Ils entrèrent dans la pièce de réception, et s’installèrent. Rouge Cerise remarqua que ses parents avaient soigné le décor… les pauvres ! Un valet introduisit un jeune homme et ses parents, qui saluèrent poliment, et déposèrent les présents qu’ils avaient apportés. Rouge Cerise regarda son prétendu futur époux avec soin, et ricana intérieurement : c’était avec ça que ses parents pensaient l’appâter ? Le pauvre chéri n’arrivait pas à la cheville de Verte Bruine. Il avait l’air gentil… dommage pour lui. Sa mère murmura :

– Eh bien ! Dis quelque chose.

Rouge Cerise se pencha, comme si elle regardait plus soigneusement le prétendant :

– Eh bien ! Pour un air stupide, c’est un air stupide ! Vous l’avez de naissance, ou vous l’avez travaillé ?

Il y eut un silence très lourd. Rouge Cerise le soupesa, puis elle ajouta, pour faire bonne mesure :

– Remarquez, je ne vous en tiens pas pour personnellement responsable. À voir vos géniteurs, on pourrait même prétendre qu’il y a eu une amélioration d’une génération sur l’autre.

Ils reprirent leurs cadeaux, et se retirèrent. Bâton d’Encre et Lys d’Eau les raccompagnèrent, se confondant en excuses, et tentant d’éviter de se brouiller définitivement avec eux, car c’étaient des gens importants, eux aussi. Rouge Cerise attendit patiemment que ses parents revinssent, consternés, et elle étouffa un remords, pour demander :

– Vous êtes contents ?

– Non, bien sûr.

– Je peux vous garantir que tout autre prétendant sera traité de la même manière… non, pire, car j’aurai de plus en plus pratiqué l’art de les repousser.

Elle lissa sa robe, et ajouta :

– Vous allez nous faire une de ces réputations… dans l’éventualité où je désirerais me marier à l’avenir, il va falloir aller chercher très loin pour trouver un malheureux qui ne soit pas informé des ces mésaventures.

Bâton d’Encre et Lys d’Eau soupirèrent.

– Pourrais-tu regagner ta chambre, s’il te plaît ?

Rouge Cerise leur sourit, et le fit. Elle accepta volontiers l’aide de ses servantes pour se débarrasser de son accoutrement de bête à marier, et se glissa avec soulagement dans ses pantalons rouges. Elle avait bon espoir d’avoir la paix, maintenant ! Ce soir-là, elle s’endormit en souriant. Ah ! Si seulement Verte Bruine avait été là, elle aurait pu lui raconter tout cela ! Elle aurait bien aimé pouvoir sentir de loin

le cœur de ses amis, comme il avait dit le faire jadis. Elle écarquilla les yeux, choquée de réaliser qu'elle n'y avait pas pensé jusque-là. Il lui avait tant manqué ! Et pourtant, elle avait pris leur séparation pour acquise, au lieu de chercher des solutions. Elle se calma, et tenta de lui ouvrir son cœur, timidement, car elle avait peur qu'il ne fût trop tard… Quand elle discerna au loin une flamme vacillante, mais tellement douce, elle pleura ; et elle sentit qu'il tentait de la consoler. Elle éprouva de la gratitude, et sut qu'il la percevait. La distance… entre des cœurs ? C'était devenu un non-sens. Elle comprenait enfin ce qu'il avait voulu dire : tant qu'un ami restait en vie, où qu'il fût, il n'y avait pas de solitude.

Elle dormit très tard, le lendemain matin. La nuit durant, dans un sommeil souriant, elle avait nourri Verte Bruine, renforcé peu à peu sa vie hésitante. Ah ! Si seulement ils avaient aussi pu parler ! Si seulement elle avait pu le voir vraiment, contempler ses traits, sentir son odeur, au lieu de n'avoir de lui que l'image de son cœur. Elle ne se leva pas. Elle resta couchée, heureuse de sentir dans sa poitrine la chaleur merveilleuse à laquelle elle s'était habituée dans le jardin.

*

Bâton d'Encre s'assit à côté de Lys d'Eau, et lui prit la main, rassurant.

– C'est le plus compétent d'entre eux, ma chérie. Tu te souviens de l'affaire de la femme morte en couches qui étranglait les nouveau-nés dans un

cordon de soie ensanglanté ?

Elle frissonna.

– Je n'ai pas pu l'oublier ! Je n'ai jamais supporté qu'on souille de la soie.

– C'est lui qui a ramené le calme. Et celle de cette maison où, chaque soir, un élément différent du service empoisonnait son contenu, depuis que le maître avait été assassiné ?

– Oui. Cela m'avait coupé l'appétit, et j'avais tellement maigri que j'en avais des vertiges. Horrible.

– C'est également lui qui a été mandaté.

Il sourit, et tâta d'une main appréciatrice les fesses de sa femme.

– Et qui, par la même occasion, a préservé la partie la plus chère de mon bien le plus cher.

Le bien en question démontra une fois de plus qu'il avait un pouvoir certain sur son possesseur. Le valet annonça Bleu Nuit, l'exorciste que Bâton d'Encre avait fait quérir, et les deux époux reprirent une contenance appropriée. Bleu Nuit entra, salua poliment, et s'assit en face d'eux. Bâton d'Encre le complimenta sur l'excellence de son travail, et l'exorciste accepta courtoisement cette flatterie rituelle, en cachant l'ennui qu'elle lui causait. Sa célébrité lui était précieuse, car c'était grâce à elle qu'il était appelé, et que s'ouvraient pour lui les placards aux secrets, et les recoins des cœurs, même les plus sordides. Mais comme il se fût volontiers

passé de la répétition de ses exploits, pour en venir au fait !

Il accepta très volontiers le thé que Lys d'Eau fit servir, parce que c'était un excellent moyen d'occuper les longueurs, et les écouta exposer le cas de leur fille. Il soupira intérieurement : c'était tellement classique… une jeune fille incarnant le fantasme de l'amant idéal, et le nourrissant de sa propre vie. Mais tout de même… quel rôle jouait le jardin ? Pourquoi n'avoir pas rêvé son prince dans sa chambre à coucher ? Avait-elle des rêves d'exotisme ? Il posa toutes les questions qui lui parurent utiles, puis :

– Il est nécessaire que je parle à votre fille. Je vais tenter de lui faire comprendre qu'aussi attachant que soit son fantasme, il est déplacé, et ne pourra jamais remplacer la vie réelle.

Bâton d'Encre étouffa une grimace, et, avec précaution :

– Maître, ma fille est pourvue d'un caractère assez fort… et d'une langue qui peut se montrer acérée. Veuillez accepter mes excuses anticipées pour toute discourtoisie qu'elle pourrait manifester.

Bleu Nuit sourit :

– Je crains que cela ne fasse partie de mon métier. Si mes clients sont satisfaits, il arrive que certains de mes patients ne le soient pas, du moins au premier abord.

Bâton d'Encre espéra que l'exorciste avait réellement eu des cas difficiles, parce qu'il craignait

fort que sa fille se montrât invivable. À voir l’expression de Bleu Nuit quand il revint de la chambre de Rouge Cerise, le magistrat fut certain que ses craintes s’étaient confirmées.

– Alors ?

– Elle a refusé d’ouvrir sa porte ; mais de toute évidence, elle m’a écouté… puisqu’elle m’a répondu avec beaucoup de pertinence. Il semblerait que notre vision de la situation ne coïncide pas avec la sienne.

– Elle ne trouve pas négatif de donner sa vie pour nourrir un monstre ?

– Elle rejette complètement cette définition.

Bâton d’Encre soupira. Sa fille s’était déjà entêtée au point de décourager toute opposition. Mais c’était sa vie qui était en jeu ! Il demanda :

– Que comptez-vous faire, maître ?

Bleu Nuit le regarda, amusé. L’accueil que lui avait réservé Rouge Cerise eût suffi pour justifier l’abandon de l’affaire… mais il savait faire passer son travail avant sa susceptibilité ; et il ne voulait pas laisser Bâton d’Encre et Lys d’Eau dans l’inquiétude.

– Je vais tenter de mieux comprendre sa vision du problème, puisqu’elle m’a, entre autres, reproché mon ignorance.

– Comment comptez-vous procéder ?

– En deux temps. Je vais protéger sa chambre contre toute intrusion surnaturelle, de façon à ce qu’elle ne puisse plus sacrifier sa vie à des fantasmes.

Puis je me rendrai au jardin.

– Au jardin ? Pourquoi ?

– Le jardin est le cadre du problème, et il n’est pas exclu que son amant imaginaire soit un fantasme lié à un lieu… voire un spectre.

– Le jardin n’a pas la réputation d’être hanté.

– Les spectres ne sont pas tous du genre à se faire remarquer. Il faut parfois les chercher avec soin pour les trouver.

Bâton d’Encre soupira : pourquoi avait-il fallu que sa fille se passionnât pour l’histoire, et celle du jardin en particulier ? Il y avait tant d’autres sujets d’intérêt ! Lys d’Eau dit :

– Qu’il soit un spectre ou un fantasme, j’espère que vous parviendrez à l’exorciser. Je ne supporte plus de voir ma petite fille en danger. Voyez ! J’y ai même gagné une ride. Elle est encore petite, mais si cela continue, elle grossira.

L’exorciste se demanda s’il aurait dû ressentir de la pitié ; puis il décréta que la pitié provoquée était de l’hypocrisie, et prit congé.

*

Bleu Nuit parcourut très lentement la rue qui longeait le mur du jardin. L’endroit était étrange… il approcha la main du mur, et sentit une chaleur très douce. Un enchantement… si ancien, si usé, qu’il s’étonna qu’il eût survécu ; puis il perçut, dans les profondeurs du sol, une énergie qu’il ne reconnut pas.

Elle se mêlait au rituel, et le préservait. Elle était obscure, puissante, déterminée, et d'un calme qui l'effraya. Cette juxtaposition le choqua : tant de tendresse et de délicatesse d'une part, une volonté si rude de l'autre… c'était comme poser une fleur sur une épée… et la mer… il entendait la mer… non, il entendait deux mers… l'une, douce et caressante, et l'autre… il retira sa main en hâte, mais le cri d'un goéland lui laissa l'impression qu'il était faible et ridicule.

Oui, le jardin jouait certainement un rôle, un rôle angoissant. L'exorciste eût préféré reculer, mais il devait lever la menace qui pesait sur la vie de Rouge Cerise. Il poursuivit son chemin, atteignit une porte circulaire dont les battants étaient entrouverts. Il s'en approcha prudemment, mais faillit tomber quand un vent glacial en surgit et couvrit ses habits de neige. Il se décala pour lui échapper, tremblant dans ses vêtements trop légers. Il peina à se réchauffer, comme si le froid ne s'était pas limité à une bourrasque, mais l'avait entouré d'une coque de glace. Il pouvait à peine bouger les doigts.

Il s'éloigna de la porte, chercha un endroit chauffé par le soleil, où il finit par cesser de grelotter. Il soupira : contre ce froid, aucun manteau, aucun enchantement ne suffiraient. Il était exclu de passer par la porte. Il fit le tour du jardin, et découvrit une seconde porte, plus petite, délicatement sculptée. Elle ne s'ouvrit pas, et, comme il s'acharnait à tenter de faire pivoter les roues qui la décoraient, ses ongles virèrent au bleu, et s'ornèrent d'un liseré de gel. Il

renonça.

Il n’entrerait pas par les portes. Il lui restait à faire le mur, et ce ne serait ni la première, ni la dernière fois. Il s’approcha de la paroi, mais celle-ci le rejeta en arrière. Il chuta brutalement au sol, le souffle coupé. Il se releva, massant ses coudes endoloris, puis essaya à nouveau. Cette fois, une main invisible lui écrasa le nez. Il se laissa tomber dans la poussière, et resta couché, les mains sur son visage, le temps que la douleur s’atténuât. Il se remit sur ses pieds, haussa les épaules, car il n’avait qu’un nez, et qu’il était déjà cassé. Il pouvait donc recommencer une fois encore. Cette fois, le choc fut si violent qu’il sentit sa pommette s’écraser, les os de son crâne menacer de reprendre leur liberté, leur puzzle se défaire, et son cerveau se retrouver nu. L’image très nette d’une nuée de moineaux sautillant sur ses méninges le convainquit d’aller améliorer ses outils, s’il tenait toujours à sauver Rouge Cerise.

Avant cela, il prendrait le temps de se soigner, car il ne voyait pas comment réfléchir sérieusement en étant affligé d’un pareil mal de tête. Il retourna à l’école où il formait ses disciples, et Roseau Bleu vint vers lui, inquiet :

– Maître ! Que vous est-il arrivé ?

– Ne t’inquiète pas, Roseau Bleu. Je vais bien. J’ai seulement eu affaire à forte partie, et j’ai été un peu trop lent à le comprendre.

– Je vais vous soigner.

– J’en serais ravi.

Roseau Bleu le pansa, puis prépara une décoction analgésique que Bleu Nuit but avec soulagement. Il y avait des cas où le thé ne suffisait malheureusement pas. Son travail achevé, Roseau Bleu demanda :

– Mais vous avez gagné, maître, n’est-ce pas ?

Bleu Nuit le regarda avec pitié, car Roseau Bleu peinait à comprendre qu’un exorciste ne triomphe pas, il apaise, tout au plus. Il n’était pas question de remporter des victoires, mais de restaurer la normalité. Certes, cela demandait souvent un effort… mais de là à appeler cela une lutte !

– Cette affaire est confidentielle, Roseau Bleu.

Son disciple lui fit un clin d’œil complice, et Bleu Nuit ressentit à nouveau l’étrange tristesse qui le saisissait si souvent quand il fréquentait Roseau Bleu. Une impression d’incomplétude, et un regret… Il envoya le jeune homme chez Bâton d’Encre, pour lui annoncer qu’il ne passerait pas avant le lendemain, mais qu’il ne renonçait pas.

*

Bleu Nuit s’installa sur un balcon abrité qui faisait face à la fenêtre de Rouge Cerise, et regarda la pluie tomber dans la cour. Il mangea tranquillement un kaki, et but un peu de thé. S’il ne pouvait pas agir sur le jardin, il faudrait réussir à l’autre bout du problème, dans la maison même. Il se concentra, et sentit les protections qu’il avait mises en place. Il les étudia, et identifia l’esprit de Rouge Cerise, qui

tâtonnait contre elles. De l'autre côté, une autre pensée tâtonnait, elle aussi. L'exorciste lui trouva une similitude avec l'enchantement délicat du jardin, et il soupira : au mieux, la magie avait donné naissance au fantasme, peut-être sous l'effet de la force qui courait dans les profondeurs. Au pire, il avait affaire au spectre d'un enchanteur.

Rouge Cerise continua son inspection, et Bleu Nuit sentit que la patience de la jeune fille s'épuisait. Eh ! Si elle essayait depuis la veille, il y avait de quoi ! Allait-elle renoncer ? Il expira violemment quand il sentit comme une lame d'acier glacial, une lame fine et inflexible, trancher à travers les défenses qu'il avait posées. Il se contraignit à inspirer, et renforça de son mieux les protections. Elles ne cédèrent pas, mais étaient pénétrées, et il détesta cette sensation. À quoi bon être resté vierge si c'était pour… Il chassa l'idée de son esprit.

Saleté de spectre ! songea-t-il. Il se reprit, s'obligea à analyser le problème, et resta stupéfait, car l'attaque n'était pas venue de l'extérieur, mais de l'intérieur. C'était Rouge Cerise qui avait violé… qui avait vaincu sa résistance. Il se leva, et demanda à voir Bâton d'Encre. Le magistrat le reçut dans son cabinet, et Bleu Nuit retint un soupir à la vue de ses livres d'histoire et de ses collections d'objets déterrés de-ci, de-là. Fallait-il vraiment réveiller le passé ? Sans même savoir ce qu'il avait pu être ?

– Maître, votre fille a-t-elle reçu une formation de mage ?

– Pardon ? De… mage ? Non, pas à ma connaissance. Et si elle avait quelque talent dans le domaine, elle nous en aurait sûrement fait profiter.

– Vous en êtes certain ?

– Oui, d’autant plus que notre bonne ville n’est pas exactement réputée pour ses mages. Nous avons bien quelques prêtres qui gesticulent, et un exorciste réputé, qui recourrait à certaines formes de magie pour mener à bien ses tâches. Mais à part vous et vos disciples…

Bleu Nuit savait que ses disciples étaient rarement mages, et aucun d’entre eux n’aurait su enseigner à Rouge Cerise ce qu’elle venait de réussir. Alors, qui ? Le spectre ? Ou était-ce spontané ? Il ne savait le dire. Il fallait un don pour être exorciste, et il avait déjà vu certains enfants l’utiliser sans avoir été formés. En allait-il de même chez les mages ? Bâton d’Encre demanda :

– Pourquoi ces questions ? Que s’est-il passé ?

– Votre fille est parvenue à faire venir son amant imaginaire ici même.

Le magistrat blêmit, puis :

– Allez-vous-en.

– Mais… elle est plus en danger qu’elle ne l’a jamais été.

– Vraiment ? Et du fait de l’incompétence de qui ?

– Votre fille n’est pas ordinaire.

– Bien sûr, c’est de sa faute !

– Ce n’est pas ce que j’ai dit.

– Allez-vous-en. Je ferai appel à quelqu’un d’autre.

– Il n’y a pas d’autre maître exorciste dans cette ville.

– Peu importe. J’en ferai venir d’une ville voisine.

Bleu Nuit baissa la tête, puis murmura :

– Évitez celui de Deux-Rivières.

– Pourquoi ?

– Il n’est pas spécialement compétent.

– C’est vous qui le dites ! Compte tenu de vos prestations, je devrais peut-être prendre vos critiques pour des compliments… et le faire venir immédiatement.

– Pas si vous tenez à la vie de votre fille. Je vous en prie.

Bâton d’Encre fixa durement l’exorciste, et dit encore une fois :

– Allez-vous-en, ou je vous fais jeter dehors.

Bleu Nuit quitta la pièce. Le magistrat alla chercher son épouse, et ils se rendirent dans la chambre de Rouge Cerise. Tout y était tranquille, et il n’y avait pas trace de spectre. Leur fille souriait. Ils la regardèrent longtemps, et virent ses lèvres remuer faiblement, ses yeux clos bouger, et ses doigts frémir légèrement, comme si elle parlait avec quelqu’un, mais que le sommeil étouffait ses mouvements. Bâton

d'Encre constata :

– J'ai rarement vu un rêve aussi vivant.

– Tu penses qu'il est là, dans son esprit ?

– Que penser d'autre ?

– Fais venir un autre exorciste.

– Pas un : tous. Et ils ont intérêt à trouver une solution.

– Je vais essayer de la réveiller.

– Merci.

Lys d'Eau échoua : sa fille dormait, souriante. Elle gémit : comment la nourrir, si elle ne se réveillait plus ? Combien de jours rêverait-elle, radieuse, tout en déclinant inexorablement ? Elle pleura, et ne cessa pas, même quand Bâton d'Encre lui annonça que les exorcistes étaient prévenus, et venaient de toute urgence : c'était une réquisition officielle, tout de même ! Il en allait de leurs têtes ! Ils attendirent, anxieux, au chevet de leur enfant. Rouge Cerise souriait, comme si, pour elle, le temps passait agréablement ; mais ils la voyaient s'affaiblir rapidement.

Les exorcistes vinrent, et déclarèrent, unanimes :

– Nous ne pouvons rien faire.

– Pardon ? demanda Bâton d'Encre, d'une voix lourde de menace.

– Et nous sommes étonnés : pourquoi nous avoir fait venir ? Trois-Ponts dispose du meilleur d'entre

nous. Pourquoi n'est-il pas là ?

Le magistrat soupira.

– Il… nous nous sommes brouillés.

– C'est regrettable. S'il ne peut rien faire… elle est perdue.

Bâton d'Encre baissa la tête, mais l'un des exorcistes ajouta vivement :

– Ne perdez pas espoir. Bleu Nuit a-t-il eu le temps d'essayer tout ce qui est en son pouvoir, ou vous êtes-vous brouillés avant cela ?

– Je… je n'en sais rien. Mais… je me suis montré plutôt désagréable. Je crains que…

– Oh ! Ne vous en faites pas pour cela ! Il n'est pas rancunier, et consciencieux à l'extrême : il faudrait le tuer pour qu'il abandonne un vivant à la merci d'un mort.

– Tant mieux, soupira Bâton d'Encre. Puis-je vous héberger encore quelque temps ? Il pourrait avoir besoin de votre aide.

– Volontiers. Ce sera un plaisir de travailler avec lui. Mais… vous devriez congédier le maître exorciste venu de Deux-Rivières.

– Vraiment ?

– Vraiment. Non seulement il n'est pas forcément très compétent, mais en outre, lui, il est vraiment brouillé avec Bleu Nuit.

Bâton d'Encre fit comme ils le demandaient. Bleu

Nuit s'assit à côté du lit de Rouge Cerise, et la regarda dormir. Il saisit son collier, tint une perle au-dessus de la bouche de la jeune fille, et étudia la manière dont elle s'embuait.

– Un exorcisme est impossible.

– Non !

– Si, mais voudriez-vous me laisser parler ? Il est possible d'exorciser un spectre ou un fantasme, mais il faut que le vivant qui l'alimente cesse de souhaiter sa présence, ou au moins qu'il doute de son bien-fondé. Dans le cas de votre fille… son désir est si fort que je ne puis agir. Tant qu'elle dormira, elle voudra qu'il reste. De plus, tant qu'il sera en elle, ils seront si intimement mêlés que je ne pourrai affecter l'un sans affecter l'autre.

– Alors, que faire ?

– Je vais lever les protections. En compliquant l'accès de… de la créature à cette chambre, elles drainent un surcroît d'énergie à votre fille. Si cet effort est supprimé, elle devrait se réveiller. Dès lors, je pourrai agir.

– Soit. Levez les protections.

Bleu Nuit fit ses préparatifs, puis Bâton d'Encre demanda :

– Devons-nous rester dans la chambre ?

– Nous ferions mieux d'être derrière la porte. Votre fille devient assez… combative quand elle se sent menacée dans son intimité.

Le magistrat fit forer dans la porte de petits trous discrets qui leur permettraient de voir sans être vus, puis l'exorciste leva les protections. Tout d'abord, il ne se passa rien. Bâton d'Encre fit apporter des chaises, une table, du thé et des douceurs, car il était stupide de laisser vide un estomac, surtout si l'angoisse le nouait. Il en était à se dire qu'il avait trop mangé pour savoir où caser le kumquat confit suivant quand une brume légère sortit de la bouche de Rouge Cerise, et prit peu à peu la forme d'un… d'un homme de grande taille, vêtu comme un lettré.

Le magistrat donna un coup de coude à son épouse, qui souriait béatement. Elle lui retourna un regard courroucé :

– Eh quoi ? Quel mal y a-t-il à se réjouir de ce que sa fille ait bon goût ?

– Bon goût ? ! Il a les cheveux verts !

– Et alors ? À toi, ça ne t'irait pas. Mais lui, avec sa peau brune, cela lui va parfaitement.

Bleu Nuit renonça à rappeler qu'ils parlaient d'une créature surnaturelle, et que son apparence était le moindre de leurs soucis. Il respira, étonné, l'odeur très douce de cannelle, de miel et de cire d'abeille qui sourdait de la chambre. Il la trouva caressante, et se sentit touché : pourquoi être si tendre avec lui ? Qu'avait-il fait pour le mériter ? À moins que l'être espérât fléchir sa résolution en se montrant aimable ? Il veillerait à ce que cet espoir restât vain ! Il tenta de faire abstraction de l'odeur, mais échoua. Il décida alors qu'il ne suffisait pas de sentir bon pour rester en

vie. Il examina mieux la créature, car il n'en avait jamais vu de semblable. L'être se pencha sur Rouge Cerise, et passa ses doigts sur son visage pâle et tiré, avec une sollicitude inquiète. Il regarda autour de lui, et sembla déçu. Lys d'Eau déverrouilla la porte avant que son époux ou l'exorciste aient pu réagir, et demanda :

– Que cherchez-vous ?

– Ses lèvres sont sèches. Elle a besoin de boire. Elle est également affamée.

– Pensez-vous que du bouillon fera l'affaire ?

– Oui.

– Et vous ? Désirez-vous quelque chose ?

Il l'observa, surpris, comme si l'idée de s'alimenter lui était étrangère. Bleu Nuit leva les yeux au ciel, car un spectre ne mangeait pas. L'être répondit :

– Eh bien, si vous le proposez si gentiment… je prendrais volontiers un thé sucré de miel, et une mangue.

– Un thé sucré au miel… avec des épices et une tombée de rhum ?

L'être lui sourit.

– Exactement.

– C'est une boisson d'hiver.

– Je crains que l'hiver n'ait oublié de me quitter. Je…

Lys d'Eau n'insista pas, et apporta ce qu'il

demandait. Elle lui sourit, et Bâton d'Encre la détesta pour ce sourire. Elle embrassa son époux sur le nez :

– L'hospitalité est un devoir sacré, mon chéri.

– Il n'inclut pas de prêter sa femme à n'importe qui !

– Du calme, du calme. Ne vois-tu pas qu'il a bien autre chose en tête ?

Effectivement, l'être serrait contre lui le grand bol de thé en regardant Rouge Cerise avec inquiétude. Quand elle se réveilla, elle sourit, et murmura :

– Verte Bruine… je ne rêve pas ?

– Non.

Elle lui prit la main, la serra contre sa joue, et respira avec délectation le parfum de sa peau.

– Je… j'ai soif.

Il lui donna un peu de thé sucré, puis du bouillon. Lys d'Eau apprécia la douceur dont il faisait preuve, car elle n'eût pas fait mieux. Ils continuèrent à guigner par les petits trous, curieux d'en savoir plus sur le… l'ami de leur fille. Ils le virent lire quand elle se fut endormie, et s'interrompre pour l'observer affectueusement. Ils admirèrent la tendre délicatesse avec laquelle il caressait sa joue, et furent touchés par le sourire qui naissait sur les lèvres de Rouge Cerise. Ils se regardèrent : c'était si beau, l'amour ! Bâton d'Encre reprit son kumquat confit, et son estomac libéré par l'angoisse lui fit aisément une place.

Bleu Nuit toussota :

– Ce n’est pas parce qu’il semble authentiquement amoureux qu’il est inoffensif. Il reste un danger mortel pour votre fille.

– Vraiment ?

– Bien sûr ! Il peut la tuer net, pour peu qu’il exige d’elle plus de vie qu’elle ne peut lui en fournir.

– Et pourquoi cela arriverait-il ?

– Il suffit qu’il souhaite retrouver un élément de son passé, n’importe lequel. Pour lui donner corps, il devra drainer la vie de Rouge Cerise, et pour peu que l’objet soit conséquent, cela la tuera.

– Il a l’air trop prudent pour cela.

– La question n’est pas de savoir de quoi il a l’air, mais de se souvenir de quoi il est capable. Il est grand temps d’intervenir ! Elle peut mourir n’importe quand. Chaque instant que nous laissons passer est un risque pour sa survie.

Ses hôtes se regardèrent, puis hochèrent la tête, souriants. Lys d’Eau déclara :

– Maître, merci pour cette mise en garde. Croyez bien que nous sommes aussi pleinement conscients de la situation que nous ne pourrons jamais l’être. Et acceptez que nous vous congédiions.

Bleu Nuit les observa, consterné ; puis il tourna les talons.

– Vous vous améliorez, remarqua Bâton d’Encre.

La dernière fois, il m’a fallu trois essais.

– Depuis la dernière fois, je me suis fait une meilleure idée des capacités d’entêtement de votre famille, même quand il est criminel.

– Allons ! Modérez votre langage : c’est à moi de décider qui est coupable, et de quoi ; pas à vous. Et ne vous inquiétez pas tant : nous vous ferons appeler aussitôt que nous jugerons notre fille en état de voir mourir un ami, fût-il un spectre.

Bleu Nuit se mordit les lèvres, et Bâton d’Encre ajouta :

– Soyez assez aimable pour considérer que votre mandat est révoqué, et ne pas prendre d’initiatives.

L’exorciste quitta la maison, en espérant que Bâton d’Encre et Lys d’Eau reviendraient rapidement à la raison. Son espoir fut déçu, mais il finit tout de même par recevoir une lettre de leur part, l’informant de l’heureux rétablissement de leur fille, et le priant de se préparer à la libérer du poids de ses fantasmes. Il finit son thé, regarda avec tristesse le bouquet de fleurs qui décorait sa chambre, et songea qu’il eût adoré ne pas revoir le juge et sa famille. Il haussa les épaules : une gifle de plus, une gifle de moins… son sens du devoir l’y avait habitué.

*

Bâton d’Encre, Lys d’Eau et Bleu Nuit entrèrent dans la chambre de Rouge Cerise. Elle faillit se lever et courir se jeter dans les bras de ses parents, car elle les adorait, et ils lui avaient manqué. Elle avait pu

rêver qu'elle les étreignait, rêver qu'ils aimaient Verte Bruine, mais ce n'était qu'un songe. Elle resta pourtant assise, le visage froid, en voyant l'homme qui les accompagnait.

Il était vêtu d'une longue robe d'un bleu sombre, amplement fendue sur les côtés. La jeune fille discernait à peine ses bottes, mais elle eût parié qu'il savait courir vite, et longtemps. La robe était ornée de motifs blancs circulaires et ajourés, qui montraient un lapin dans un cercle de feuilles et de fleurs. L'innocent animal éveillait sa méfiance, elle y devinait un sens caché qui l'inquiétait. Elle remarqua alors que les motifs étaient doubles, et que le dessin blanc avait un jumeau bleu acier, comme une ombre, presque indiscernable sur le fond sombre. Celle-ci lui plaisait encore moins. Les hanches de l'homme étaient soulignées par une ceinture d'un rouge intense, d'un rouge de coquelicot qui eût poussé dans une mare sanglante. Usurpateur ! Le rouge, c'était sa couleur à elle ! Finalement, il arborait un long collier aux perles rondes, luisantes, comme emplies de volutes, qui reflétaient et déformaient les couleurs environnantes. Elles étaient séparées par des graines rondes et dures, délicatement ciselées ; et quelques plumes blanches complétaient le tout. À son oreille, un petit coquillage rose pendait, son orifice sombre curieusement angoissant.

L'homme souriait, poliment. Mais, plutôt que de le voir, Rouge Cerise eût préféré qu'il se mît à pleuvoir à verse sur sa collection d'estampes. Il semblait humble, de l'humilité d'un rhume, qui ne s'en irait

qu’une fois son temps passé. Elle lui souhaita sincèrement, du fond du cœur, tout le mal du monde. Bâton d’Encre dit, gentiment :

– Chérie, je te présente Bleu Nuit. Il nous a déjà été utile à tous, et je ne doute pas qu’il puisse encore l’être.

– Mais je n’en doute pas. Et de quelle manière ? Avec un nouveau discours ?

Le magistrat regarda le bout de ses pieds, et Lys d’Eau répondit :

– Il est… il sait redonner goût à la vie, en… en levant certaines brumes qui obscurcissent parfois le cœur…

Rouge Cerise reconnut alors le collier, et grinça :

– Un exorciste, hein ? Alors, faisons simple : s’il est atteint d’une maladie incurable, je veux bien croire qu’il peut me faire plaisir. Sinon, je vois mal comment il pourrait s’y prendre.

Bleu Nuit soupira intérieurement : pourquoi les jeunes filles faisaient-elles tant d’efforts pour gâcher leur vie ? Pourquoi était-il toujours si compliqué de leur faire passer le goût du suicide ? Il remarqua avec plaisir que Rouge Cerise portait ses ongles courts, car il se passait très bien d’avoir le visage lacéré par une furie. Bâton d’Encre reprit :

– Chérie, cette conversation implique également ton… ton ami. Pourrais-tu lui demander de venir ?

Puis, devant le regard de sa fille, il ajouta :

– Je te jure sur la stèle de ma mère que maître Bleu Nuit ne lui fera rien sans que tu ne l'y aies formellement autorisé.

Rouge Cerise lança à l'exorciste un regard qui signifiait clairement que toute initiative malvenue lui coûterait la vie. Celui-ci soutint son regard, mais ne put empêcher une sueur glaciale de couler dans son dos. Verte Bruine apparut, et Bleu Nuit constata avec satisfaction qu'il semblait beaucoup moins agressif que la jeune fille. En fait, le spectre lui parut atrocement gêné d'être la source d'une ambiance si tendue. Eh bien ! Si vraiment déranger lui posait un problème, il pouvait lui proposer une solution simple et définitive.

Bâton d'Encre s'inclina :

– Bonjour. Nous sommes heureux de pouvoir faire votre connaissance. Je suis Bâton d'Encre, le père de Rouge Cerise. Voici ma femme, Lys d'Eau, et Bleu Nuit, un… un ami.

Verte Bruine ne releva pas, bien qu'il sût aussi précisément que Rouge Cerise qui était Bleu Nuit. Il salua poliment, laissa la jeune fille le présenter, puis s'assit à côté d'elle. L'exorciste demanda :

– Avez-vous bien compris quel risque votre présence fait courir à Rouge Cerise ?

– Je… je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

– Vraiment ?

Verte Bruine baissa les yeux, puis murmura :

– Vraiment.

Étrange, songea Bleu Nuit. Pour un spectre, se faire des illusions était vital, mais le lettré semblait devoir se forcer. Pourtant, mentir, ce n’était pas si compliqué ?

– Ne serait-il pas plus simple de dire la vérité ? Il n’y a rien que je ne puisse entendre.

Verte Bruine lança un regard suppliant à Rouge Cerise, puis il articula, lentement :

– Je vous assure que tout va bien.

L’exorciste soupira : tant que le problème serait nié, toute résolution serait impossible. Et, visiblement, le désir de mentir ne venait pas du spectre.

– Mademoiselle, nous ne pouvons rien faire s’il est condamné au silence.

Elle baissa la tête, puis regarda le lettré, et murmura :

– Quand nous avons discuté la situation ensemble… tu l’as supporté, te souviens-tu ?

– Oui.

– Discuté la situation ? s’enquit Bleu Nuit. Pourriez-vous nous dire en quels termes ?

– Oui, fit Rouge Cerise. Nous avons réalisé qu’il vivait de ma vie.

– C’est normal, pour un spectre.

– Ce n’est pas un spectre ! Pour cela, il faudrait

d'abord qu'il soit mort, et ce n'est pas le cas ! C'est un historien qui est resté en vie dans le jardin, voilà tout !

Elle parut surprise par ses propres paroles. Elle se tourna vers Verte Bruine, et constata :

– Je… je ne peux pas dire autre chose.

Le lettré ouvrit la bouche, et s'entendit affirmer :

– C'est parfaitement exact : le temps n'a pas d'importance, pour ceux de mon peuple. Il coule sur nous sans nous atteindre…

C'était la pure vérité, à ceci près qu'il était… ah non, ça c'était l'autre vérité, celle qui… celle qui avait cessé d'exister. Il se sentit misérable, et jeta un regard d'excuse à Bleu Nuit. L'exorciste était intrigué par cet étrange déni.

– Si vous avez vécu jusqu'à ce jour, pourquoi avez-vous besoin de vous nourrir d'une vivante ?

Verte Bruine réfléchit, et répondit, une touche de désespoir dans la voix :

– Je n'en sais rien, hélas. Je ne peux faire que des hypothèses. L'âge, peut-être, m'a affaibli ; et me tenir longtemps à l'écart de la vie, ne plus voir personne, ni ami, ni parent, ni enfant riant aux éclats dans le jardin… cela m'a peut-être donné si soif que la vie de ceux qui m'aiment coule en moi.

Bleu Nuit fut presque touché, car c'était une jolie explication, une manière élégante de nier son état de fantôme, et il n'y trouvait aucune intention de nuire.

Mais il restait capable d'identifier un spectre… il se tut pourtant, perplexe, car malgré sa fragilité, le lettré lui semblait ancré dans le monde. Certes, il dépendait de Rouge Cerise, mais il y avait autre chose, comme un aval souverain… comme un amont ? L'exorciste resta muet, et la jeune fille, profitant de son doute, prit la parole :

– Maître Bleu Nuit, je vous remercie de vos efforts. Vous tentez de me protéger, et je vous en suis reconnaissante. Mais je sais ce que cette relation me coûte, et c'est un prix que je paie volontiers, de mon plein gré.

L'exorciste était tenté de la croire ; mais il avait trop vu de fantômes trompeurs, de volontés brisées, de vies anéanties alors même que le bonheur semblait avoir été trouvé.

– Mais le gré des vôtres, y avez-vous pensé ? Quel enfant peut choisir de mourir avant ses parents ?

Elle eut envie de l'étrangler, mais elle serra sa robe, fuyant le regard suppliant de ses parents. Il continua :

– Quant au prix… il semble facile à payer, le prix qu'on minimise. Vous ne voyez qu'un long sommeil radieux, un bonheur qui vaut bien le sacrifice d'un corps.

Lys d'Eau se moucha dans la manche de son époux, qui essuya ses larmes dans la longue chevelure de sa femme. Bleu Nuit continua, pendant que Rouge Cerise serrait les dents plutôt que de

l’égorger, comme elle le désirait :

– La vie heureuse qui vous attend, la joie d’étreindre un mari, celle d’enfanter, vous les sacrifiez comme des ombres. Mais votre cœur et votre corps hurlent et se débattent, alors même que votre esprit les entraîne dans sa folie.

Elle martela, têtue :

– Je sais ce que je veux : Verte Bruine vivra, même s’il doit vivre de moi.

Le lettré la regarda avec reconnaissance, mais aussi avec tristesse. Il posa doucement sa main sur sa manche :

– Rouge Cerise, j’accepte de disparaître.

– Je ne te l’ai pas demandé. Pardonne-moi d’être dure, mais c’est la première fois que ce que tu dis ne m’intéresse pas. Je préfère un peu de vie qui me convienne que beaucoup qui m’ennuie.

Elle enfouit son visage dans ses mains, et se mit à pleurer.

– Ne te mets pas à parler comme lui, s’il te plaît. Ne me demande pas de sacrifier ce que j’ai à ce que je pourrais avoir. Pourquoi me parler de plaisirs communs quand j’ai la chance de vivre l’exception ?

Verte Bruine lui caressa doucement les cheveux, et elle se laissa aller contre lui.

– Rouge Cerise, la situation n’est plus la même : tu as vu le jardin avant que le temps ne l’use, tu sais lire ma langue, tu pourras suivre du doigt les souples

caractères, et y sentir encore la douceur de mes lèvres quand elles murmuraient un savoir enfui. Les feuilles des nénuphars seront un souvenir du vert de mes cheveux, et l'herbe verdie de pluie, la mousse étincelante, te rappelleront mes yeux. Il te restera le charme des souvenir, sans plus d'avidité, sans qu'il t'en coûte la vie.

Il prit son menton entre ses doigts, et tourna son visage vers le sien :

– Tu pourras avoir les joies de la vie, et celles du savoir. Pourquoi choisir l'un ou l'autre ?

Bleu Nuit écoutait le spectre, fasciné sous une apparence de froideur. Verte Bruine niait son état, mais pas les conséquences de son état, et c'était rare. Il se voyait lui-même comme une aberration, et plaidait sa propre fin, pour le bien de sa femme… l'exorciste se reprit : de sa victime. Il croyait volontiers que c'était là un historien, un intellectuel rompu à l'analyse. Il ressentit de l'admiration pour le respect dont le lettré faisait preuve. Mais, puisque celui-ci acceptait de disparaître, il n'y avait pas à hésiter.

– Verte Bruine, la vie ne vous semble pas aussi douce que Rouge Cerise pourrait le croire. Voudriez-vous nous en dire plus ?

Le lettré resta muet, gêné. Bleu Nuit ajouta :

– Vous semblez valoriser la vérité. Est-il correct que Rouge Cerise n'ait pas une vision réaliste de sa situation ?

Verte Bruine murmura :

– J’ai si peur pour elle… c’est une vie d’angoisse, et de frustration ! Savoir que tout ce qui renaît du passé consume sa vie ! Je dois constamment me modérer pour ne pas la tuer, je dois me priver de mes amis, et du plaisir de créer. Je voudrais tant la ravir en recréant du passé pour elle, qui l’apprécie tant ; mais je ne peux pas le faire, sous peine de la tuer.

Ah ! songea Bleu Nuit. Si ce n’était pas assez clair, que faudrait-il ? Mais Rouge Cerise restait indécise. Ses parents et l’exorciste lui recommandaient une vie qui ne manquait pas de charmes, le sourire de Lys d’Eau en était une preuve. Et Verte Bruine… pouvait-elle le forcer à vivre, s’il se sentait coupable de chaque instant, s’il vivait dans la peur de la tuer ? Elle posa les yeux sur le collier de Bleu Nuit, y suivit les reflets quelques instants, puis elle imagina la douceur des plumes qui l’ornaient, et sourit : elle s’égarait. Peu importait ce qu’ils disaient. Elle s’était intéressée au jardin comme à une relique mystérieuse, mais Verte Bruine, lui, était plus qu’un historien, et plus qu’ami. C’était l’homme qu’elle aimait, et personne ne l’empêcherait de vivre à ses côtés. Ni ses parents, ni, surtout, cet exorciste…

Lys d’Eau se sentait mal. Elle espérait que la vie de sa fille trouverait une saveur douce et apaisante une fois les rêves trop intenses enfuis, mais comment en être sûre ? Que faire si Verte Bruine laissait un vide que rien ne comblerait ? Elle doutait, et se tourna vers Bâton d’Encre, quêtant son avis d’un regard. Elle

murmura :

– Tout de même… si la petite pense avoir trouvé l'âme sœur… est-il bien judicieux, est-il bien respectueux, est-il imaginable de tuer son élu ? Est-ce vraiment le genre de tristesse qu'un jeune cœur peut oublier ?

Bâton d'Encre, troublé par le regard de sa femme plus encore que par ses mots, resta muet, le sourcil froncé.

Bleu Nuit gardait les yeux baissés, perdus dans le vague, et ses doigts caressaient lentement les perles de son collier. Il finit par le saisir, et se redressa, dans un tintement cristallin. Rouge Cerise serra contre elle le spectre fragile, avec tant de force que Verte Bruine gémit.

Le magistrat dit :

– Attendez…

IV – Une brume vermeille

Manis était fier de lui, au point qu'il devait contrôler ses traits, et surtout ses six pieds, car il avait envie de danser dans un cliquètement de talons hauts, de glisser sur les murs et de tourbillonner follement parmi les couloirs cylindriques creusés dans les flancs de la Lune Noire. C'étaient des endroits délicieux, où ses pairs aimaient à se tenir, disposant leurs membres en couronne autour de leur corps, et jouissant des courants d'air qui venaient caresser les poils très fins de leurs petits abdomens pétiolés. Ils les orientaient avec grâce pour jouir au mieux de la tendresse du vent.

Il quitta les couloirs trop propices au mouvement, sans parvenir à se calmer. Il regagna sa maison, mais dut nouer ses doigts pour qu'ils ne courussent pas sur les murs et les cuirs. Il fouilla sa mémoire, sans trouver de moyen décent d'exprimer tant de joie. La tradition n'avait rien prévu, mais après tout, il était le premier à connaître pareil succès ! Comment l'aurait-elle pu ? Il se sentit étrangement troublé à l'idée qu'il venait de commettre un imprévu social… mais une nouvelle bouffée de fierté vint balayer son inquiétude.

Ses frères, les Tuan, n'avaient jamais réussi à convaincre les humains de se reproduire chez eux. Ils avaient tout essayé, au fil des générations, pour résoudre ce problème compliqué, mais surtout,

insensé, car qu'est-ce qui pouvait bien ne pas convenir aux humains sur la Lune Noire, la douce Uraian Tuan ? Ses habitants avaient veillé à ce que leur monde fût amené à la perfection, et s'y maintînt. Il n'y avait nul défaut dans l'immense sphère noire qui les abritait du vide des cieux étoilés, pas de faille, pas de plaie, pas d'êtres parasites. Le jour argenté naissant au cœur de leur lune faisait luire leurs maisons de marbre noir et lisse, ornées de volutes d'argent. Et ils n'avaient pas bâti au hasard, non, mais tenu compte au mieux de l'environnement, englobant dans leur architecture les câbles imposants qui joignaient les terres périphériques au centre de la sphère, et même les fines toiles qui venaient peu à peu les relier entre eux et obscurcissaient le jour, comme l'année s'écoulait. Mais ce jour-là, il faisait clair encore, et la vue de Manis portait très loin ; une fois de plus, il scruta les lieux, et une fois de plus, il ne vit rien qui pût dégoûter un humain. Le mystère restait entier… mais peu importait, puisqu'il avait réussi !

S'ajoutant à la joie, la volupté l'envahit à son tour comme il appréciait le claquement des six talons pointus de sa douce Rengganis. Il se tourna lentement, et contempla sa peau noire aux reflets satinés, toujours plus proche et pourtant sans défaut, jusqu'à ce que leurs visages se frôlassent presque. Elle décala son visage d'une souple ondulation de son cou, lui refusant ses lèvres. Il la suivit de la tête, allant de gauche, de droite, devenant presque fou. Finalement, elle l'attendit, ses immenses yeux noirs

miroitant de désir, et il l'embrassa enfin. Le long frisson brûlant qui naquit entre leurs bouches envahit peu à peu leurs corps tout entiers. En silence, ils jouirent, et restèrent muets le temps que leurs deux chairs s'apaisassent complètement. Manis adorait la nudité qui fondait leurs épidermes en une unique caresse, vaste comme l'existence ; il aimait également les longs manteaux de soie noire et blanche qui l'empêchaient un instant, comme un voile posé sur le plaisir, un voile si ténu qu'il ne résistait jamais. Il frissonna, sourit modestement :

– Veux-tu admirer notre succès ?

– Bien sûr. Ta fierté fait plaisir à voir.

Manis l'emmena voir le nouveau-né, ce petit tas de chair si vivement coloré qu'il en semblait factice. Ils rirent doucement, exactement au même instant, précisément sur le même ton, de ce sommet de mauvais goût, puis ils cessèrent, se demandant soudain : était-ce par peur du ridicule que les humains leur avaient caché cela ? Leur perplexité inquiéta les parents, et le père, en toute hâte :

– Je vous assure que cet état ne dure pas ! Le bébé prend très rapidement un aspect lisse et doux, très agréable à regarder.

Les deux humains étaient remarquablement anxieux de ne pas déplaire aux Tuan, qui apprécièrent cette diligence, car il était si rare qu'ils fussent bien éduqués. Sur un ton apaisant, Manis leur répéta une fois de plus qu'ils étaient ses biens les plus précieux, surtout s'ils parvenaient à amener l'enfant à

maturité. Rengganis le laissa faire, confiante en ses talents de berger, et se pencha sur le petit. Elle lui tendit un doigt, et s'étonna, car il ne mordait pas, suçotait seulement, d'une petite bouche sans dents, même pas des dents d'humains, ces épaisses lamelles que seule leur blancheur sauvait de l'inintérêt. Elle aperçut les petites gencives roses, et cliqueta discrètement son hilarité, car le petit était ridicule, et tellement potelé qu'il semblait une ébauche encore mal dégrossie.

Elle se tourna vers Manis, qui lui sourit, complice : ils sauraient faire du petit un spécimen valable, même s'il leur fallait remplacer ses parents, même s'ils devaient veiller sur lui en personne. Pour un jeu amusant, et si valorisant, ils trouveraient le temps, et surtout l'excellence. « À Tuan bien éduqué, rien d'impossible », comme disait le proverbe !

Ils dirent encore :

– Nous le baptisons Demi-Lune. C'est beaucoup espérer que de lui souhaiter la moitié de nos qualités, mais nous y consentons.

Les humains se prosternèrent devant eux, puis la mère considéra son fils avec une pitié mêlée de répulsion. Devenir un Lunaire Noir, même à moitié ? Qui donc le souhaiterait ? Les Tuan quittèrent la chambre du couple, les laissant entre eux. Manis proposa :

– Et si nous profitions d'être dans la maison des humains pour aller prélever notre repas parmi ceux des résidents qui se seraient aigris ? Cela nous évitera

de nous déplacer tout à l'heure.

Rengganis refusa, mystérieuse. Ils revinrent dans leur maison, et elle emmena Manis dans la salle à manger où il découvrit, posés sur la table, deux emballages artistiquement noués. Leur forme ne laissait aucun doute, et, de ses doigts fourmillant de désir, il commença délicatement à dénouer les rubans. Il écarta le papier, et releva la tête, surpris et ravi :

– Je n'ai jamais vu un enfant de ce peuple-là !

Il avait ignoré jusque-là cette peau légèrement olivâtre, ces yeux un peu bridés, ces lèvres pleines et belles, et ces cheveux luisants presque autant que les siens, décorés de fleurs d'or et de corolles odorantes. L'enfant était absolument parfait, mais était-ce une surprise ? Rengganis était passée maître dans l'art de les paralyser dans des postures impeccables, sereins et magnifiques. Il ne leur manquait, à la rigueur, que la conscience de l'excellence de celle qui les avait apprêtés.

Manis déballa le second, et les disposa côte à côte, pour choisir lequel il mangerait. Il enlaça son aimée pendant qu'il réfléchissait, et caressa doucement le triangle de poils infimes entre ses omoplates, pour la sentir frémir.

– Où les as-tu trouvés ? Tu n'as tout de même pas…

– Non, bien sûr ! La Terre est trop lointaine à mon goût, même si nos ailes nous y porteraient sans

peine ; et bien mal habitée. Mais Pendaran venait de recevoir un arrivage, et tu sais qu'il paie bien de nouvelles manières de porter son manteau.

– Certes, il est coquet ! Personne ne le nierait. Mais de là à céder deux enfants aussi parfaits en échange d'une mode…

– Il dit avoir trouvé un pays où la beauté est répandue, où il suffit de se pencher pour ramasser, d'autant qu'ils sont faibles.

Manis soupira. Il eût aimé avoir le courage d'aller se servir, plutôt que dépendre du vaillant Pendaran ; mais il était trop sédentaire. Et puis, de toute manière, l'abondance lui coupait l'appétit plus qu'elle ne lui ouvrait, ou du moins le prétendait-il avec une conviction sans faille, pour étouffer tout regret.

Il choisit, et ils s'assirent. Il caressa doucement le cuir lisse et sombre de son fauteuil, et se souvint de la manière lamentable dont il tombait sur l'humain qui l'avait eu pour peau. Il était tellement étrange de songer que la vie défigurait les matériaux dont elle était constituée ! Rengganis bruissa doucement, et il quitta sa rêverie pour revenir au repas, battant des cils un instant pour s'excuser de sa discourtoisie. Agissant en miroir, ils arrondirent leurs bouches, posèrent leurs lèvres sur le cou des enfants, que le cercle de leurs dents pénétra sans effort. Ils attendirent que les chairs se fussent dissoutes, et aspirèrent dans un silence parfait. Les enfants coulèrent en eux, onctueux, délicieux. Quand elle eut terminé, Rengganis secoua la peau d'un geste vif et

précis, et la tint devant elle pour mieux la regarder. Elle sourit fièrement, car elle avait très bien choisi, ils seraient magnifiques une fois préparés. Ils se levèrent tous deux, pour rejoindre l'atelier, cliquetant de concert avec délicatesse. Il était si doux de contribuer ensemble à créer plus de beauté !

*

Demi-Lune aimait le parc où il vivait avec ses semblables, pour son calme parfait et son confort. Il appréciait le soin avec lequel Manis et Rengganis les entretenaient, la douceur de leurs mains quand ils venaient guérir leurs moindres écorchures, et leur étonnement renouvelé devant le peu de soin que les humains accordaient à leurs personnes. Avait-on idée de se détériorer ainsi ? Il était fier de les entendre préciser que ce n'était pas son cas – bien sûr – car il savait parfaitement chérir son apparence, et il buvait leur sourire, leur admiration.

Mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était les regarder, car les Tuan étaient magnifiques. Ils glissaient au-dessus des humains sur leurs grandes ailes bleues à l'éclat métallique, des reflets laiteux passant sur leurs armures, et ils se posaient dans un doux bruissement, avec une grâce subtile que Demi-Lune ne pouvait imiter, à son grand regret. Quand il songeait au privilège de les contempler, la gratitude l'envahissait, car ils lui paraissaient des êtres admirables, tout d'harmonie et de précision. Il trouvait doux de dépendre d'eux, d'être l'objet de leurs soins.

Du moins, il l'avait pensé, jusqu'à ce qu'il parlât au reste du troupeau. Il les avait fuis d'abord, car s'ils avaient un corps semblable au sien, mais scandaleusement négligé, ils ne possédaient pas son esprit. C'était d'ailleurs bien compréhensible. Ils n'avaient pas couru en gazouillant entre douze jambes noires. Ils n'avaient pas posé leur joue contre les longs manteaux de soie noire et blanche qui ornaient les grands corps minces. Ils n'avaient pas volé, tenus entre les bras cuirassés de Rengganis. Ils ne comprenaient pas la douce langue des Tuan. Et ils n'avaient pas reçu des mains de Manis le corps de leurs parents, soigneusement embelli, parfaitement adouci, pour décorer leur chambre.

Au premier abord, les autres membres du troupeau lui avaient paru totalement fous, car ils disaient venir d'au-delà des ténèbres qui limitaient le monde… comme si la nuit pouvait avoir plus d'un cœur de lumière, fragile et délicat. Ils parlaient bruyamment de lieux étrangers où ils eussent été les maîtres, et ce qu'ils décrivaient comme leurs mœurs naturelles lui semblait un désordre révoltant, une barbarie insensée. Mais peu à peu, il les avait crus, car ils étaient si imparfaits, si impulsifs, qu'ils ne pouvaient pas être nés ici, dans la perfection. Et puis, il peinait à croire qu'ils eussent inventé tout cela, car c'était de si mauvais goût que personne n'aurait pu s'y complaire le temps nécessaire à broder tant de détails immondes.

Le pire fut certainement que cette énergie brouillonne éveilla un écho en lui. Il avait

maintenant envie de bouger plus brusquement, de crier parfois, et non de rester immobile comme un Tuan, posé en silence sur un mur, deux jambes repliées devant lui et les coudes posés par dessus ; ou de marcher sans bruit en contemplant le parc. Mais il se retenait, car il ne voulait pas défigurer les lieux.

Le reste du troupeau le regardait avec compassion, comme s'il était lui-même dément. Ils disaient que les Tuan étaient des monstres venant capturer des humains sur Terre. Ils parlaient de la douleur de perdre sa famille, de quitter son pays, et Demi-Lune ne comprenait pas : ils avaient été choisi parmi le tout-venant, et ils se plaignaient ? Il finit par s'en ouvrir à son père.

– Manis, ne leur expliques-tu pas quelle chance est la leur ?

Le Tuan lui sourit doucement.

– Leur folie est profonde, elle échappe aux mots. Toi seul, tu as guéri.

Demi-Lune hésita à lui dire qu'il en doutait parfois, quand une étrange nausée le saisissait à la seule vue de son père adoptif, quand il frémissait de le voir vider un corps, ou quand sa main effleurait l'abdomen luisant qui palpitait au bas de son dos, comme une queue renflée, et que, soudain, il tremblait. Mais il ne pouvait le faire, car il ne voulait pas le décevoir. Et pourtant, le doute le rongeait : lesquels étaient les monstres ? Ces êtres désordonnés qui cachaient leurs morts, ou les Tuan tranquilles ? Il se tenait face au miroir, étudiait son visage, voyait

avec angoisse des cernes sous ses yeux, et ses traits se tirer : la laideur le prenait, comme la vie le dévorait. Heureusement, le jour était faible déjà, et gommait ses défauts.

*

Sintawa eut l'étrange idée d'organiser une réception, alors que l'année était très avancée, et la nuit, très proche. Manis et Rengganis s'y rendirent pourtant, sachant que leur hôte excellait à ravir ses invités et à faire partager ses coups de cœur. Si quelqu'un pouvait égayer la part sombre de l'année, c'était elle. Ils ne le regrettèrent pas. Ils purent se défaire des œuvres qui ne leur plaisaient plus, ces traits muets qui les avaient lassés. C'était bien naturel : même les plus fins travaux finissaient par devenir indifférents, même les relations parfaites avec des morts se ternissaient un jour. Les Tuan savaient bien qu'ils n'étaient pas encore parvenus à créer les chefs-d'œuvre que leur cœur chérirait sans jamais se lasser. Alors, ils les échangeaient, renouvelant le décor humain de leurs habitations. La sagesse était la meilleure manière de s'accommoder de l'imperfection, et les Lunaires Noirs étaient sages, très sages, non pas à la façon de philosophes, mais à celle d'enfants brisés.

Manis et Rengganis n'échangèrent pas seulement des œuvres, ils troquèrent également quelques humains sur pied, dont la naturalisation ne les inspirait plus, et dont la peau leur répugnait trop pour qu'ils les mangeassent. Les goûts fluctuaient, et

les humains aussi, hélas, leurs odeurs, leurs textures, étaient tellement instables. Il eût fallu pouvoir les fixer de leur vivant, pour éviter toute évolution néfaste ; mais, là encore, le matériau montrait ses limites.

Ils revinrent chez eux à pied. Rengganis portait avec délicatesse une œuvre magnifique qui avait lassé Kusumah : deux corps enlacés aux peaux si différentes qu'ils rappelaient le jour et la nuit. Elle était baptisée « Année », avec une sobriété typique du célèbre artiste.

Rengganis devisait gaiement, mais Manis sentait la tristesse de sa douce amie comme ils avançaient dans le jour presque éteint. Il ne demanderait rien, mais pouvait deviner : elle regrettait de trouver de si belles pièces si tard, car elle ne pourrait peut-être pas en jouir ; mais elle veillait à ce que cela ne se vît aucunement. Il était touché de cette attention, et même s'il partageait ses craintes, ses traits restaient sereins. Parfois seulement, il s'était dit que parler de leurs angoisses les adoucirait peut-être, mais il n'avait pas osé, car c'eût été si impoli, si audacieux ; et il craignait trop qu'elle le rejetât pour prendre ce risque, car elle lui semblait irremplaçable.

Ils décidèrent ensemble où installer l'Année, et Manis songea que, pour être magnifique, l'œuvre était également inquiétante. Kusumah était un très grand artiste, mais, entre ses mains, la mort semblait parfois légèrement menaçante, plutôt que d'être un pur réconfort. C'était à la limite du mauvais goût,

conclut-il, et il hésita : choix artistique, ou maladresse ?

Ils s'effleurèrent, tentèrent de faire l'amour, mais en furent incapables. Ils demeurèrent enlacés, leurs yeux perdus dans la noirceur de leurs corps, leurs doigts suivant distraitement le filigrane blanc qui ornait leurs chevelures, ce sceau unique et si intime. Le temps qui leur restait coula. Ils le rêvèrent lent, coagulé, prisonnier d'une peau qui n'exprimait plus rien ; mais cet espoir était vain, car le temps mettait toujours fin à leurs si doux baisers, au velours des caresses qui sourdaient de leurs bouches.

*

Les Tuan parquèrent les humains, mais Demi-Lune réussit à se cacher. Cette négligence le heurta, car ses maîtres étaient si parfaits d'ordinaire que leur moindre défaillance le choquait. Il se sentit un peu déçu d'avoir réussi. Il songea à rester caché aux alentours de la maison des humains, à prétendre qu'il n'était pas dehors, que tout était normal, à quelques mètres près, et à se convaincre qu'il avait été oublié. Mais, comme la nuit achevait de dévorer le jour, comme elle envahissait chaque recoin de la Lune Noire, il s'en sut incapable, car cette nuit était unique, elle trouait l'année avec netteté, et il voulait savoir. Il n'en pouvait plus d'être déchiré entre ce qu'il voyait des Tuan et ce qu'en disaient les autres, ces peaux mouvantes qui formaient le troupeau, et dont presque chaque mot était vulgaire. Il était désespérant qu'il pût accorder le moindre crédit à un

sens si mal formulé ! Mais c’était pourtant le cas.

Il crut geler tout vif comme le froid s’installait, et serra son léger manteau autour de lui en regrettant la douce chaleur de sa chambre. Il faillit mourir de peur quand retentit le cri, le cri de frustration que poussa Rengganis, le cri qui se prolongea, cessa le temps d’un battement de cil, comme s’il franchissait un degré, et reprit, plus insoutenable encore. Un cri d’immense désir, doublé d’une terreur absolue. Demi-Lune se boucha les oreilles de ses deux mains, mais elles glissèrent lentement, comme attirées par le sol. Il était fasciné par le cri sans fin, il restait incrédule à chaque nouveau palier, à chaque accroissement de l’angoisse. Il se demanda quand Rengganis respirerait, et quand il respirerait lui-même, car son souffle s’était figé. Il se souvint à temps des minces orifices sur l’abdomen des Tuan : jamais, jamais elle ne s’essoufflerait, car la bouche de sa mère adoptive ne servait qu’à l’amour, non à l’air.

Il prit quelques inspirations aussi profondes qu’il le put, et l’air le brûla de son froid. Il se rapprocha lentement de la maison des Tuan, écouta Manis tenter de calmer Rengganis d’une voix angoissée qui le toucha étrangement. Puis le Tuan cria, lui aussi, un bref cri de douleur, et Demi-Lune l’entendit tomber comme son aimée s’enfuyait, courant sur les câbles qui menaient au cœur du monde, ce lieu que les ténèbres avaient toujours masqué au jeune homme. Son père adoptif se releva, sanglotant ; il hésita, déchiré, pendant quelques instants, ses doigts pianotant sur ses lèvres à un rythme insensé. Il partit

à la suite de son épouse, criant aussi fort qu'il le pouvait, lui qui n'élevait jamais la voix :

– Rengganis, reviens ! Reviens avant qu'il ne soit trop tard !

Et, plus doucement :

– Reviens, je t'aime tellement. Souviens-toi de mes lèvres… souviens-toi du bonheur !

Demi-Lune le suivit prudemment, car il peinait à marcher sur les fibres étranges qui formaient les câbles, même si Manis lui avait appris à ne pas s'y engluer. Comme il s'avançait, la nuit retentit du bruit de combats, et des cris de désespoir de ceux qui tombaient, blessés, incapables de courir encore. Pour la première fois, il vit du sang tuan couler. Il était rouge foncé, presque noir dans la pénombre. Il y passa un doigt, et le trouva épais, rampant plus que coulant, formant de larges gouttes qui hésitaient à s'étaler, préférant se replier sur elles-mêmes comme des gemmes frileuses, puis former lentement des cristaux d'un noir profond. Le jeune homme peina à ne pas s'y déchirer les pieds, car les câbles se couvrirent de ces pauvres trophées que nul ne revendiquait. Il songea tristement que ce n'était plus de l'art, que les Tuan n'étaient pas conscients que leurs chairs torturées métamorphosaient les câbles en colliers magnifiques, tout ornés de joyaux.

Comment l'auraient-ils pu ? Ils étaient déchaînés, et tellement pressés que Demi-Lune resta bientôt seul. Il poursuivit son chemin dans la lueur d'argent que diffusaient les câbles. Elle s'affaiblit à mesure qu'il

avançait et, quand elle s'éteignit, il se sentit lourd, incapable de bouger. Il leva alors les yeux, et la vit, immense et répugnante : plus noire que les ténèbres, une énorme araignée. Le mur de sa haine le frappa brutalement, disloquant ses genoux.

Penchée sur les Tuan, stupide et inflexible, elle les dévorait. Ils ne s'entraidaient pas, oh non ! bien au contraire, ils empoignaient une femme et l'offraient, terrifiée, à la Mère Araignée. Pendant qu'elle entourait le corps qui se débattait d'un cocon de sa toile, les hommes grimpaient sur elle, tout le long de ses pattes aux poils acérés, jusque sur l'abdomen au relief cauchemardesque, fluctuant et coupant. Ils se rassemblaient où il pulsait au rythme de la gigantesque respiration, car la chitine y était plus fine. Ils perçaient de leurs dents la carapace de nuit, et se vidaient dans sa chair, se digérant eux-mêmes pour ne laisser que sperme. Il ne restait d'eux qu'une enveloppe vide, craquelée, desséchée, ses pattes repliées, qui tombait comme une feuille morte au prochain mouvement de la Mère Araignée.

Demi-Lune resta longtemps tétanisé d'horreur, puis s'arracha aux câbles et rejoignit la maison de ses parents tuan. Il se terra dans un recoin, sa joue posée contre le marbre noir et poli, malgré le froid qui en sourdait, lui donnait mal aux dents. Il pleura pour eux, ses amis si doux, si calmes et si beaux, dévastés sans égard. Dans un jour de plomb, un jour de chagrin, il vit Manis revenir du cœur du monde, titubant sur les fils, les bras chargés du corps encoconné de sa chère Rengganis. Son père marchait

sur le givre et le sang mêlés, son père vacillait, comme aveuglé. Le jeune homme se tut, écrasé de douleur.

*

Manis déposa son aimée dans le berceau des morts, avec l'impression que sa vie lui avait échappé. La veille au soir, il n'avait pu l'y traîner et l'y enfermer, pour sa sécurité. La veille, l'appel de la Mère avait été le plus fort, l'immémorial appel à la reproduction. À la vie ? songea-t-il. À la mort… Il passa ses doigts sur les murs, et se souvint qu'ils les avaient ornés ensemble. Ils s'étaient demandé ce qui pourrait adoucir la douleur du survivant, doutant que cela fût réalisable, et ils avaient eu raison. Ils n'avaient pas cru possible de changer quoi que ce fût au supplice du mourant, et avaient eu raison encore.

Le corps de Rengganis était infesté par la myriade d'embryons que la Mère y avait injectés, et, sous la toile légère, Manis ne voyait que trop les traits chéris déformés de souffrance. Elle tentait pourtant de garder un visage serein, mais c'était déjà impossible, et cela empirerait à mesure que les petits grandiraient. Ils grouilleraient dans son corps peu à peu dévoré, se combattant ; et sa silhouette adorée se déformerait comme ils mangeraient les plus faibles d'entre eux. Sa peau finirait par se déchirer au moment où deux énormes araignées se battraient en duel au sein de leur mère. Le vainqueur dissoudrait le vaincu, et absorberait sa masse, croissant brutalement. Il apercevrait alors son père, et le

défierait ; si son aîné se montrait faible, il deviendrait une proie, et serait tué.

Manis l'espérait presque. Il se sentait tellement seul, tellement impuissant. Il pleura, misérable. Rengganis et lui avaient trop attendu, ils n'avaient pas trouvé le courage de fuir sur Terre, d'errer parmi les fous. Ils avaient refoulé leur peur d'être dévorés. Ils n'avaient pas su trahir leur Mère : elle leur donnait la vie, constatait leur imperfection, les consommait et, ainsi revigorée, créait leurs successeurs. Quoi de plus normal ? Ils s'étaient contentés, comme chaque année, comme c'était le droit de tout Tuan, de tenter d'éviter ce sort légitime, de toute la force de cette vie qui ne voulait pas finir, et du rêve stupide de disposer de leurs jours, d'en choisir seuls le terme.

Quand il ne supporta plus la vue de Rengganis, il quitta la pièce. Il y reviendrait durant l'année, comme l'ombre s'étendrait à nouveau, car il ne laisserait pas son aimée souffrir seule, il n'abandonnerait pas celle qui lui avait tant donné. Il sortit sur la terrasse, et ses lèvres goûtèrent la saveur douce de la brume vermeille. Chaque lendemain de Nuit, elle s'étendait dans la lune, et teintait le jour revenu d'une lueur triste. Au loin, il entendait les Vierges du Mort Blanc pleurer et se lamenter doucement sur le sort de leur dieu, mais il fit un effort pour ne pas comprendre le sens de leurs paroles. Il le savait, qu'il vivait un répit qu'il n'avait pas gagné, mais peu lui importait son coût, car il avait assez de sa peine, bien assez. Et puis quoi ! La Mère était un dieu, Keraian Tuan en était un autre,

qui ne faisait que corriger… si peu… la conduite de son égale. C'était de la décence, voilà ce que c'était ! Pourquoi aurait-il ressenti de la gratitude ? Si encore le Mort Blanc avait sauvé Rengganis ! Mais non !

Il traversa le salon, et les cuirs lui semblèrent éteints, raidis et froids. Son aimée lui manquait, le frisson de leurs peaux, la danse de leurs membres, ses paroles plaisantes et pourtant fascinantes qui évitaient de penser à la fin de l'année… calmaient l'envie de fuir… laissaient la mort les rattraper. Il se reprit, car même sans les mots, il serait resté, puisqu'il était trop lâche pour se rebeller. Rengganis n'était plus qu'une coque légère au bord de son esprit, un gouffre dans son cœur, et les côtes de Manis cliquetaient au rythme de ses pas, étonnées par le vide qui s'était creusé entre elles.

Il voila l'Année d'un tissu sombre, car le spectacle d'amants lui était insoutenable. Il libéra le troupeau, sans regarder les humains qui le composaient. L'art ne lui importait plus, faute de pouvoir en parler à un esprit chéri. Il se força à imaginer l'un des enfants que possédait Pendaran, mais leur exquise grâce échoua à lui ouvrir l'appétit. L'appétit de quoi ? De vivre ? Son cœur était mort, à quoi bon un corps ?

*

Manis posa sur Demi-Lune un regard pensif. Le jeune homme détourna les yeux, attendit que cela cessât, mais l'examen se prolongea. Il réalisa que son secret se devinait, que ses traits laissaient transparaître l'horreur de la nuit noire, et sa beauté

poignante, celle des amants venant secourir leurs aimés ; puis celle de l’instant où le jour renaissait. Il ne pouvait oublier la vue de la Mère Araignée, repue de ses enfants, concentrant peu à peu sa malveillance, et le craquement sinistre des flancs de la Lune Noire qui cédaient lentement à son envie de mort.

Il revoyait le Tuan aux cheveux argentés, au corps étrangement pâle et aux yeux de mercure, entouré d’une lumière qui ressemblait au jour. Il marchait lentement, vacillait par instants, fragile, mais résolu, se livrant à la Mère. Il se tenait devant elle, et la haine faisait place à un désir fébrile, incrédule. Les chélicères frémissaient, dégouttaient de venin, les huit yeux se fixaient sur le mince corps du mâle où le noir se mêlait de tant de blancheur. Elle l’amenait à elle, un simple fétu ; il fermait les paupières, son visage se crispait sous l’insoutenable douleur comme elle mordait son buste frêle, et aspirait sa vie, le dévorant enfin, apaisant une envie plus forte que la mort. Le sang du sacrifié sourdait autour de la blessure, s’étendait dans les airs tel une brume vermeille, et avec lui, le jour, un jour gris de plomb, un jour qui lui coûtait son existence même. La lune ne frémissait plus, la Mère avait tout oublié, enivrée de l’offrande consentie, seulement désireuse de goûter à ce sang. Et une année encore, elle laissait vivre le monde, au prix d’une mort blanche, claire comme le jour nouveau.

Dans ce matin douceâtre, Demi-Lune, revenu à la maison des humains, écoutait en refoulant ses larmes le chant des Vierges du Mort Blanc, qui veillaient son

corps arraché à la Mère, ramené dans le temple pour une nouvelle année. À travers les notes, il entendait la joie de leur sourire quand il ouvrait des yeux noyés d'épuisement ; puis la mélodie reflétait leur ravissement, quand il tendait une main vers leurs visages en larmes, pour les consoler. Une fois de plus, la Mère l'avait dévoré sans pouvoir le souiller.

Demi-Lune comprit que Manis savait qu'il savait. Le Tuan cliqueta doucement, et son fils obéit, s'éloigna du troupeau pour venir à son père. Il tendit sa main aux longs doigts satinés, prit délicatement le visage du jeune homme, et le tourna vers le sien ; il l'étudia, songeur, triste également, d'un chagrin contenu, puis murmura, avec une infinie douceur :

– La vie vous défigure…

Demi-Lune ne lui en voulut pas, car il avait appris ce que les Tuan cachaient, ce qu'ils ne pouvaient changer et préféraient oublier. D'un geste du menton, Manis désigna le troupeau, et son fils secoua la tête en signe de dénégation, car ils ne savaient rien. Lui, il allait mourir de leur curiosité, de cet esprit étrange qu'ils avaient apporté de la Terre, mais cela ne le dérangeait pas… car il serait honoré par son père, malgré qu'il eût commis le plus abject des crimes : voir le cœur du monde, au cœur de la nuit la plus sombre de l'année. Il serait honoré, car son corps le méritait. Son esprit une fois mort, sa peau ne saurait rien qui pût déparer. Il serait caressé, sans plus jamais risquer de perdre la faveur de Manis. Il serait peut-être même le chef-d'œuvre dont son père rêvait

depuis tant d’années.

La bouche du Tuan s’arrondit, et Demi-Lune devina ses dents, plus fines qu’un cheveu, qui s’assemblaient en cercle… puis il ferma les yeux. Il ne sentirait rien, car Manis ne voulait pas de son visage souffrant, de son corps torturé. Seule l’illusion d’une mort cruelle défigurait le troupeau à l’instant de connaître la perfection ultime ; et cette idée-là, le jeune homme ne la connaissait pas. Il pensait seulement : « La mort est mon refuge, la mort est tout mon sens. »

*

Manis regarda le corps souriant, la tête posée sur ses genoux, et sanglota. Sans Rengganis, sans Demi-Lune, la vie n’avait plus de sens. Il posa sa bouche sur son poignet, arrondit ses dents, pointa ses stylets… puis laissa retomber son bras. Il eût été malpoli de laisser le jeune mort pourrir sans soins. Il se suiciderait peut-être, mais pas avant d’avoir honoré son enfant. À quoi bon avoir vécu dans la droiture et le respect, si c’était pour être abandonné dans la mort ? Il eut un haut-le-cœur en songeant à l’état dans lequel se trouvait Rengganis, et se jura de rendre son fils aussi beau qu’il le pourrait.

Il resta assis longtemps, caressant le front de Demi-Lune. Pour la première fois, il écouta vraiment le chant des Vierges du Mort Blanc, et réalisa quel espoir il portait. Non, Keraian Tuan, leur pauvre dieu mâle, ne pouvait pas les sauver tous de la Mère Araignée ; mais il permettait au moins que la vie

continuât pour certains d'entre eux. Manis se sentit honteux de son ingratitude. Lui, que pouvait-il contre Induk Marah, tapie au cœur du monde ? Rien. Son dieu avait au moins le mérite de faire de son mieux.

Il regarda Demi-Lune, et envia le calme avec lequel son enfant avait accepté son sort. Son fils ? À d'autres ! Il se sentait bien plus puéril que le mort qui reposait sur ses genoux. Mais qu'y pouvait-il ? Personne, jamais, ne lui avait demandé de grandir. S'il mourait enfant, qui s'en apercevrait ? Une Mère aveugle ? Elle ne voulait rien de lui, que son sperme et sa vie ; mais aucune de ses œuvres, aucune de ses pensées, pas le moindre de ses mots. Il murmura :

Oh ! Rengganis !

Toi pour qui j'avais un sens

Pourquoi tes yeux sont-ils aveugles ?

Pourquoi ta bouche est-elle muette ?

Pourquoi suis-je seul,

Et invisible ?

V – La floraison des morts

Bâton d'Encre referma la porte d'entrée de sa maison, et Bleu Nuit se retrouva seul dans la rue. Il jeta un regard autour de lui, surpris : comment était-ce possible ? Comment en était-il arrivé là ? Il revint en esprit jusque dans la chambre de Rouge Cerise, et hoqueta comme l'étonnement remontait en lui. Même revécue, la scène le perturbait.

Ses mains glissant sur son collier, il se taisait, surpris, car Verte Bruine désirait sincèrement ne pas nuire à Rouge Cerise, et celle-ci assumait pleinement le risque qu'elle courait à le fréquenter. Il n'y avait ni folie, ni contrainte dans leur relation, mais un choix librement consenti. Malgré son expérience et sa méfiance, l'exorciste doutait : pouvait-il forcer quelqu'un à préférer la sécurité à l'amour ? Même si cet amour était celui d'un spectre ? Il réfléchissait, peu désireux d'être malhonnête ; mais ne pouvait conclure, faute de temps. L'instant opportun s'enfuyait, et la situation lui échappait ; Bâton d'Encre usait de son autorité de maître de maison et de magistrat pour le révoquer, le déposséder de l'affaire, et il devait s'incliner. Il n'était qu'un auxiliaire de la justice, dont les actes se toléraient, ou se refusaient. Il constatait cependant qu'il se faisait expulser à répétition de la maison de Bâton d'Encre, avec une aisance croissante.

Il quittait la chambre de Rouge Cerise, mais pas

seul. Bâton d'Encre l'emmenait dans son bureau, et le payait, généreusement. Au lieu de se réjouir, Bleu Nuit fixait les pièces dans sa main avec l'impression d'être corrompu. Le magistrat songeait que l'honnêteté mal placée était aussi un vice :

– Pour vos œuvres, maître.

L'exorciste s'inclinait poliment, et prenait ce congé si fermement proposé. Il ne voyait aucune raison de froisser sa robe en se faisant éconduire par deux valets. Il était tellement plus digne de reconnaître sa défaite et de quitter la maison de lui-même… n'est-ce pas ? Ha ! La dignité ! Comme si elle compensait l'échec ! Et même… être méritoire et pourtant vaincu, c'était encore pire !

Debout devant la porte, revenu au présent, Bleu Nuit observa l'argent dans sa main. Pour ses œuvres ? Pour épargner des spectres, ne pas faire son travail ? Dépité, il jeta les pièces dans un caniveau, et s'éloigna à grands pas. Il s'immobilisa, se retourna, et s'astreignit à les ramasser jusqu'à la dernière, car c'était une bataille qu'il avait perdue, pas la guerre. Il était trop tôt pour renoncer, et s'il voulait lutter, il lui fallait des moyens. Bâton d'Encre et les siens étaient devenus fous ; mais ce n'était pas une raison pour les abandonner. Les sauver était encore le meilleur usage qu'il pût trouver pour leur argent.

Le magistrat l'avait révoqué ? Peu importait son opinion ! Tout spectre sur le terroir de Trois-Ponts était de son ressort, et il ne laissait pas de tâche inachevée. Il était habitué à ce que les fantômes ne

lui fussent a priori pas très reconnaissants de leur offrir une paix éternelle ; il supporterait également très bien le mécontentement temporaire de Rouge Cerise, Bâton d'Encre et Lys d'Eau. Ou du moins… il l'espérait.

*

Bâton d'Encre exposa son idée à Verte Bruine, puis, les yeux brillants :

– Alors ! Qu'en pensez-vous ? Est-ce réalisable ?

Le lettré admit, posément :

– L'idée est admirable. J'ai rarement vu quelqu'un utiliser aussi efficacement les moyens à sa disposition.

Bâton d'Encre apprécia le compliment. Verte Bruine continua :

– Quant à moi, je puis faire ma part, et avec intérêt, car c'est un enchantement complexe, mais stimulant. J'aurai beaucoup de plaisir à le réaliser.

– Je le savais, moi, que vous étiez un mage. Vos habits évoquent certainement le lettré, mais il y a plus en vous, plus.

Verte Bruine sourit :

– La première vertu de l'enchanteur, Bâton d'Encre, c'est la sédentarité. Et la seconde, c'est la patience. Je pense qu'elles vont continuer à me rendre service ! Cependant…

– Une complication ? Bah ! Nous trouverons !

Cependant ?

– Un enchantement n’est pas une petite affaire, et il m’est impossible d’en demander autant à Rouge Cerise. Cela pourrait la… cela mettrait sa vie en danger plus que je ne puis le supporter.

Le magistrat se tut, puis il posa la main sur l’épaule du lettré :

– Merci infiniment de votre retenue, Verte Bruine. Merci de protéger ma fille, même si elle se trouve être, littéralement, toute votre vie. Je vous promets que nous trouverons. Je ne veux pas d’un beau-fils qu’un courant d’air peut dissiper n’importe quand, ni d’une fille qui dorme, même en souriant. Nous trouverons…

Il sourit, un doigt posé sur l’aile de son nez, puis il ajouta :

– Et plus on est de têtes intelligentes, plus on trouve facilement. Puisque nous sommes d’accord sur la méthode, allons en parler à mon épouse et à ma fille.

Verte Bruine le suivit, soulagé, car Rouge Cerise lui manquait déjà. Peut-être retrouverait-il un peu d’indépendance, un jour ; mais en attendant, cela ne le dérangerait pas d’être l’herbe au pied du cerisier, de se ravir du bruissement de ses feuilles dans le vent, et de jouir du choc doux des cerises bien mûres tombant sur le sol.

*

Bleu Nuit revint à son école, et regagna sa chambre. Le bouquet qui la décorait s'était fané, et il prit le temps de descendre au jardin pour cueillir de quoi en confectionner un autre. Arranger des fleurs lui faisait du bien, surtout en buvant un thé, et l'eau chaude ne manquait jamais. Quant au thé, c'était le remerciement favori de ses disciples… il sourit, car il ne s'était jamais trouvé à court, et n'avait pourtant pas accepté d'hypocrite parmi les siens.

En taillant les tiges, puis en sélectionnant les feuilles et fleurs, il songea avec gratitude au vieux prêtre qui lui avait enseigné l'art des bouquets, bien qu'il n'eût pas été un novice, et qu'il se fût refusé à toute prière, bandant sa volonté d'enfant. Et s'il n'y avait eu que cela… mais il avait même accepté que Bleu Nuit utilisât ses talents à des fins profanes, et pas seulement pour embellir les autels. Il avait souri :

– Va donc fleurir ta chambre ! Tant que ton cœur se réjouira de la beauté d'un bouquet que tu auras fait toi-même, en y mettant tout ton amour, et toute ta gratitude pour le monde qui t'entoure… comment pourrais-tu être mauvais ?

Quand l'exorciste fut calmé, il entreprit de garder un œil sur Bâton d'Encre. Sur un cadre circulaire de bois sculpté reposant sur un socle imposant, il tendit une feuille de papier translucide, et y peignit le nom du magistrat avec une encre visqueuse, qui ne séchait pas. Il surveilla les caractères du coin de l'œil tout le temps qu'il passa dans son bureau. Bien trop tôt à son goût, il les vit rougeoyer et s'étendre, pulser : il allait

se passer quelque chose. Il jeta les bâtonnets de divination, qui lui répondirent : « Emprisonnement. Mort précoce. », mais également, avec la même constance : « Sérénité ». Ah ! S'il avait espéré être rassuré par les présages, c'était raté. Il ne restait qu'à tenter de l'être par l'action.

Il prit ses ciseaux, et découpa soigneusement un petit papillon dans un papier très fin. Il choisit deux pétales particulièrement beaux dans le bouquet, et les colla sur les ailes. Il posa le tout sur sa main, et souffla doucement. Le papillon s'envola, il vola loin, courageusement, et se posa sur les yeux d'un clerc travaillant pour Bâton d'Encre, rien qu'un instant. L'insecte revint, et Bleu Nuit l'écouta murmurer la réponse qu'il avait volée. Étonné, l'exorciste répéta :

– Une prison ? Bâton d'Encre va bâtir une prison près du jardin ?

Cela confirmait les présages. Un prisonnier proche du jardin serait certainement serein, sa vie dévorée par le spectre ; et à la moindre maladresse, à la plus petite erreur de jugement de la part de Verte Bruine, il connaîtrait une mort précoce. L'inquiétude monta en Bleu Nuit : des vies, en grand nombre, près du jardin… des vies offertes, sans défense, à l'avidité d'un mort ! Cette fois, il ne s'agissait plus seulement de sauver une famille devenue folle, qui faisait front contre lui. C'était la ville elle-même qu'il fallait protéger. Et la ville, elle, ne se liguerait pas contre lui. Une ville ne perd pas la raison… il frissonna : bien sûr que si ! Mais Trois-Ponts n'en était pas là.

Il devait empêcher que la prison fût bâtie. C'était d'autant plus important qu'il avait fouillé ses livres sans rien trouver qui lui permît de vaincre le jardin. Mais comment faire ? Il avait des amis parmi les prêtres, et pouvait se mêler à eux quand ils viendraient sanctifier les lieux choisis pour bâtir la prison. Personne ne bâtissait sur une terre qui n'avait pas été purifiée ! Et puis quoi ? À quoi bon se trouver là ? Il était bien incapable de maudire les lieux, de garantir qu'aucune pierre ne tiendrait sur une autre ! Et même s'il l'avait pu, il ne l'aurait pas fait, car une malédiction s'étendait trop facilement, et que ferait-il si des maisons riveraines, fragilisées par le récent séisme, s'éboulaient ?

Non, il lui faudrait agir bien avant cela. Il se vêtit aussi élégamment que possible, puis ouvrit le coffre où il conservait l'argent que lui-même et ses disciples gagnaient. Il préférait de loin l'utiliser pour assurer une vie décente à ses élèves, mais n'avait jamais rencontré un prêtre qui fût indifférent à l'argent. Si même les faveurs divines s'achetaient par l'argent… comment leurs humbles serviteurs auraient-ils pu manifester du désintérêt pour quelques pièces ? Il évita de penser au nombre de repas qu'il aurait pu payer avec celles qu'il choisit, et se dirigea vers le temple du Dieu de la Ville.

Les Trois Vénérables le reçurent très volontiers, lui et sa donation, ou était-ce sa donation et lui ? Il ne tenait pas à le savoir. Ils l'invitèrent à exposer les raisons de sa venue :

– Vénérables, vous savez peut-être que l’Administration va construire une nouvelle prison.

– Bien évidemment. Une cérémonie de purification demande de longs préparatifs, et nous avons été avertis en temps voulu.

– Je suis inquiet, Vénérables. Je connais bien le site de la prison, et il n’est pas propice à un tel dessein. Il faut éviter qu’elle soit bâtie en ce lieu.

Les Trois Vénérables éclatèrent de rire.

– Allons, Bleu Nuit ! Qu’imaginez-vous là ? Des fantasmes échevelés, ou des spectres vengeurs ?

– Un spectre.

– Tiens donc ! Il doit être bien tranquille, pour n’avoir pas été remarqué.

– Il n’en est pas moins dangereux.

– La vie elle-même est dangereuse… soyons sérieux : pouvez-vous nous montrer un spectre sévissant sur les lieux de ce futur fleuron de notre administration pénitentiaire ? Est-il en train de hurler, de dévorer de frêles jeunes filles ?

– Non.

– Ah ! Tout ce que vous avez, pour ne pas changer, ce sont des présages obscurs…

–… qui font écho à votre tempérament angoissé, ajouta un Vénérable au visage souriant et ridé.

Le dernier des Trois Vénérables conclut, avec douceur, comme s’il parlait à un enfant

particulièrement idiot :

– Tranquillisez-vous, Bleu Nuit. Les dieux fonctionnent comme les hommes, et les offrandes ont été somptueuses. Il serait très peu commercial de la part des souverains célestes de ne pas protéger cette prison ! Quelle divinité sensée voudrait voir son temple abandonné par des fidèles déçus de ses services ? Un sanctuaire vide et ruiné, c'est déshonorant ! Comment revenir ensuite au sein du panthéon ?

L'exorciste s'inclina, les larmes aux yeux. De l'argent ! Penser que les dieux protégeaient les hommes pour de l'argent ! Comme c'était commode : il suffisait de devenir riche pour ne plus rien craindre, ni le naturel, ni le surnaturel. Mais bon sang ! Il n'existait pas de dieux ! Il n'y avait rien que des hommes dont les désirs insensés repoussaient la mort pour une demi-vie pitoyable, animaient des ombres vengeresses, et donnaient corps à des fantasmes. Il prit congé, et s'attarda dans la cour du temple, regardant, consterné, la file des fidèles qui achetait des faisceaux d'encens et remplissait des troncs de piécettes. Acheter de la chance comme on achetait des poireaux… il eut un rire triste. Heureux les naïfs !

Il n'avait plus le choix. Il avait préféré traiter avec des gens moins intéressés à l'affaire que Bâton d'Encre, mais il semblait que le magistrat possédât l'art de réunir les avals. Il faudrait donc le convaincre en personne, aussi difficile que cela dût être. Il leva

les yeux au ciel, et soupira, car il aurait bien aimé avoir quelqu'un à prier, pour se sentir mieux. Mais le ciel était vide. Beau, mais désert. Il revint à l'école, s'assit à son bureau et découpa un morceau de papier en forme d'hirondelle. Il y laissa tomber de l'encre noire qui diffusa lentement dans la blancheur crémeuse des fibres, y dessinant des auréoles plumeuses, puis il ajouta une touche de rouge. Il souffla sur la feuille, et regarda l'oiseau s'envoler. Il l'entendit même chanter, avec ses oreilles ou avec son espoir, c'était sans importance. Il sourit : pourquoi mettre des dieux là où la beauté des oiseaux aurait dû suffire ? Ajouter des contraintes dans un ciel où son hirondelle volait librement ? Quand elle revint, il embrassa son petit bec, lui donna une graine, puis il souffla, et elle redevint papier.

Rasséréné, il se rendit jusqu'au bureau de Bâton d'Encre, et demanda audience au magistrat. Celui-ci le fit attendre un temps parfaitement décent, puis le reçut. Il l'écouta avec bienveillance, mais resta ferme dans sa décision. Il ajouta :

– Et puis, Bleu Nuit, pourquoi faudrait-il tolérer vos bizarreries, et non les nôtres ?

L'exorciste resta interloqué. Ses bizarreries ? Mais il n'avait rien de bizarre !

– Vous semblez surpris, maître… et pourtant, si je puis me permettre, quel âge avez-vous ?

– Je suis né la treizième année de l'ère du Jonc, mais qu'est-ce que cela peut avoir d'étrange ?

– Oh ! Si tôt ? Qui pourrait le deviner en vous voyant ?

Bleu Nuit se tut, troublé, car il était vrai qu'il ne vieillissait guère. Il ne s'en était pas préoccupé, pensant que la providence, le sachant utile, le gardait jeune. Les exorcistes étaient rares et débordés, alors autant les faire durer. Bâton d'Encre reprit, faussement complice :

– Est-ce que par hasard, les morts que vous privez de la vie vous en laissent un peu ? Avec, ou contre leur gré ?

– Ce que vous sous-entendez est scandaleux ! Je ne fais rien de tel !

– A-ah… je veux bien croire que ce soit involontaire.

– Vous… vous…

– Vous avez les moyens de me prouver que vous ne le faites pas ?

Bleu Nuit prit congé, furieux. Bâton d'Encre ne le regarda même pas partir. Il commença à ranger son bureau en sifflotant de contentement, car tout s'enchaînait parfaitement, il ne serait pas en retard à son rendez-vous. C'est qu'il avait bien mieux à faire qu'écouter un exorciste craintif lui rabâcher ses craintes puériles. Bleu Nuit manquait de souplesse, et de retenue également : ignorait-il comment finissaient les privés qui se mettaient en travers du chemin de l'Administration ? Le magistrat gloussa, car même en ne s'occupant que des morts, on pouvait

finir par oublier comment ils se fabriquaient. Enfin ! Il avait promis à son gendre de ne pas faire tuer Bleu Nuit immédiatement, et il tiendrait parole, même s'il pensait que Verte Bruine était trop bon. Bâton d'Encre, lui, savait tenir à sa vie et mépriser celle d'autrui. Et puis, c'était si simple ! Il n'avait qu'à signer, et c'était le bourreau qui se fatiguait, mais il était payé pour cela. Les hommes ne pouvaient pas tous travailler avec leur tête.

Il rentra chez lui, et Lys d'Eau l'accueillit.

– Tout est prêt, mon chéri. Il ne reste plus qu'à te rendre présentable.

– Présentable ? Comment un magistrat pourrait-il ne pas l'être ?

Elle l'embrassa, et ils restèrent enlacés.

– Tu sentais le travail. C'est passé, maintenant.

Bâton d'Encre souriait béatement, songeant qu'il n'était certainement plus d'humeur à travailler valablement. D'ailleurs, quel travail pouvait encore présenter de l'intérêt quand Lys d'Eau était là ? Heureusement qu'elle était si occupée que son époux avait trouvé le temps de faire carrière. La vie aurait été moins douce sans un revenu confortable.

Ils prirent le chemin du jardin, suivis de quelques porteurs. Rouge Cerise et Verte Bruine les attendaient à la porte, et ils prirent le thé pendant que Mirabelle guidait les porteurs jusqu'à l'étang ovale. Ils franchirent le pont qui menait à la petite île, et y déposèrent leur fardeau, toujours emballé, puis se

retirèrent. Mirabelle s’assura que tout était parfait dans le gracieux pavillon circulaire qui jouxtait le cadeau, les bancs luisant de laque et les coussins soyeux parfaitement disposés, la table reflétant les plafonds cloisonnés, et la vue idéale entre chaque couple de colonnes. Elle sourit au jardin, qui lui faisait la grâce d’être si beau de lui-même qu’elle n’avait rien à y corriger, puis elle alla chercher ses maîtres.

Flânant, ils franchirent à leur tour le dos courbé du pont, caressèrent sa balustrade, puis s’aventurèrent sur l’île. Elle était escarpée, évoquant le sommet d’une montagne, toute semée de sentiers et constellée d’arbres nains. Verte Bruine dévoila le présent de ses beaux-parents, une pierre curieusement érodée par les éléments qui y avaient dessiné de multiples paysages parcourus de chemins, et découpé des cavernes par lesquelles le jour se voyait. L’œil s’y promenait, et, sous n’importe quel angle, elle fascinait. Elle n’était pas beaucoup plus haute qu’un homme, mais donnait l’impression d’avoir ouvert une porte sur une contrée si vaste qu’il était impossible d’en faire le tour, d’en connaître chaque recoin.

Le lettré la contempla longuement, tournant lentement autour d’elle, la main de Rouge Cerise dans la sienne. Il finit par s’incliner devant ses beaux-parents :

– Je vous remercie. C’est un présent magnifique. Mais quelle est son histoire ?

Bâton d’Encre et Lys d’Eau éclatèrent de rire, et

Rouge Cerise lui embrassa la joue.

– Voilà une question qui ne nous étonne guère ! Mais heureusement, nous avons une réponse. Et ce n'est pas une invention.

Verte Bruine apprécia ce respect souriant manifesté à son penchant pour l'authenticité. Ils s'assirent dans le pavillon, face à la pierre, et Bâton d'Encre dit :

– Considérez-la comme notre cadeau de mariage. Nous avons remarqué que les styles du présent ne vous convenaient guère…

–… mais j'écrème encore, ajouta Lys d'Eau, et je trouverai peut-être. Il y a bien quelque part un art qui vous plaise ! Même si je dois l'inventer !

– Je ne doute pas que tu trouveras, ma chérie. Puis-je continuer ?

– Bien sûr. Mais nous allons perdre du temps, si tu fais cas de chaque interruption.

Le lettré jeta un coup d'œil amusé à Rouge Cerise, qui lui mordilla l'oreille.

– Nous savons également qu'il n'est pas prudent que vous quittiez le jardin. Comme nous n'aurons pas le plaisir de vous recevoir, ou si rarement, nous avons décidé de vous offrir un peu de notre propre jardin : cette pierre.

– J'en suis extrêmement touché.

– Et vous le serez plus encore en apprenant qu'elle nous rappelle la naissance de Rouge Cerise.

Verte Bruine la serra plus fort contre lui, ému ; il lui était si doux de faire à nouveau partie d'une famille, de pouvoir recevoir et offrir des présents acceptés avec joie.

– Nous avons conçu Rouge Cerise lors qu'un voyage que nous avions souhaité faire pour découvrir un lieu légendaire, une montagne née de la terre non dans un passé lointain, mais de notre vivant même.

– Un volcan ?

– Non, pas une simple bouche à feu, mais un massif gigantesque qui s'est dressé en un jour, annihilant plusieurs royaumes.

– Un empire, mon chéri. Un empire tout entier, ajouta Lys d'Eau, le regard rêveur ; ça, c'était de la puissance ! Ça, c'était de la virilité !

Verte Bruine resta muet. Il ressentait un léger malaise qui devint peu à peu un mal de tête diffus.

– Avouez qu'il y a de quoi attirer les curieux !

– Je… oui, certainement.

Bâton d'Encre poursuivit :

– Nous nous sommes rendus jusqu'à la montagne, et nous l'avons vue : ce n'est pas une légende. Nous aurions voulu marcher jusqu'à son pied, mais ses flancs sont raides, découpés, et les torrents qui en descendent, impétueux. Nous nous sommes installés dans un pavillon qui lui faisait face, un endroit très agréable pour la contempler. Et en ce lieu, nous avons joui de l'après-midi, et conçu Rouge Cerise.

– C’était un moment merveilleux, se souvint Lys d’Eau. Des écharpes de brouillard s’étiraient depuis la montagne, venaient entourer le pavillon. Je voyais ses flancs gris et raides derrière mon époux, qui me faisait l’amour. Et même quand je fermais les yeux, je la discernais encore, telle un spectre pâle et immense, dressé jusqu’à toucher le ciel.

– Tu ne m’avais pas dit ça…

– J’avais bien d’autres choses à te dire…

Bâton d’Encre sourit, puis ajouta :

– Comme l’après-midi touchait à sa fin, nous avons fait quelques pas. Les volutes de brume s’enroulaient autour de nos pieds, nous donnant l’impression de marcher dans un ruisseau, l’humidité en moins.

– Heureusement ! remarqua Lys d’Eau. Mes pauvres chaussures auraient été abîmées.

– C’est alors que nous avons trouvé la pierre. Elle nous a tant plu que nous l’avons ramenée, et installée chez nous. Elle est vôtre, maintenant.

Le mal de tête de Verte Bruine disparut subitement :

– Puis-je vous montrer quelque chose à mon tour ?

Ils acceptèrent, et il les mena jusqu’à un pavillon circulaire à plusieurs étages. Dans la pièce sommitale se trouvait une dalle de marbre maintenue verticale par un cadre de bois évoquant des nuages. La pierre était sculptée de l’image d’une montagne dont la cime atteignait le ciel.

Bâton d’Encre et Lys d’Eau s’étonnèrent :

– Mais c’est cette montagne-là ! Comment est-ce possible ? Cette pierre semble si ancienne… qui aurait pu sculpter cette montagne, qui n’existait pas encore ?

Le lettré regarda sa femme avec un amour soudain mêlé de crainte, tout autant que de gratitude. Elle dit, doucement :

– Chéri, je ne sais pas qui m’a créée, mais je sais comment il m’a faite ; et je n’ai pas besoin d’être vue autrement que comme une humaine.

Verte Bruine aurait voulu l’exaucer, et fit de son mieux. Il se souvint du temps où il en savait trop, tous ces secrets précieux qui pesaient si lourd, que leurs détenteurs déposaient au creux de sa mémoire. Il n’avait jamais semblé les posséder. Il tenterait d’agir de même, mais n’était sûr de rien. Cette fois-ci, il n’était pas seulement le témoin. Que lui voulait la montagne ? Il tenta de se convaincre qu’elle ne souhaitait certainement pas assister une seconde fois à sa mort. Ce serait tellement vicieux… mais quoi, alors ?

Rouge Cerise l’embrassa :

– Il est si facile de se perdre dans un avenir imaginaire, alors qu’il y a tant à penser pour réussir son présent.

Il était parfaitement d’accord. Il n’était pas si simple de jouer en même temps de tous les sens d’une femme, quand on avait des prétentions d’excellence,

et il en avait certainement, car sa propre jouissance dépendait surtout de la beauté des sentiments, des sensations, que Rouge Cerise éprouvait. Et s'il y avait un souvenir qui ne l'avait pas quitté, c'était celui de sa trop longue solitude. Il avait besoin d'aimer. Il avait besoin de jouir. Il fallait que le monde redevînt désirable. Rouge Cerise était un merveilleux commencement. Lys d'Eau annonça :

– Nous allons vous laisser seuls…

Plus tard, la jeune femme ramena Verte Bruine près de la pierre, radieuse :

– Non seulement elle est belle, mais elle a longtemps été mon jouet préféré.

D'un bond qui surprit son époux, elle se retrouva debout au sommet du roc, en équilibre sur un pied, puis elle pirouetta gaiement dans un froissement de soie coquelicot.

– Ici, je me sens légère.

Elle enchaîna quelques acrobaties, et le lettré crut voir des bouquets de pivoines emportés par le vent, tourbillonnant follement. Peu à peu, les mouvements de Rouge Cerise changèrent, et il eut un pincement au cœur, car quelque chose de martial se mêlait à sa grâce, quelque chose de létal étincelait dans son sourire, et le rouge de ses lèvres souriantes l'inquiéta soudainement. Quand elle s'immobilisa dans une posture classique des guerriers d'opéra, une épée était apparue dans sa main. Une épée d'acier, légèrement recourbée, une épée glaciale. Elle la regarda, étonnée,

puis elle rit :

– Eh bien ! Un cadeau dans un cadeau ! N’est-ce pas charmant ?

Ce n’était pas vraiment le sentiment de Verte Bruine, mais un coup d’œil au fil de la lame, à son éclat impitoyable, le dissuada de faire part de ses craintes. Il humecta ses lèvres soudain sèches, et se demanda si faire semblant d’être rassuré avait fait partie de ses talents, ou s’il allait devoir apprendre très vite.

*

Bleu Nuit s’assit dans son jardin, et réfléchit. Il pouvait décider de ne plus s’occuper de cette affaire, laisser Bâton d’Encre agir à sa guise. Puisque même les dieux s’en moquaient ! Il s’efforça d’y parvenir, mais en fut incapable. Avec un soupir, il se releva, et se dirigea vers le réfectoire ; ses élèves lui avaient sûrement laissé quelque chose à manger. Il vit avec plaisir qu’il restait un fond de soupe et du riz. Il se restaura tranquillement, car il lui fallait le temps d’apaiser ses scrupules et d’affermir sa résolution. Puisque le magistrat refusait d’entendre raison, il recourrait à la force pour faire entrer dans sa tête une bribe de sagesse. Il détestait ensorceler les gens, surtout pour réduire leur liberté, mais Bâton d’Encre ne lui laissait pas le choix. Si le magistrat tenait à devenir irresponsable, il faudrait bien se montrer sensé pour deux.

Bleu Nuit attendit le cœur de la nuit, car un homme endormi ne résistait que faiblement. Il prit un

livre qu'il adorait, un livre de respect et d'amour, et y découpa tristement la forme d'une petite chouette. Il effaça les mots, n'en conservant que l'ombre, puis écrivit ce que Bâton d'Encre devrait faire pour éviter que la prison ne fût construite. Il s'arrêta souvent, car il détestait dicter son comportement à autrui. Il se tint à sa fenêtre, l'oiseau posé sur sa main, et il hésita. La chouette le regarda de ses yeux d'or, et il admira le délicat masque de plumes de son petit visage. Il la laissa s'envoler, et resta debout, face à la nuit. Il ne put retenir un cri quand l'oiseau de pensées dociles mourut, dévoré par un vol de scarabées dont les couleurs dansèrent sous les paupières de l'exorciste. Il sentit les insectes pénétrer son esprit, ronger ses pensées, et il s'écroula, la tête entre les mains. Il sut qu'au loin, la chouette n'était plus que quelques ailes de papillon tombant lentement vers le sol.

Peu à peu, la douleur s'apaisa, mais il savait que les scarabées endormis pouvaient se réveiller n'importe quand. Il les devinait, blottis contre son crâne, et eût voulu briser ses os pour les extraire. Il se retint, car les insectes étaient immatériels, simples visualisations d'un enchantement ayant balayé le sien, un enchantement dont les reflets verts lui rappelaient les cheveux de Verte Bruine. Il se maudit, car il avait été trop lent, et son adversaire avait pu bâtir ses défenses. Il resta longtemps assis, le regard dans le vide, à se demander quelle marge de manœuvre lui restait, avec ces monstres installés dans son esprit.

Bâton d'Encre, lui, était ravi. Il avait toujours peiné à tolérer qu'on fût plus puissant que lui, et l'idée que son gendre surclassait largement Bleu Nuit lui était très, très agréable. Bien sûr, Rouge Cerise avait dû dormir longtemps pour permettre de bâtir leurs défenses ; mais depuis qu'elle n'habitait plus chez ses parents, son père tolérait mieux de la savoir épuisée. Soucis lointains, soucis menus. Bientôt ! Bientôt, tout changerait ! Bientôt, ils passeraient de l'exécrable disette à une surabondance décente ! Ah ! Qu'il était bon d'apprécier ainsi son gendre ! Oui, Rouge Cerise avait très bien choisi : cette alliance était merveilleusement bénéficiaire. Il se demanda s'il ferait incarcérer l'exorciste pour tentative de corruption de magistrat, mais il préféra consulter Verte Bruine. Celui-ci avait déjà refusé que Bleu Nuit fût tué ; il était bien capable aussi de le laisser en liberté. Et pourtant ! Il eût été si amusant de le faire goûter à cette prison à laquelle il s'opposait si âprement. Il ne soupira même pas quand le lettré, comme prévu, le dissuada d'emprisonner l'exorciste, d'autant qu'il put quand même le convaincre de s'offrir un petit plaisir. À quoi bon les importuns, si l'on ne pouvait s'amuser d'eux ?

Le lendemain, Bleu Nuit reçut un courrier de Bâton d'Encre : il contenait un mandat d'arrêt au nom de l'exorciste, et une lettre disant que, la prochaine fois, il serait signé et appliqué. Il y avait également une plume verte, très douce. En la tournant dans la lumière, Bleu Nuit admira ses reflets. En la passant contre ses lèvres, il sentit l'herbe

fraîche, et sut, avec cette netteté qu'a l'air après la pluie, que s'il tentait à nouveau d'interférer, le reste de ses pensées serait dévoré. Eh bien ! Voilà pour sa marge de manœuvre ! Il réfléchit longtemps, le regard fixé sur le mur. Il tendit la main, peignit lentement une zone de clarté, et tout à côté, une étendue de ténèbres. Verte Bruine affirmait que toute interférence mènerait à la destruction de ses pensées. Mais où situer cette menace ? Dans la lumière des faits certains ? Dans l'obscurité du doute ? Et la peur suffisait-elle à le dissuader d'agir ?

Il prit une petite dague à la lame courbe et affilée, et se coupa une veine du poignet. Il laissa tomber les gouttes de sang dans son thé, les regarda se tordre et s'étaler. Il tamponna la blessure d'un mouchoir propre, et soupira en interprétant le présage : s'il agissait, il risquait la mort… mais elle n'était pas inéluctable. Quand en avait-il été autrement, depuis qu'il affrontait les spectres ?

En outre, il soupçonnait Verte Bruine d'être bien trop doux pour anéantir totalement son esprit, quoi qu'il prétendît. La délicatesse du spectre avait touché l'exorciste, qui n'oubliait pas sa proposition de mourir pour ne plus nuire à Rouge Cerise. Et d'autre part… Bâton d'Encre n'avait pas coutume de laisser un mandat d'arrêt vide, il trouvait trop amusant d'abuser de sa puissance. Il fallait que quelqu'un eût retenu sa main, et Bleu Nuit ne voyait pas qui l'aurait pris en pitié dans l'entourage du magistrat, si ce n'était Verte Bruine. L'exorciste se sentit atrocement coupable à l'idée d'abuser ainsi du respect d'autrui.

Le lettré aurait pu le détruire, et ne l'avait pas fait. Profiter de la vie qu'il lui avait laissée pour lui nuire, c'était… Bleu Nuit évita de trouver le mot qui convenait, car il ne pouvait pas se permettre d'être arrêté par des scrupules.

Il finit son thé, puis se leva. Il savait que Verte Bruine ne résidait plus chez Bâton d'Encre. Il irait donc au jardin malgré la menace qui pesait sur son esprit, et tenterait de s'en libérer en tuant le lettré. Il se reprit : en l'exorcisant, en l'apaisant… les morts ne se tuent pas. Bien qu'il choisît ainsi ses mots, la culpabilité ne le quitta pas. Il ricana, car l'enchanteur avait dit qu'il dévorerait ses pensées, pas qu'il lui en glisserait de dérangeantes ! Il eut un sourire triste : si vraiment ses pensées étaient dévorées, avec quelles imbécillités, quelles apparences de sagesse ne tenterait-il pas de combler les trous ! Ce serait étrange, et peut-être confortable, d'être un idiot. Il verrait bien ! Peut-être même irait-il brûler de l'encens au temple… Il frissonna : ça, c'était excessif, il y avait bêtise et bêtise. Il ne le supporterait pas.

Il se rendit au jardin, et, n'ayant pas oublié comment il avait été repoussé lors de sa tentative précédente, il s'approcha lentement du mur qui l'entourait. Certes, il s'était amélioré depuis lors, mais il restait méfiant, car rien n'empêchait Verte Bruine d'avoir renforcé l'enchantement. Il posa la main sur la paroi, précautionneusement, et sentit une douce chaleur, tendre et accueillante. Il put grimper sans difficulté, et, presque incrédule, atteignit le faîte. Il étudia le jardin plongé dans la nuit, et ne perçut rien

d'anormal en contrebas. Plus loin, l'étang scintillait dans une étrange lumière argentée qui ne lui disait rien, mais c'était sans importance pour le moment. Si le lettré tenait à changer l'eau en une nappe de métal luisant tendrement, c'était son problème.

Il se laissa glisser le long du mur, resta suspendu à ses doigts un dernier instant, aux aguets, puis lâcha prise. Il amortit le choc sans peine, puis se retourna, et se retrouva nez à nez avec Rouge Cerise. Enfin, nez à nez… la pointe de l'épée que tenait la jeune femme frémissait sous le sternum de Bleu Nuit, effleurant la chair tendre et le cœur palpitant. Pour une fois que le mur le laissait passer… il y avait un comité de réception ! Il se demanda s'il était réellement surpris, car cela avait été trop facile. Il laissa son buste immobile, et, très lentement, écarta ses mains de son corps, largement ouvertes, puis les leva légèrement. Il eût fallu être de mauvaise foi pour le trouver menaçant. Rouge Cerise ressentit un intense regret en l'observant, car elle aurait tellement voulu l'embrocher ! Elle dit, à tout hasard :

– N'hésitez pas à bouger, surtout. J'aimerais beaucoup faire couler votre sang.

– Je n'en doute aucunement, mais je ne suis pas marchand de plaisirs. Je ne bougerai pas.

Usuellement, c'était le moment qu'il aurait choisi pour s'esquiver, mais il était inquiet. Il n'était pas maladroit aux arts de l'épée, pour avoir fait sauter la tête d'un certain nombre de spectres, et avoir contré leurs assauts le temps d'y parvenir. Il maudit

intérieurement les pères frustrés qui donnaient à leur fille l'éducation d'un soldat, les laissaient manier des armes… d'excellente qualité, d'ailleurs. Il observa, intrigué, l'acier de la longue lame. Le métal y dessinait les crêtes d'un paysage de montagne noyé d'une brume grise. Mais le costume et la posture ne signifiaient pas la compétence… pas toujours. Peut-être pouvait-il… il ne bougea pas, car les perles de son collier frémissaient comme le reflet de la lame y dessinait des vaguelettes inquiètes. Il étudia l'arme, son cœur et plus seulement son apparence, et sut qu'elle aurait été heureuse, elle aussi, de l'embrocher. Une belle lame, vraiment, l'une de celles qui méritent un nom.

– C'est une belle arme. A-t-elle un nom ?

– Oui : « Désespoir de l'intrus ». Croyez-vous que je distribue le nom de mes atouts… à un exorciste ? Vous n'avez pas l'exclusivité du raisonnement logique, savez-vous ?

Il soupira, puis précisa, pour ce que cela lui coûtait :

– C'était de la curiosité.

– Et faire le mur aussi, sans doute ?

– Non. Ça, c'était de la conscience professionnelle.

– C'est une belle profession, l'intrusion. Vous n'avez jamais songé à vous reconvertir, ou vous laissez ça à votre fantôme ?

Il haussa les épaules, ce qui lui fit du bien. Il était

ennuyeux de rester les bras en l’air. Si encore il y avait eu du soleil sur ses paumes, cela aurait pu être agréable, mais ce n’était pas le cas. À défaut, il bougea, très peu et sans ambiguïté, et rendit sa posture plus confortable. Puis il soupira de contentement, car maintenant, cela pouvait durer aussi longtemps qu’elle le voudrait. La nuit était claire, et il pouvait toujours contempler les étoiles pour passer le temps. Elle le regarda, étonnée. Le silence dura longtemps, puis elle dit :

– Ne bougez pas.

Elle recula d’un pas, l’épée resta suspendue dans l’air, puis avança légèrement et Bleu Nuit sentit une pression contre son diaphragme. Rouge Cerise lança :

– Sage. Tu ne découpes rien avant mon retour.

L’exorciste se demanda s’il était assez rapide pour neutraliser une épée maléfique avant qu’elle l’eût tué, mais il rit intérieurement. Pas à bout touchant, non, pas à bout touchant… il avait passé l’âge de ce genre de curiosité mal placée.

La jeune femme revint avec un plateau portant du thé et quelques pâtisseries chaudes, qu’elle posa sous une gloriette voisine, au toit festonné de glycine. Elle arrangea les sièges, puis :

– Venez.

L’épée fut plus rapide que Bleu Nuit, et flottait dans le pavillon quand il y pénétra. Rouge Cerise ajouta :

– N’hésitez pas à écarter le coussin, si vous aimez vivre à la dure, ou je ne sais quelle autre mortification.

Il s’assit sur le rembourrage, appréciant sa moelleuse fermeté, et accepta poliment le thé, dont l’arôme le surprit. Les pâtisseries l’étonnaient également, il était incapable de dire ce qui les parfumait, mais son estomac se moquait bien de sa perplexité.

– À cette heure, les fantasmes sont tout ce qu’il reste de chaud. Mais si vous préférez de l’eau et une poignée de graines de courge grillées, dites-le.

Il hésita, le temps que le thé s’installât confortablement dans son ventre, sans effet secondaire apparent. Il avait déjà arpenté des demeures spectrales, apprécié la beauté de fantômes de courtisanes, négligé leurs propositions également ; mais bu et mangé un rêve, non.

– Mes parents n’ont jamais souffert d’en avoir consommé. Alors, soit vous êtes particulièrement douillet, soit vous ne risquez rien. Je vous concède que, de tous nos visiteurs, vous êtes le plus prédisposé à un dégoût… professionnel ; mais vous seriez le seul.

– Cela ne me dérange pas d’être unique. Mais, fit-il en prenant délicatement un beignet d’ananas tout nappé de miel, cela me dérangerait d’être uniquement un imbécile.

Au fond, si tout ce qu’il pouvait apprendre de sa

visite, c'était ce que mangeait le spectre du jardin, ce serait toujours ça. Ah oui, et le fait qu'il valait parfois mieux ne pas croiser le fer avec une maîtresse de maison. Il demanda :

– Des fantasmes… vous semblez bien réveillée, pourtant.

– Moi, oui. Mais certaines de mes servantes, pour lesquelles la santé de Verte Bruine, et mon propre bonheur, présentent de l'importance, dorment avec plaisir plutôt que de servir.

L'exorciste soupira, car être payé pour dormir était effectivement un travail acceptable, quoique très modérément formateur. Ils déjeunèrent en silence, puis il prit congé. Elle le raccompagna jusqu'à la porte :

– Laissez-nous vivre, Bleu Nuit. Nous ne souhaitons de mal à personne, nous n'occupons que le jardin, dont nul n'a jamais voulu. Qu'est-ce que ça peut bien faire ?

Il l'ignorait, et eût préféré ne pas le savoir. Le meilleur moyen de ne jamais le découvrir, c'était de les tuer. Elle dit doucement :

– Tout cela vous inquiète.

– Oui.

Ils se turent, et regardèrent le ciel rosir, puis Bleu Nuit décida :

– Je ne peux pas vous promettre de ne plus rien tenter. Mais je puis vous offrir mon inquiétude

comme cadeau de mariage : qu'elle vive, et vous de même. Je n'agirai pas uniquement pour retrouver la sérénité.

Elle lui sourit, et il trouva soudain agréable de commettre des fautes professionnelles. Un sourire de Rouge Cerise valait mieux qu'une fortune offerte par son père. Il revint lentement à l'école. Tout le long du chemin, il laissa son regard errer sur la ville, se demandant pourquoi il avait voulu la préserver à tout prix. Maintenant, il pouvait envisager de ne pas la sauver : qu'elle se sauvât donc elle-même, si elle y tenait ! Mais l'idée de l'abandonner totalement l'attrista, et il réalisa qu'il ne pouvait pas confier le sort de Trois-Ponts au seul hasard, car il eût aimé protéger… il les énuméra, pensif, comme il les croisait : les coquelicots, dont le rouge le ravissait ; les pivoines, dont le rouge le séduisait ; les anémones, les camélias, les roses, et n'importe quoi d'autre, pour peu qu'ils fussent rouges également, rouge cerise, de préférence.

Il resta rêveur un moment, puis réalisa que ce n'était pas tout : les oiseaux, et ses élèves, le concernaient aussi. À cette pensée, il sourit, ravi, car c'était exactement ce qu'il lui fallait ! Il ne renonçait pas vraiment, non, puisqu'il protégerait son école. Après tout, elle seule était reconnue comme étant de son ressort. Bien sûr, il était responsable de la lutte contre les spectres sur tout le terroir de Trois-Ponts, mais pas si l'Administration elle-même l'en dispensait. Et Bâton d'Encre l'avait dessaisi de l'affaire ! Il était grand temps d'obéir au magistrat et

de revenir enfin dans la légalité.

Bleu Nuit ne pensa alors plus qu'à choisir l'horticulteur chez lequel il achèterait les fleurs rouges qu'il comptait bien planter dans son jardin, qui en manquait affreusement. Il franchit le porche de son école, un sourire songeur aux lèvres, et s'avança dans la cour sans entendre Roseau Bleu qui le saluait.

– Maître ! répéta son disciple, vous ne m'entendez pas ?

L'exorciste sursauta.

– Pardonne-moi, Roseau Bleu. J'étais perdu dans mes pensées. Comment vas-tu ?

– Je vais parfaitement bien, maître, je vous remercie. Mais vous, si je puis me permettre…

– Ce n'est rien ! N'aie aucune inquiétude.

Roseau Bleu accabla son maître d'un regard à la fois indulgent et réprobateur. Bleu Nuit eut envie de s'enfuir, mais ne le fit pas, car quand Roseau Bleu insistait, il insistait jusqu'au bout.

– Je suis sérieux, Roseau Bleu. Je suis seulement… légèrement troublé.

– Vraiment ? Eh bien, si ce n'est rien, pourquoi ne pas me divertir en me racontant les causes de ce trouble, dans la plus stricte intimité ? Nous en rirons tous deux.

– Je… je suis fatigué.

– Je reviendrai à votre réveil.

Cette perspective séduisit si peu l'exorciste qu'il se résigna à dire :

– Au fond, tu as raison : je ne suis pas si fatigué. Viens avec moi, je vais t'expliquer de quoi il retourne.

Comme toujours, Bleu Nuit ne parvint pas à faire comprendre à Roseau Bleu toute la complexité de la situation. Le jeune homme posa des questions, mais aucune ne servit à clarifier l'exposé. L'exorciste étouffa un bâillement de plus, pendant que son disciple réfléchissait, profondément concentré. Subitement, il releva la tête :

– Maître ! C'est décidé : je reprends l'affaire là où vous l'avez laissée ! Prenez soin de vous, je m'occupe de tout. Et ne craignez rien : je saurai réussir !

Bleu Nuit vit Roseau Bleu se lever, et voulut intervenir ; mais la fatigue le ralentit, et le temps qu'il se décidât, son disciple avait quitté la pièce. Il pensa le rattraper, mais s'immobilisa alors qu'il était encore à genoux. Après tout… Roseau Bleu, lui, n'avait pas la tête infestée par un vol de scarabées qui pourraient dévorer ses pensées. Roseau Bleu, lui, n'avait pris aucun engagement vis-à-vis de Rouge Cerise, et ne montrait nulle affection subite pour le rouge. Roseau Bleu, lui, n'avait pas l'impression stupide d'être le débiteur de Verte Bruine, même en sachant que c'était un spectre, ou un fantasme, bref !, une aberration. En réalité, Roseau Bleu était l'homme de la situation ; il serait malvenu de le retenir. Bleu

Nuit se laissa retomber sur son coussin.

Il soupira en portant sa tasse de thé à ses lèvres : il aurait tellement aimé que Roseau Bleu fût un petit peu, un tout petit peu plus intelligent, car ni Bâton d’Encre, ni Verte Bruine, ni Rouge Cerise ne pouvaient être soupçonnés d’être des imbéciles, même avec une parfaite mauvaise foi.

Il finit sa tasse, et alla, enfin, se coucher. Il rêva qu’il était assis dans le pavillon ondoyant de glycine pastel et vibrant de piliers vermeils, en compagnie de Rouge Cerise ; elle prenait le temps de lui expliquer quels étaient ces parfums merveilleux qui rendaient leur nourriture si étrange, et si délicieuse. Ses jeunes lèvres pleines étaient très rouges, et il mordait dans les douceurs avec un mélange de plaisir et de regret.

VI – Une étincelle d’argent

Manis ramena le corps de Demi-Lune jusque dans l’atelier. Il le posa avec tendresse sur la table de marbre noir, et soupira. Il eût voulu fuir, mais n’avait nulle part où aller, car la Lune Noire n’abritait aucun recoin ignoré des Tuan, et la Terre l’effrayait. De toute manière, à quoi bon ? La douleur était en lui, et un changement de décor ne l’éloignerait pas, d’autant que chaque Tuan lui rappelait son aimée perdue, et chaque humain, son fils étendu, mort, sur la pierre lisse. Triste il était, triste il resterait. Il n’y avait pas d’issue, que la mort.

Mais il n’avait pas le droit de mourir… un Tuan se devait à sa Mère. Il sourit, une ombre de moquerie sur les lèvres. Un Tuan se devait… mais un Tuan mort se moquait bien du déshonneur. Il était certainement possible d’anticiper l’indifférence de quelques instants, d’engourdir sa conscience avant de se tuer. Artistiquement, c’était un projet intéressant. Les Lunaires Noirs paralysaient les corps qu’ils allaient digérer, pour que la vie, dans ses convulsions et ses cris, ne les défigurât pas. Mais paralyser ses remords, les fidèles gardiens de la tradition… c’était inédit. Il y avait de l’idée, et Manis ne trouvait rien de reprochable au statut d’artiste innovant.

Il s’assit confortablement, et l’une de ses jambes tint absolument à pendre de la table, et à se balancer, canaille. Il la laissa faire, faussement indifférent,

considérant que c'était un bon exercice pour débuter dans l'impolitesse. Il posa ses lèvres sur la peau de Demi-Lune, et avala lentement celui qui avait été son fils, à petites gorgées. Il le laissa couler en lui, l'accueillit en son sein. Il eût voulu le vomir, et le voir renaître ; mais il ne restait de lui qu'une purée délicieuse, savoureuse et infâme. Il ne pouvait rien en faire que s'en construire, et cela ne l'intéressait plus. Il désirait la faiblesse, l'imperfection, la mort.

Il ouvrit les yeux, surpris par le poids de la peau. Elle aurait dû être vide, après tant de gorgées, mais ne l'était pas. Il la secoua légèrement, et les longs os qui avaient résisté à la dissolution s'entrechoquèrent, tintant joliment. Il recommença, et ils tintèrent encore. Les larmes coulèrent sur ses joues, car Demi-Lune lui avait laissé des os, des os qui chantaient pour le défunt, des os qui chantaient pour celui qui s'attardait. Il découpa la peau de son fils avec un soin extrême, et récupéra les os. Ils étaient d'un blanc très pur, qu'il pensa être du marbre, un marbre presque translucide, tout pailleté d'étoiles, et légèrement rosé quand il tenait les os devant la lumière du jour. Il n'avait jamais vu une telle pierre, et cela l'intriguait.

Il en joua quelques instants, puis s'arrêta, car leur tintement le troublait ; il y sentait comme un espoir, mais un espoir noyé dans une mer de chagrin. Il chercha vaguement le moyen de repêcher l'espoir, car il n'en voyait aucun de vidanger la mer. Ha ! Il n'était même pas capable de jeter à la nuit une seule Mère Araignée, et il aurait su assécher la mer ? Il rit tout seul, profitant du vide de la maison et de l'absence

d'auditeur. Repêcher l'espoir… il songea à Keraian Tuan, le malheureux époux de la Mère Araignée. Il revit en esprit les cheveux argentés du Mort Blanc, où se dessinait seulement un filigrane de nuit ; ses yeux de mercure ; et la lumière claire qui émanait de lui. Le dieu s'offrait chaque année pour garder en vie les Tuan, mais aurait-il pu faire plus, s'il y était encouragé ? Ses Vierges chantaient et murmuraient la tristesse de sa mort, mais les Tuan réunis en un chœur gigantesque auraient-ils pu chanter la joie d'une victoire véritable ? Une défaite de la Mère ? Une liberté reconquise ?

Il se recroquevilla soudain, comme un regard vers la Tanière au centre du monde lui rappelait à quel point ses pensées étaient hérétiques. Mais ses yeux tombèrent sur les os scintillants, et, abrité par ses jambes serrées autour de lui, il les fit tinter, très doucement. Rengganis était morte. Leur enfant était mort. Et il était mort également… ou si près de l'être. Il pouvait bien choisir ce qu'il pensait, maintenant !

Non, il ne pouvait pas. Il ne pourrait jamais. Mais… il pouvait mentir. Demi-Lune avait appris que chaque Tuan taisait, à n'importe quel prix, l'existence de la Mère et l'horreur de la Nuit de la Reproduction. Lui, Manis, pouvait pousser le zèle et l'excentricité jusqu'à cacher deux vérités : la commune, et l'autre, tout aussi inavouable, mais si modeste en comparaison ! Une toute petite, une si ténue envie de changement. Il irait voir Keraian Tuan, le dieu fragile et tendre, le fil de la vie tuan. Car de deux choses l'une : soit l'existence prenait un sens acceptable, soit

elle pouvait prendre fin, et la société tuan, s'écrouler enfin. Qu'elle tombât donc, la lune, au fond d'un océan : que risquait-il d'y perdre ?

Il fredonna quelques instants, toujours caché par ses jambes, puis il se calma. Il marcha de long en large, vérifiant que ses membres étaient tous dociles. Il changea de manteau, choisissant celui où le noir était réduit à quelques volutes courant dans la soie blanche. Il vérifia soigneusement sa tenue dans le miroir, car rien ne lui permettait de penser que Keraian Tuan valorisait l'impolitesse. Manis était un Tuan, et comme tel, il était civilisé, il était poli… Ha ! Il était l'envers de la réalité, il était la négation, il était hypocrite et lisse. Il n'était qu'un masque sur un gouffre. Tant pis. Tant mieux. Il sauverait les apparences, en attendant mieux. Mieux. Il devait bien être possible d'améliorer l'essentiel ? Ou de mourir en essayant.

Il descendit dans le berceau des morts, et sourit à Rengganis, presque badin :

– Vois-tu, ma chérie, je pensais n'avoir nulle part où fuir. Mais en réalité, c'est faux ! Je fuirai en avant, en améliorant la situation. Il sera bien temps de mourir ensuite, si c'est là toute ma récompense. J'en serais un peu déçu… mais au point où j'en suis !

Il crut la voir sourire, et caressa doucement sa joue, reconnaissant de son aval. C'était tellement plus simple, à deux…

*

Manis entra dans la pièce où reposait le Mort Blanc, qui tourna vers lui ses yeux clairs. D'un geste, le dieu congédia ses Vierges ; elles poussèrent derrière elles la lourde porte d'argent, qui se referma sans un bruit. Keraian Tuan fit signe à son visiteur de prendre place auprès de lui :

– Je vous écoute, Manis.

Le Tuan s'inclina profondément.

– Seigneur, je vous suis infiniment reconnaissant d'avoir bien voulu me recevoir.

– Ce n'est rien.

– Je regrette profondément de ne pouvoir vous ravir d'aucun présent. Vos Vierges m'ont dit que de la compagnie vous était si précieuse que les cadeaux pâlissaient en comparaison, et je les ai crues.

– Je vous en remercie.

– J'aurais pourtant préféré pouvoir compléter ma conversation médiocre d'un objet ravissant. Il me paraît bien ambitieux de contenter un dieu de mes seules paroles.

– Vraiment, Manis ? Alors, puis-je me permettre un conseil ?

– Je serais très honoré de bénéficier de votre sagesse, mais je ne puis, hélas, vous garantir que je saurai en tirer tout le profit que vous me souhaitez.

– Je suis fatigué, Manis, et je préférerais que vous me parliez de ce qui vous tient à cœur, plutôt que de vous perdre dans les méandres des politesses creuses.

Je n'ai rien à cacher, Manis… je vis dans la lumière, et j'aimerais pouvoir parler franchement à ceux que je côtoie.

Le Tuan bruissa, troublé. Il ressentait une étrange sensation d'intimité, et pourtant, il ne s'était jamais tenu aux côtés du Mort Blanc avant cet instant. Il regarda le dieu couché devant lui, et ressentit une profonde tendresse, un amour perplexe : il avait envie de le protéger, de le chérir, alors que même affaibli, Keraian Tuan était infiniment plus puissant que lui. Mais il s'en sentait tellement plus proche que des enfants arachnoïdes qui grouillaient dans le corps de Rengganis.

– Soit. Mais mon cœur est sombre et mes pensées… mes pensées me font peur.

– Il est facile d'avoir peur dans les ténèbres, quand on sait ce qui y rôde. Mais posée en pleine lumière, une peur se flétrit souvent. Qu'est-ce qui vous préoccupe, Manis ?

Le Lunaire Noir eut un sourire timide :

– J'ai tué mon fils, Demi-Lune. Mais… peut-être ignorez-vous qui il est ?

– Non, Manis. J'ai entendu parler de votre grand succès, de cette merveille inédite : un humain né dans la Lune Noire.

Keraian Tuan n'ajouta pas qu'il s'était demandé comment cela avait pu advenir, car Manis n'avait rien fait de plus que ceux qui avaient échoué ; mais l'épuisement l'avait dissuadé de s'interroger plus

avant. Il demanda :

– Pourquoi l’avoir tué ?

– Il avait… il avait vu la Nuit. Il… savait.

– Ah. Je suis désolé.

Le Mort Blanc se tut, puis, avec douceur :

– Manis, si jamais cela devait se reproduire… confiez-moi le coupable, plutôt que de le tuer. Je l’hébergerai dans mon temple. Peu importe ce qui s’y sait.

Manis le regarda, effaré, puis fondit en larmes. Demi-Lune… aurait pu vivre ? Il glissa au sol, et sanglota, ses jambes nouées autour de lui. Le dieu soupira, se tourna sur le côté, se pencha, tendit la main vers son invité, dont il toucha l’épaule. Le Tuan eut un hoquet comme son chagrin lui échappait, bondissait hors de lui tel un poisson libéré d’une nasse, et disparaissait dans l’eau. Un instant encore, et il ne discerna même plus de vaguelettes autour du point d’impact : sa peine s’était enfuie. Il regarda Keraian Tuan, effaré :

– Seigneur ! Que m’avez-vous fait ?

– Je vous ai facilité les choses, Manis, voilà tout. Accoucher d’une souffrance est une tâche délicate, et de l’assistance est bien utile.

Manis rit doucement, puis se releva et s’assit. Son hôte dit :

– Ce qui est fait, est fait. Demi-Lune est mort, mais vous êtes venu me voir, et nous sauverons le suivant.

– Le suivant… il est un peu tôt pour oublier mon fils. Il m'a laissé un souvenir, Seigneur, désirez-vous le voir ?

Le dieu hésita, car il n'avait aucun goût pour l'art morbide des Tuan, et c'était l'une des raisons pour lesquelles il évitait les cadeaux. Mais son visiteur ne semblait pas uniquement un artiste ravi de présenter sa dernière œuvre.

– J'en serai enchanté, Manis.

Le Tuan lui montra les os, et pendant que le Mort Blanc les examinait, les faisait tinter délicatement, il lui expliqua ce qu'il savait, et, surtout, ce qu'il espérait. Ici, les mots avaient un sens ; ici, la Tanière était invisible ; ici, il se sentait accepté dans son hérésie.

Keraian Tuan sourit, avec une infinie douceur :

– Manis, de nombreux cœurs se sont ouverts devant moi, mais jamais je n'ai été aussi réjoui par ce que j'ai entendu. Je vous bénis, Manis, d'être venu à moi.

Le Lunaire Noir bruissa, intimidé, et murmura :

– Pardonnez-moi, Seigneur, mais j'ignore totalement ce qu'il convient de faire quand on est béni.

Son hôte sourit, et lui caressa doucement la joue.

– Rien, Manis, si ce n'est… se souvenir de ma joie, pour peu qu'elle vous réchauffe le cœur.

Le Tuan songea que c'était certainement le cas, et

qu’il n’oublierait pas. Le dieu dit alors :

– Manis, Demi-Lune est certainement né sur la Lune Noire, mais ces os n’en proviennent pas. Ils sont le signe que quelqu’un, sur Terre, se préoccupe de notre sort. Et si nous bénéficions d’une aide extérieure, Manis, nous pourrons améliorer notre monde.

Le Lunaire Noir frémit.

– Une aide… terrestre ? Mais pourquoi des Terriens se préoccuperaient-ils de nous ? Et comment des humains pourraient-ils nous être utiles ? Enfin… c’est de bétail que nous parlons !

– Oui, Manis, mais il y a plus sur Terre que vous ne le pensez. Ou… il y avait plus.

Les yeux du Mort Blanc se perdirent dans le vague, et il émana de lui un tel sentiment de perte que Manis dut se détourner pour cacher ses larmes. Keraian Tuan revint au présent :

– Pardonnez-moi, Manis. Certains de mes chagrins ne m’ont pas quitté, malgré tous mes efforts.

– Seigneur, il n’y a pas de mal. Pardonnez mon audace, mais… je me sens tellement plus proche de vos imperfections que de votre puissance !

Le dieu las sourit :

– Cela me fera une raison de plus de les supporter avec bonne humeur. Merci, Manis.

– Mais, Seigneur… qu’y a-t-il donc à regretter, dans le passé ? N’est-il pas identique au présent ?

– Identique ? Non… non. Non ! Et s’il pouvait renaître, Manis, s’il pouvait renaître !

La voix du Mort Blanc se brisa, et il y eut un long silence. Le Tuan demanda :

– Qu’arriverait-il, alors ?

– Nous changerions, pour le meilleur.

– Vraiment ? Que deviendrions-nous ?

– Ça, Manis… je suis désolé, mais vous n’êtes plus en mesure de concevoir ce que vous avez été. Rien ne sert de décrire l’inintelligible.

Le Lunaire Noir hocha la tête, car peu importait l’ignorance. Si Keraian Tuan pouvait se réjouir d’un changement, il lui plairait aussi. Il se sentait si proche du dieu ! Il le regarda, et la confiance s’épanouit en lui : il irait, il deviendrait, sans savoir vers quoi il se dirigeait, le sourire du Mort Blanc suffisait.

Le dieu étudiait les os, et réfléchissait : quelle valeur accorder à ces ossements étranges, tintant comme l’appel d’un lointain espoir ? Leur pâleur lui semblait prometteuse, mais les promesses sont parfois fallacieuses. Il devait s’informer plus avant. Il observa son visiteur, apprécia le changement qui se produisait en lui, le calme qui s’étendait et permettait que l’espoir se renforçât, jusqu’à offrir peut-être la fermeté du cœur.

– Manis, je vous encourage à descendre sur Terre pour en apprendre plus. Je voudrais savoir d’où viennent ces os, et ce que nous pouvons attendre de

qui nous les a envoyés.

Le Tuan frissonna : la Terre ? La Terre… le Mort Blanc lui sourit à nouveau :

– La Terre, oui… cet endroit où se rendent tant de vos congénères, et dont ils reviennent chargés de trophées. Ils ne sont pas différents de vous, Manis, mais possèdent seulement quelques talents que vous n'avez pas encore acquis. N'hésitez pas à leur demander conseil. Après tout, vous êtes veuf, qui s'étonnerait de vous voir chercher des divertissements nouveaux, pour oublier votre chagrin ?

Pendaran, songea Manis. Pendaran serait de bon conseil. Mais la Terre… il soupira, puis songea qu'il pouvait accompagner l'aventurier quelques fois, et profiter de son enseignement comme de sa protection. Pendaran accepterait sûrement, en échange d'une nouvelle manière de nouer son manteau, d'un motif inédit pour décorer l'étoffe, ou d'une œuvre, sauf peut-être l'Année, car il ne prisait guère les productions de Kusumah. Oui, il tenterait de le convaincre de l'escorter jusqu'à ce qu'il soit assez rassuré pour descendre seul.

Enfin, s'il en avait le temps. Il s'enquit :

– Pensez-vous que nous devions nous hâter ?

– Pas si la hâte est un risque d'échec, non ; ni même si elle vous occasionne de l'inconfort. Une année de plus, une année de moins… peu m'importe que la Mère s'enivre de mon sang une fois encore ! L'espoir que ce sera la dernière me facilitera l'instant.

Manis lui sourit, car tout était tellement simple avec lui ! Il se sentait si bien, à ses côtés ! Il comprenait mieux les Vierges, à présent.

Le Mort Blanc ajouta :

– Mon corps est faible, Manis, mais mon esprit n'est pas impuissant. Je vais m'efforcer de garder les huit yeux de la Mère détournés de vos actes. Je la maintiendrai dans l'ignorance du changement. Pour Induk Marah, le monde continuera, identique à lui-même.

Keraian Tuan regarda les os, et sourit. Il y avait longtemps que sa vie n'était plus qu'une éternelle convalescence, que les jours s'écoulaient sous les caresses délicates des Vierges, qui le traitaient avec autant de douceur que s'il eût été mort. Et mort, il l'était presque. Il parvenait à sourire, tendrement ; à se déplacer en titubant, entouré d'un essaim de jambes minces et cliquetantes, de bras aimants le soutenant, de souffles prêts à s'interrompre s'il devait faire mine de choir. Tout cela pour s'offrir Nuit après Nuit à la convoitise de la Mère, et prolonger le monde d'une année encore. D'une année de misère et de folie ! C'était tout ce qu'il pouvait offrir aux Tuan : l'insanité, l'horreur, plutôt que le néant… Il doutait parfois de l'opportunité de le faire, puis se ravisait, songeant que si les Lunaires Noirs voulaient mourir, ils étaient en mesure de le faire sans qu'un dieu les condamnât. Il devait permettre, non exclure.

Mais ces os… ces os lui donnaient la force d'en faire plus. Brave Manis, songea-t-il, tellement poli,

tellement tendre, un pur produit de la civilisation tuan… qui osait pourtant en contester les bases. Les Lunaires Noirs s'étaient construits aussi éloignés que possible de la réalité atroce de la Nuit de la Reproduction, et compensaient par leurs mœurs raffinées l'ignominie de leur Mère. Mais le fil venait de rompre, et un veuf, plutôt que d'user d'un surcroît de retenue et de délicatesse, décidait de supprimer Induk Marah. Enfin, l'un des enfants obscurs qu'elle pondait dans des chairs raidies de terreur décidait de remonter à la source de ses maux, et de la purifier. En silence, il le bénit.

– Manis, avant que vous ne commenciez votre enquête, j'ai un service à vous demander.

– Je me tiens à votre entière disposition, Seigneur, et suis heureux de pouvoir vous être utile.

– Ramenez-moi les peaux de Rengganis et de Demi-Lune.

– Rengganis… mais ? ! Seigneur ? ! Elle est dans le berceau des morts… elle est… elle va… être mère ! Elle ne peut…

– Vraiment, Manis ? Elle ne peut être graciée ? Même par un dieu ? Même par son dieu ? Ma volonté n'a-t-elle aucun effet sur mes propres terres ?

Le veuf resta figé un très long moment, puis s'affaissa :

– Pardonnez-moi, Seigneur, et acceptez mes remerciements. J'ignorais… j'ignorais que vous eussiez un tel pouvoir. Je ne voulais aucunement

vous insulter.

– Tant mieux, parce que je ne le suis pas. Allez, maintenant, allez en paix. Je me réjouis de vous revoir.

Manis parti, les Vierges revinrent bruisser et chanter aux côtés du dieu. Keraian Tuan souriait, rêveur, et elles se réjouirent en retour. Oui, il agirait, par le meilleur et par le pire, pour que son peuple pût bannir l’horreur… ou cesser de la craindre. Un Tuan avait choisi d’évoluer, et peu importait le prix. Agir… agir enfin ! Les eaux de la torpeur baissaient autour du dieu, et il peinait à cacher son enthousiasme, mais il y parviendrait, car il n’était pas question d’abandonner Manis, et encore moins de le trahir. Il songea qu’il était bon d’avoir enfin un fils dont les buts l’agréaient totalement.

*

Revenu chez lui, Manis pénétra dans le berceau des morts ; il regarda le corps de Rengganis, caressa avec tendresse son visage déformé par la souffrance. Bientôt, la beauté lui reviendrait, pour ne plus jamais la quitter. Et ses enfants… il murmura :

Bonjour, enfants grouillants,

Petites bouches voraces

Et pattes cliquetantes

Courant et dévorant

La chair de ma femme !

Enfants, ennemis charmants,

Je chéris votre faiblesse.
Je vous voyais grandir
Me dévorer, peut-être ;
Je vous trouvais immondes
Mais je me contraignais
À être un digne père.
Enfants, distants soudains,
J'ai l'usage de mon corps
Et le droit de tuer
Qui le convoiterait.
Enfants, la noire Mère
Vous a souhaité la vie…
Vous la perdrez, pourtant,
Sans qu'elle en sache rien
Aveugle dans ses ténèbres.
Enfants, il n'est que temps…
Défigurer votre mère
Ma douce Rengganis
Était un crime hideux
Et je puis le punir
En restant innocent.
Enfants, je suis content !

Il prit une longue aiguille, et, avec patience et

précision, transperça chacun des enfants. Il devina leurs pattes qui tressautaient, écouta avec plaisir leurs cris étouffés, et, chaque fois que la pointe de métal sombre pénétrait la peau de Rengganis pour les atteindre, il soupirait, heureux comme s'il l'embrassait, et qu'elle le caressait de ses très longs doigts noirs. Quand rien ne remua plus sous la peau de sa douce amie, il arrondit ses dents, et la mordit juste à la base de la nuque, dans le léger triangle de poils veloutés qu'il avait tant chéris. Il but, et songea que ses enfants n'avaient pas mauvais goût, même s'ils n'étaient plus très frais. C'était mal élevé de tuer la nourriture avant de la manger, mais peu importait, car il avait faim, soudain.

Il secoua la peau d'un geste tendre et précis, l'étala sur ses six genoux, et resta longtemps à la caresser. Sa douce amie, et Demi-Lune… le Mort Blanc lui en demandait beaucoup. Il enroula soigneusement les deux dépouilles, et retourna au temple de Keraian Tuan. Les Vierges le firent entrer, souriantes, et il rejoignit le dieu. Il le trouva assis, entouré de prêtresses qui caressaient ses membres, lissaient ses cheveux, leurs doigts courant avec légèreté, et, si sa tête chavirait, la prenant contre leur poitrine, et la berçant, leur visage éclairé de ravissement, comme si elles effleuraient le plus précieux des trésors, le plus fragile aussi. Le visiteur demeura silencieux et immobile, savourant la paix de l'instant, puis, d'un sourire affectueux, le dieu fit sortir ses servantes. L'une d'elles murmura :

– Soyez bref, Manis, il est si faible. Il a été ravi de

votre précédente visite, mais il faut le ménager… comprenez-vous ?

Le Tuan acquiesça, gêné, car elles tenaient tant au Mort Blanc ! Et c'était leur attachement lui-même, le regret terrible qu'elles éprouveraient s'il mourait vidé de son sang par la Mère, qui contaminait Induk Marah et la poussait, année après année, à cesser de sucer le corps pâle et frêle, et à le ramener hors de sa Tanière, où les Vierges le récupéraient. Manis espérait ne rien causer d'irrémédiable, ne pas nuire au dieu si tendre.

La porte se referma, Keraian Tuan se redressa, et posa sur Manis un regard vif et amusé. Le veuf tressaillit d'horreur, et bégaya :

– Mon dieu… me permettriez-vous d'exprimer mon opinion ?

– Bien sûr ! Quelle est-elle ?

– Je voudrais vous prier humblement de vous ménager. N'y voyez là aucun commentaire péjoratif quant à l'immensité de vos divins moyens, mais seulement l'expression de l'inquiétude de vos Vierges, qui connaissent bien vos limites. Il s'épuise tôt, le cœur qui bat trop vite.

– Ah, Manis ! Mes Vierges connaissent mes moyens quand le désespoir tournoie autour de moi, attendant que je trébuche pour me dévorer. Mais ce que je suis quand j'espère ? Cela, Manis, elles l'ignorent !

Il se tut un instant, souriant.

– Manis, faites-moi confiance. Je vous promets de ne pas me mettre en danger.

Le Tuan s'inclina, reconnaissant.

– Je vous ai apporté ce que vous aviez demandé.

Le Mort Blanc déroula les peaux, les regarda avec amour.

– Elles sont parfaites, Manis. Mais… je ne peux rien en faire en l'état. Vous sentez-vous capable de les travailler pour moi ?

L'esseulé baissa la tête, car il n'avait vécu que pour honorer la dépouille de son fils, et veiller sa femme agonisante. Mais maintenant qu'il fallait prendre des outils, découper ces peaux chéries, les coudre peut-être… il sentit son cœur se déchirer. Il tenta de se reprendre : travailler pour un dieu ! C'était un immense honneur, et rares étaient ceux qui en bénéficiaient. Pourtant, le chagrin l'étouffait, refusant de le relâcher.

– Ne vous forcez pas, Manis. Je trouverai bien moyen d'y parvenir moi-même.

Le Tuan observa les délicates mains pâles du dieu, et un haut-le-cœur le saisit : Keraian Tuan ? Manier les outils du taxidermiste ? Il eut une impression de sacrilège :

– J'en serais humilié, Seigneur. Je ferai ce que vous me commanderez.

– Ce dont je vous prierai, Manis. Je demande, je n'ordonne pas. Pourquoi contraindre celui qui nous

approuve ?

Le Mort Blanc lui expliqua ce qu'il désirait, et le Tuan tenta de se perdre dans sa tâche, d'oublier son chagrin dans la beauté du matériau. Baignées de la lumière d'argent qui émanait du dieu, les peaux étaient encore plus belles ; elles scintillaient comme ce ciel étoilé dont Pendaran lui avait parlé, comme les os de marbre de Demi-Lune, également. Manis imagina sa femme et son fils qui commentaient son travail, le félicitaient pour sa perfection. Son cœur tombait en morceaux, mais l'espoir, inlassable, les remettait en place. Il découpa délicatement les deux visages de ses aimés, puis il fusionna la peau noire de Rengganis et la peau blanche de Demi-Lune, l'amour de sa femme et la haine de sa Mère, sans même une boursouflure à la lisière.

Il contempla le masque longuement, cherchant d'éventuels défauts à corriger, puis le tendit au dieu :

– Qu'en ferez-vous, Seigneur ?

– Le meilleur des usages, Manis, le meilleur des usages.

Le veuf renonça : cela aussi, il l'ignorerait ; mais servir suffisait. Il avait voulu un sens à sa vie, il le trouverait dans l'action, non dans la connaissance. La joie du Mort Blanc admirant son ouvrage suffisait largement à aller de l'avant. Keraian Tuan rangea le masque.

– Me permettez-vous de vous toucher, Manis ?

Le Tuan le regarda, étonné : un dieu ? Demander

une autorisation ? Son hôte secoua la tête :

– Ah ! Manis ! La puissance n’autorise pas l’irrespect, quoi que puisse enseigner la Mère ! Si vraiment la politesse est une vertu, alors les dieux, si pétris de moyens, devraient la pratiquer au plus haut degré, et être les plus courtois, les plus charmants des êtres !

– Seigneur, je serai ravi de sentir le contact de vos doigts.

Il se pencha, et le Mort Blanc lui posa une main sur chaque épaule. Il sentit la lumière couler sur lui, et s’étendre autour de son corps en rubans ondulant doucement. Il se sentait léger, non comme s’il planait sur ses grandes ailes, mais flottait au gré du vent, du temps, de ses envies. Derrière son épaule gauche, il sentit le sourire de Demi-Lune, caressant et émerveillé. Derrière son épaule droite, Rengganis se tenait, étincelante d’argent, désirable et splendide, et si fière, si fière de lui.

Keraian Tuan retira ses mains, et Manis discerna à nouveau son propre corps, ses longues jambes noires, les stries délicates de son armure. Mais, derrière ses épaules, ses aimés étaient toujours là, et il se redressa, soulagé du poids qui avait écrasé son dos jusque-là, ralenti ses pas, et brisé ses élans.

– Vous êtes aimé, Manis. Au moment d’affronter les difficultés, n’oubliez pas que vous n’êtes pas seul. Et, aussi terrible que puissent vous paraître vos actes, souvenez-vous que, pour certains, il en est un de pire.

Vraiment ? Il y avait pire que l’hérésie ? Le Tuan n’y croyait guère ! Mais… il n’était pas un dieu.

– Un acte encore pire ? Mais… lequel ?

– Voyons, Manis… vous laisser seul face aux difficultés.

L’esseulé resta muet de surprise. Il ignorait disposer de tels amis ! Des relations, tout au plus, croisées au gré des réceptions, dont certaines devenaient plus familières que d’autres. Mais des amis… surtout fidèles… jusque dans la transgression ? Le Mort Blanc avait décidément une vision du monde bien étrange.

– Moi, Manis ? J’ai une vision du monde surprenante ? Je ne pense pas… je crois seulement voir dans les cœurs.

– Les cœurs ? Les Tuan n’ont pas de cœurs… ils ont des gouffres béants auxquels ils tournent le dos, des abîmes de chagrin, et ils dansent sur leurs bords en faisant mine d’être gais.

Keraian Tuan le regarda avec compassion, puis désigna la cache qui abritait le masque :

– Merci encore pour cette œuvre magnifique, Manis. Elle m’est chère, et me sera précieuse.

– J’en suis ravi.

– Allez, maintenant. La Terre vous attend. Et, souvenez-vous :

La foi, le courage et l’amour

Ne sont que des veines d’argent

Sur les flancs obscurs de la lune.

Mais la pierre n’est qu’une illusion

Qui peut se fondre dans la nuit

Et seul l’argent vif et brillant

Perdurera éternellement.

Manis considéra le dieu avec pitié. Il est fou, songea-t-il. Puis il ajouta : comme tout espoir… mais il avait besoin de croire. Oui, il aurait pu se dire qu’il ne possédait aucun fait sur lequel baser sa confiance, aucune donnée encourageante. Mais à quoi bon ? Ne pouvait-il se contenter de l’espoir de Keraian Tuan ? La foi d’un dieu n’était-elle pas plus solide qu’un matériau inerte, plus réelle que le jour et la nuit ? N’offrait-elle pas l’absolue sur laquelle se fonder ?

VII – Dorures et pourriture

Verte Bruine récapitula mentalement l'enchantement auquel il allait procéder. La prison avait été bâtie exactement comme il l'avait demandé, et Bâton d'Encre avait pris plaisir à exiger une conformité absolue au plan, et surtout à punir toute divergence d'une baisse de salaire. Dans le jardin, le pavillon le plus proche de la prison avait été aménagé pour héberger l'enchanteur et les dormeurs qui lui fourniraient de l'énergie. Lys d'Eau lui avait garanti qu'ils seraient tous volontaires, et qu'ils s'endormiraient avant d'être portés jusqu'au jardin, par sécurité. Elle ne lui avait pas dit combien ils seraient exactement, aussi avait-il prévu son enchantement de façon à pouvoir le réaliser avec un nombre de sources variables. Il avait été heureux de constater que la magie lui revenait sans peine.

Il se changea, revêtit une robe d'un vert d'eau pâle et doux, brodée de longues tiges ondulées et de fleurs tout étincelantes de gouttelettes. Des poissons effilés semblaient y nager, et des libellules jetaient des reflets chaque fois qu'il bougeait. Il noua ses cheveux en un chignon à plusieurs boucles, qui se réunissaient en un même point ; et il décora la jonction de bijoux et de fleurs. Le reste de sa chevelure tombait en une queue-de-cheval. Il examina le résultat, et l'ajusta avec précision, car la magie était friande de similitudes, et ses cheveux symbolisaient maintenant

la prison, les prisonniers, et le jardin. Il enfila des gants composés de soie tressée, qu'il avait confectionnés avec beaucoup de soin, choisissant patiemment la teinte de chaque brin. Les prisonniers seraient tous des criminels, certes ! Ils seraient tous vivants, soit ! Mais pour le reste, ils seraient tous différents, et il fallait en tenir compte. Il en allait de même pour les dormeurs, tous volontaires… pour des raisons probablement très diverses.

Il rejoignit le pavillon, et songea que c'était de loin l'élément du rituel qui lui avait demandé le plus d'efforts. Il avait couvert le sol d'une marqueterie délicate où chaque teinte, chaque forme, chaque cheminement et chaque nœud avait son importance. Bien sûr, sa tâche aurait été facilitée s'il n'avait pas souhaité que le résultat fût esthétique, mais ça… la vision d'un bel objet l'avait toujours aidé à se concentrer, et donné à sa magie une saveur réjouissante. Le jour où il serait pressé, il condescendrait peut-être à la laideur. Peut-être.

Il passa la porte, et s'arrêta, surpris par les rangées de femmes couchées dans la pièce. Leurs coiffures rivalisaient d'élégance et de complexité, les cheveux noirs et brillants assemblés en boucles décorées de joyaux, de rubans et de fleurs. Les visages maquillés souriaient, parfois avec une touche d'espoir. Les soieries des robes chatoyaient. Certains doigts disparaissaient presque sous les bagues. Lys d'Eau évoluait parmi elles, arrangeant un coussin par-ci, corrigeant le pli d'une robe par-là. Elle lui sourit, radieuse :

– Aurez-vous suffisamment de matière, Verte Bruine ?

Elle tapota les couches restées vides :

– Sans compter, bien sûr, que je participerai également, ainsi que Rouge Cerise, Bâton d'Encre, et tout notre personnel. Je me réjouis de savoir ce que ma petite fille a bien pu ressentir quand vous l'avez…

Elle eut un petit frisson de plaisir. Le lettré voyait mal ce que l'épuisement pouvait avoir d'érotique, mais il garda son opinion pour lui.

– J'en aurai certainement assez, Lys d'Eau. Merci infiniment ! Mais… comment avez-vous fait ?

– Ah ! Vous ne savez pas respecter les petits secrets d'une femme.

– Je puis retirer ma question.

– Et m'empêcher de me vanter ? Quelle indélicatesse !

Elle lui sourit, taquine, puis se promena dans la pièce, lui désignant successivement des groupes de femmes endormies.

– La plupart sont des amies. Celles-ci sont insomniaques, et je leur ai garanti une torpeur si écrasante que la mort semblerait légère en comparaison. D'autres sont là parce que je leur ai dit que le sommeil profond prévenait la survenue des rides. Qu'ai-je inventé encore ? Ah oui, que celles qui auraient manqué cette expérience n'en sauraient rien, pas un mot… elles sont venues pour savoir.

L'ignorance est proprement insupportable, quand le mystère est bien présenté !

Verte Bruine hocha la tête, appréciateur. Il désigna des rangées de femmes parées avec un soin extrême, non dans un simple but d'élégance, mais à des fins évidentes de séduction. Lys d'Eau sourit :

– Celles-ci sont disposées à travailler pour vous, dans le jardin. Elles considèrent passer un examen d'entrée.

– Travailler pour… moi ?

– Bien sûr. Quel couple n'a pas ses petits besoins ?

Elle avait un air mystérieux et satisfait qui intrigua le lettré.

– Mais… en tel nombre ?

– Bien sûr. Vous êtes-vous bien regardé, Verte Bruine ? Non ? Tant mieux, nous le ferons pour vous. Elles étaient toutes mariées, cher gendre, toutes mal mariées. Elles auront toutes le privilège de vous contempler… et moi, je ne dirai jamais où elles sont cachées.

– Leur mari leur a permis de partir ?

– Non, bien sûr, leurs époux n'ont pas eu cette qualité ; mais je les ai aidées à s'enfuir. C'est beaucoup mieux, savez-vous ? Elles auront ainsi tout intérêt à ne plus jamais quitter le jardin.

Le lettré se sentit vaguement nauséeux. Il n'était pas certain de s'habituer aux bonnes idées des humains, et de plus…

– Me regarder, Lys d’Eau, et me regarder uniquement. C’est bien clair ? J’aime Rouge Cerise et je… je n’ai pas besoin d’autres femmes.

Elle prit un air outré :

– Verte Bruine ! Voyons ! C’est à l’épouse de choisir une éventuelle concubine, jamais à la belle-mère ! Chacun a le droit de se pendre, mais pas d’être pendu, surtout par sa famille. D’où sortez-vous donc ?

Il songea qu’il eût été ravi de le savoir, puis ajouta :

– Toutes ces femmes sans homme… cela ne posera pas de problèmes ?

– Non, bien sûr, car j’ai également engagé des jardiniers, qui sont tout à fait à leur goût. Ils leur plaisent moins que vous, évidemment ; mais rien ne les empêche de rêver de votre corps pendant qu’elles prennent du bon temps, n’est-ce pas ? Et comme une femme ne pense pas, aucun homme ne se soucie de savoir ce qu’elle a dans la tête.

– Les femmes ne… pensent pas ?

Lys d’Eau le considéra avec tendresse.

– Oubliez cela, Verte Bruine. Je ne crois pas qu’il soit utile de dresser un catalogue des vices de l’humanité, si on ne les possède pas soi-même. Je trouve judicieux de définir un problème, si c’est pour le résoudre ; mais sinon ! C’est d’un morbide !

– Nous sommes d’accord. Mais… les jardiniers, eux, quelles raisons ont-ils de ne pas me nuire, et de

ne pas quitter le jardin ?

– Quelle méritoire prudence ! Mais soyez tranquille : votre jardin est une splendeur, et le sera encore plus une fois restauré. Pour un jardinier, il n'est autre que le paradis sur terre. Et puis… nous avons choisi uniquement des employés qui se sont malencontreusement brouillés avec des maîtres ayant juré de les tuer.

Elle était amusée, et le lettré réalisa qu'il n'y avait rien eu d'accidentel dans ces brouilles. Il regarda les femmes prétendument mal mariées, et se demande combien de couples avaient été délibérément brisés par Lys d'Eau. Il évita de faire une remarque : pour la voir se rengorger, ravie d'être appréciée ? Néanmoins, il restait mal à l'aise : tant d'humains auprès de lui ! Tant d'humains, dont les sentiments à son égard pouvaient fluctuer. Il fronça le sourcil : sentiment… fluctuer… il y avait sûrement un enchantement capable d'éviter ce genre de désagréments. D'autre part, l'épée de Rouge Cerise ne demandait pas mieux que de tuer quiconque ferait un faux pas. Oui, il modifierait l'enchantement du jardin, voilà tout. Mais il avait un goût amer en bouche, comme si cette solution manquait d'élégance… de simplicité, en fait. Qu'avait-il encore oublié ?

Bâton d'Encre et Rouge Cerise entrèrent, et sa question faillit s'évanouir, mais il la retint, se jurant qu'il trouverait la réponse. De la suite dans les idées ! Juste un peu ! Sa femme l'embrassa, et il se blottit dans son odeur, béat. Serré contre elle, il lui semblait

moins angoissant d’être incomplet, comme si ses moyens n’étaient pas bien loin, mais l’attendaient, juste hors d’atteinte, au-delà du bout de ses doigts tendus, derrière une cascade, peut-être.

Lys d’Eau et Bâton d’Encre burent en souriant le somnifère, se couchèrent sur des matelas voisins, et s’endormirent. Rouge Cerise regarda son époux :

– Eh bien ! À tout à l’heure !

– Tu n’as pas besoin de participer. Ils sont bien assez nombreux.

– Tu crées de quoi sauver ma vie, et je ne coopérerais pas ?

– Tu peux coopérer en dormant, ou en me tenant compagnie.

– Le genre de compagnie qui ne déconcentre pas, bien sûr.

– Bien sûr.

Elle considéra les corps endormis, et murmura :

– Je me sens bizarre, à l’idée de faire cavalier seul.

– Et à l’idée que je resterai seul dans un pavillon silencieux, attendant que tes cils frémissent enfin, que ta bouche me sourie ? Alors que nous pourrions prendre du plaisir ensemble en attendant l’éveil des autres ?

Elle donna son accord d’un baiser, puis il lui désigna sur le parquet un point du motif où elle pouvait s’asseoir pour observer sans déranger. Elle

posa l'épée sur ses genoux, et y appuya ses mains. Il serait merveilleux de voir et de toucher enfin tout ce que Verte Bruine n'avait pu que lui décrire.

Le lettré prit une aiguière, et fit lentement le tour de la pièce, laissant couler un filet d'eau continu qui forma sur le sol un long ruban d'un vert scintillant. Quand le dessin fut refermé, il posa délicatement le récipient sur le point de jonction, où il se changea en une tortue verte dont la carapace se joignit au sol. Les murs du pavillon disparurent, puis l'herbe, les fleurs, les arbres du jardin, et enfin le mur qui l'entourait, révélant la prison et la ville dont les bâtiments disparaissaient à leur tour. Il ne resta que la prison et le sol de marqueterie du pavillon, flottant tous deux dans une nuit où scintillaient des étoiles vertes.

Les corps des dormeurs avaient perdu toute épaisseur. Ils n'étaient plus que des filigranes de lumière verte, changeant continuellement, pulsant au rythme de leur cœur. La robe de Verte Bruine s'allongea, toucha le sol, et les plantes, les poissons et les libellules qui la décoraient s'étendirent à travers le motif du plancher. Fascinée, Rouge Cerise regarda les poissons sauter par-dessus les dormeurs, puis plonger à nouveau dans le sol avec un éclaboussement de gouttelettes. Les volutes de tous les corps s'accordèrent peu à peu, pulsèrent au même rythme, et commencèrent à couler dans la marqueterie, ne laissant de chaque dormeur qu'une ébauche. Devenues des ruisseaux verts, de l'herbe sous le vent, elles coururent dans le motif.

Des nœuds de celui-ci surgirent des colonnes de lumière couleur d'émeraude, si larges, si puissantes qu'elles semblaient des torrents. Elles parurent s'ancrer dans le ciel. Verte Bruine les regarda, et elles se courbèrent peu à peu, dans un crépitement furieux, comme si rien n'aurait dû interrompre leur course du nadir au zénith. Il leur sourit, avec une tendresse inflexible. Le crépitement s'apaisa, et elles devinrent fluides et dociles. Elles s'enlacèrent, se fondirent les unes dans les autres par endroits, et englobèrent la prison qui disparut dans la lumière.

Peu à peu, les murs des cours et des cellules réapparurent, mais entre chaque moellon, la verdeur scintillait. Les toits revinrent, mais couverts de mousse, et de fleurs se balançant dans le vent. Les fondations étaient une mosaïque de rosettes de feuilles, et, au milieu de chacune, une fleur d'un blanc tout juste teinté de vert brillait, éblouissante. En leur cœur, une lumière d'un jaune profond naquit, et s'éleva lentement, suivie de sphères de clarté de plus en plus petites, formant comme un sillage. Leur essaim luisant s'éloigna, et Rouge Cerise se retint de les saluer de la main : elles lui semblaient des étoiles montant vers le ciel ; elle ne fut guère surprise de les voir scintiller, très haut, puis retomber en pluie autour du motif. Peu à peu, elle discerna les étangs du jardin, nimbés de vert, et réalisa que les astres s'étaient posés dans chaque nénuphar et dans chaque lotus.

Verte Bruine regarda le lotus rosé qu'il tenait dans ses mains, et, lentement, le pressa contre son cœur :

la fleur disparut. Le mur du jardin cacha la prison, les arbres cachèrent le mur, le pavillon cacha le jardin, la jeune femme sentit à nouveau le bois lisse sous ses jambes, revit les corps des dormeurs, avec leurs couleurs, leurs bijoux, leur sourire… et leur fatigue.

– C’était magnifique. Est-ce toujours aussi beau ?

– Oh ! Non, la magie peut être immonde, ou terrifiante. Tout dépend du mage.

– Puis-je bouger ?

– Oui, le plancher n’est plus qu’une jolie marqueterie, maintenant.

Elle sortit, regarda en direction de la prison :

– Je ne vois rien !

– C’est normal. Le rituel d’enchantement est visible, mais pas son résultat… sauf pour un autre mage.

*

Bleu Nuit observait la prison enchantée, consterné. Elle portait la même signature magique que le jardin. La seule chose qui le consolât un peu, c’était que la puissance courant dans les profondeurs ne semblait pas être intervenue, mais à quoi bon ? L’enchantement paraissait si puissant qu’il n’avait aucun besoin de renfort. Il n’avait jamais rien vu de semblable, et, pour la première fois, il pensa à la magie de son peuple comme à une force méprisable. Il doutait fort qu’un humain pût en faire autant… ou même en défaire autant.

Il haussa les épaules, car le doute était une limite très mobile, qu'il lui suffirait de le repousser le temps d'agir. Il étudia longuement l'œuvre de Verte Bruine, les vrilles et les pétales d'énergie invisible qui débordaient de son domaine et le liaient à la prison. Quand celle-ci accueillit ses premiers prisonniers, l'exorciste revint, et admira, les larmes aux yeux, les colibris qui naissaient de chaque prisonnier, traversaient les murs, les plafonds, le toit pour rejoindre le jardin avec la vie qu'ils avaient volée. Un ballet merveilleux, un ballet incessant, un ballet meurtrier.

Il tenta d'utiliser le peu de magie qu'il avait pu étudier dans ses livres pour analyser l'enchantement. Le contrer… il ne se faisait pas d'illusions. Mais s'il pouvait le comprendre… peut-être trouverait-il une faille ? Il fut aveuglé par des papillons aux reflets éblouissants, et leurs écailles arrachées en poudre fine comme leurs ailes frôlaient son visage le plongèrent dans une crise d'éternuements incontrôlables. C'était gracieux, et efficace… et cela ressemblait tout à fait au lettré. Je ne veux pas déranger, aurait pu dire le spectre, mais je ne peux pas faire de la peine à ceux qui tiennent à moi, comprenez-vous ?

Bleu Nuit ne voulait pas comprendre, il ne voulait surtout pas comprendre, mais c'était déjà fait. Lui, il aurait veillé avec amour sur tant de disciples, et n'aurait pas compris ce qui liait Rouge Cerise à Verte Bruine ? Il soupira.

Il regarda la prison, et se dit qu'il était content d'avoir été repoussé à coups de papillons, plutôt que dévoré par les scarabées qui hantaient toujours son esprit. Le lettré était d'une rare délicatesse avec ses ennemis, et cela changeait agréablement de certains membres expéditifs de l'Administration.

Il revint à son bureau, et tenta de mettre de l'ordre dans son esprit. Il était choqué par l'impact de la prison, et profondément déçu : était-ce cela que Rouge Cerise entendait par : « Nous ne voulons que le jardin » ? Elle s'était bien moquée de lui ! Il s'étonna de l'émoi dans lequel le plongeait cette constatation, car ce n'était pas la première fois qu'on lui mentait, ni qu'il entendait ce qu'il désirait entendre. Froidement, il tourna sa main gauche paume vers le haut, il prit une longue aiguille dans la droite, et se piqua l'index. La douleur, vive, le ramena à lui-même. Il regarda le sang suinter en une épaisse goutte ronde, qu'il suça posément, puis il récapitula les faits qu'il connaissait.

Verte Bruine ne sortait pas de sa propriété ; lui et Rouge Cerise se contentaient effectivement du jardin. Seulement, ils évitaient de vivre chichement dans une ruine, et de dormir toute la journée. Bâton d'Encre avait su conserver une vie à sa fille sans sacrifier son amant, mais en fauchant des existences perdues de toute manière. Vraiment ? Comme si les prisonniers ne ressortaient jamais de prison ! Comme si la rédemption n'existait pas ! Non, c'était bien d'assassinats qu'il s'agissait, commis par un magistrat. Bleu Nuit n'était pas naïf, il savait que le pouvoir

baignait dans le sang. Mais pour alimenter un spectre ? C'était… contre nature. Il ricana en songeant aux champs de bataille : le sang, c'était de l'engrais pour les vivants… pas pour les morts. Les morts ne devraient pas pousser, verdir, fleurir, rire et parler.

Il s'en voulait d'avoir ménagé Rouge Cerise, de l'avoir crue sur la foi d'un sourire, d'avoir été troublé par sa simple présence. C'était indigne de lui. Il était heureux de n'avoir pas acheté de fleurs rappelant ses couleurs. Oh ! Il n'y avait pas de quoi se vanter : il n'aimait pas mentir, et eût été incapable de révéler à ses disciples qu'il n'avait planté des fleurs rouges que parce qu'une femme l'avait séduit, la femme d'un autre, et une ennemie au surplus.

Il se reprit, car rien ne servait de se lamenter sur le passé, rien ne servait de pleurer sur son ignorance. Tant pis pour l'enchantement qui reliait la prison au jardin ! Ce qui importait réellement, c'était de retrouver Roseau Bleu, car il ignorait totalement où celui-ci pouvait se trouver, et cela l'inquiétait. Ils étaient si proches… aussi proches que la décence le permettait. Son disciple n'était pas parfait, mais nul autre ne pouvait… plus… tenir ce rôle. Il se demanda une fois encore ce qui le retenait loin de l'école. Il avait échoué, mais était-ce une raison pour ne pas rentrer ? Avait-il assisté à la mise en place du maléfice ? Et pu le comprendre, au moins en partie ? Attendait-il le moment adéquat pour le détruire ? Dans ce cas, il eût apprécié que Roseau Bleu l'informât de ses projets, ou au moins, qu'il lui fît

signe.

Cette nuit-là, Bleu Nuit se réveilla en sursaut. Il lui avait semblé entendre la voix de Roseau Bleu, une voix étouffée, prisonnière d'un puits sans fond. Il n'avait pas saisi les mots, mais la phrase avait voleté telle une phalène, avant qu'une flamme ne la brûlât dans une affreuse odeur de chair putréfiée grillée. Comme l'odeur persistait, l'exorciste tourna la tête, et vit que son pyjama était noirci au niveau de son cœur, dessinant la trace d'un insecte brûlé.

Il fallait qu'il retrouvât Roseau Bleu. Il soupira, car il ne disposait d'aucune piste. Il avait eu beau questionner, personne n'avait aperçu son disciple. Il avait envoyé dans toute la ville ses oiseaux de papier, leurs plumes bruissant dans le vent, sans rien trouver. Quant à la divination… les bâtonnets tombaient de ses doigts, et formaient sur le sol des motifs dénués de sens. Son sang, lui, refusait de couler, comme glacé dans ses veines. Il lui fallait deviner ce que le jeune homme avait imaginé, et il gémit, car il était incapable de penser comme lui. Même leurs méthodes différaient, car Roseau Bleu n'adoptait pas vraiment celles de son maître.

Il hésita à se rendre chez Bâton d'Encre, mais le souvenir de leur dernière conversation le refroidit. Pour être accusé d'avoir caché son disciple afin de calomnier le magistrat ? Non merci ! Il ne pouvait ni convaincre celui-ci, ni, bien sûr, le contraindre, puisqu'il était protégé par Verte Bruine. Verte Bruine… retrouver un disciple disparu n'était

certainement pas une interférence… il ne risquait donc rien. Tant qu'à devoir supplier, il préférait encore que ce fût un spectre, plutôt qu'un frère humain dont la dureté le heurterait.

Il se rendit au jardin, et frappa doucement à la porte. Une jeune femme guigna par l'entrebâillement, et il reconnut Mirabelle, la servante de Rouge Cerise. L'autre servante de Rouge Cerise, corrigea-t-il en se souvenant de l'épée. Elle le dévisagea :

– Vous avez fini de vous prendre pour un oiseau ? Vous étiez drôle, pourtant.

– Un… oiseau ?

– Qu'il est bête ! Qui chante sur le mur, à part un oiseau… ou un gros malhonnête ? Vous n'êtes sûrement pas un gros malhonnête ?

– Non.

– Alors, vous êtes un oiseau. Aimez-vous le poisson ?

– Le poisson ? Oui, mais…

– Moi aussi. Lequel préférez-vous ?

Il la regarda un instant, interloqué, puis :

– Je désirerais m'entretenir avec maître Verte Bruine.

– Je ne crois pas qu'il soit un poisson.

Bleu Nuit réalisa soudain que si Mirabelle avait été un spectre, il l'eût exorcisé plus rapidement qu'il ne l'avait jamais fait. Elle, expédiée dans l'au-delà, et lui,

soupirant de soulagement. Hélas… c’était professionnellement contestable. Rouge Cerise arriva :

– Mirabelle, cesse d’ennuyer maître Bleu Nuit. Il n’a pas l’air d’aller bien.

– Oh ? C’est le défaut avec les oiseaux. Leurs jolies plumes cachent leur mine défaite. Et celui-ci soigne si bien son ramage !

L’exorciste se sentit rougir. Lui ? Coquet ? Comme s’il n’avait rien de mieux à faire ! Rouge Cerise congédia Mirabelle, qui gloussait, et il ne put retenir un soupir de soulagement. La jeune femme regarda sa servante s’éloigner :

– Je la trouve amusante !

Il hésita à se montrer poli. Après tout, il avait un service à demander. Il répondit pourtant :

– Certes ! Si la mort était aussi drôle qu’elle, le monde serait plein de bicentenaires qui préféreraient le grabat à son humour.

Elle sourit :

– Je crois que je vous préfère honnête que poli.

Elle le mena à Verte Bruine, puis s’éclipsa en chantonnant :

– Une poule sur un mur, qui picore un poisson dur…

Bleu Nuit regarda le lettré avec soulagement. Le spectre posait sur lui un regard aimable, quoi qu’un

peu étonné, et s’enquit, lentement :

– Une poule… sur un mur ?

L’exorciste lui jeta un regard suppliant, et Verte Bruine abandonna le sujet. Bleu Nuit voulut parler, mais en fut incapable. Voilà qu’il venait mendier la pitié d’un ennemi ! Qu’il était vaincu par quelqu’un qu’il désapprouvait. L’orgueil bafoué lui comprimait la poitrine, lui nouait la gorge. Être défait, et en sus, devoir supplier ? ! Il resta muet, et le lettré attendit. Peu à peu, l’exorciste remarqua les odeurs des fleurs, délicates ou intenses, attirantes, apaisantes. Il sentit autour de lui l’herbe, les massifs couverts de corolles, il entendit les feuilles bruisser dans le vent. Il prit conscience du clapotement de l’eau quand un poisson sautait. Il vit une vrille s’étirer lentement, chercher l’appui d’une tige voisine. Ses épaules se voûtèrent, et il fondit en larmes. L’orgueil ? C’était un handicap qu’il ne pouvait pas s’offrir. Même la fierté n’était plus de mise. Il essuya ses joues :

– Je suis inquiet pour Roseau Bleu. Je viens vous dire que j’accepte de bon gré de ne plus vous contrarier, de vous laisser libre de vos actes, pour peu que vous me le rendiez.

Verte Bruine le regarda, surpris et apitoyé.

– Roseau Bleu… qui est-ce ?

Bleu Nuit le dévisagea, interloqué. Il avait été tellement sûr que… sa voix trembla :

– C’est mon plus proche disciple.

– Que lui est-il arrivé ?

– Il a décidé d’empêcher que la prison se construise. Depuis, je ne l’ai pas revu.

– Excusez ma surprise, Bleu Nuit. J’ignorais tout de cette intervention.

– Mais alors…

– J’en parlerai à Bâton d’Encre. Peut-être sait-il quelque chose que j’ignore ? Il est mieux informé que moi des affaires de l’extérieur.

– Je vous remercie. Que puis-je vous offrir en échange ?

– Offrir ? Comme si nous… troquions des services ?

Verte Bruine masquait efficacement sa surprise, songea Bleu Nuit, et simulait très courtoisement l’intérêt. Mais de là à paraître avide… Visiblement, l’idée d’une contrepartie lui était étrangère ; mais l’exorciste n’avait pas envie de se sentir endetté vis-à-vis de lui. Il expliqua donc :

– Il est courant, parmi les humains, de rendre une faveur pour une faveur. Et, dans certains cas, il est préférable de savoir ce qui sera demandé en retour avant de s’engager.

– Ah. Soit. Mais… vous m’avez déjà proposé de ne plus me contrarier. N’est-ce pas justement une contrepartie ?

– La belle affaire ! Vous pouvez détruire mon esprit n’importe quand ! Je ne sais même pas si j’ai

les moyens de vous nuire. À quoi peut bien vous servir que je renonce à essayer ?

– Tiens. Ça, c'est ce qu'il ne fallait pas dire pour que la transaction semble intéressante, non ?

Bleu Nuit baissa les yeux :

– Il faudrait être stupide pour avoir pensé que j'avais quoi que ce soit à proposer.

– Alors, je suis stupide.

– Pardon ?

– Mais oui : je considère que vous avez quelque chose à troquer.

Bleu Nuit l'observa, inquiet, mais Verte Bruine ajouta, souriant :

– Rassurez-vous ! Ce n'est rien de plus que ce que vous avez déjà proposé ! Mais moi, j'y trouve une valeur.

L'exorciste se demanda s'il aurait eu les moyens de lui nuire, après tout ; mais le lettré secoua la tête avec gentillesse, comme s'il n'y croyait guère.

– Bleu Nuit, je ne désire pas influer sur votre comportement. Permettez-moi de refuser votre proposition de ne plus vous mêler de mes affaires ; et, bien sûr, toute autre forme de compensation. Mais faites-moi le plaisir de ne pas oublier une chose…

– Laquelle ?

– Il est exact que je peux vous détruire n'importe quand, mais cela ne me fera pas plaisir. Je préférerais

de loin que vous m’épargniez cela. Je ne suis pas un tueur, Bleu Nuit ; et si je peux me résoudre à me défendre, je ne puis trouver agréable de voir mourir un honnête homme qui suivait son idée du devoir.

L’exorciste prit congé, pensif. Verte Bruine était-il réellement tel qu’il prétendait être, ou avait-il énuméré des valeurs chères à son visiteur parce qu’il en avait pris connaissance dans les pensées dévorées par les scarabées ? C’était impossible à dire. Et son refus d’accepter une compensation… fallait-il y voir une touchante générosité ? Ou la précaution d’un assassin, qui savait bien, pour l’avoir tué lui-même, que Roseau Bleu était mort ? Allons, se dit sombrement Bleu Nuit, sois optimiste : Verte Bruine n’est peut-être que complice de Bâton d’Encre. Il se reprit, car il devait se faire à l’idée qu’un spectre pouvait être innocent de tout autre crime que de l’existence. Il eût été confortable de pouvoir haïr le lettré, de le prendre pour coupable, sans preuves ; mais souhaiter le pire à un innocent, c’était inacceptable.

Il ressentit une pointe de regret en quittant le jardin, car il y poussait de si jolies fleurs rouges… et il eût vraiment aimé pouvoir discuter avec Verte Bruine, dans d’autres circonstances. Que le spectre l’eût abusé ou non, il s’en était senti proche. Il se reprit : s’il tenait à aimer, qu’il aimât Roseau Bleu. Et s’il voulait parler… l’affection le rendrait tolérant… et il avait bien d’autres disciples pour combler les faiblesses de Roseau Bleu. Mais il ne pouvait s’empêcher de penser qu’il eût préféré chérir

quelqu'un qui réunissait toutes les qualités, plutôt que de s'accommoder des défauts qui ternissaient chacun.

*

– Maître, dit Nuit Calme, il y a des hommes dans la cour.

– Des hommes ? Quelle sorte d'hommes ?

– Des officiels, maître. Le bas de la hiérarchie, mais des officiels quand même. Vous… vous devriez venir voir par vous-même.

Bleu Nuit ferma à regret le livre qu'il étudiait. Il y avait tant à déduire dans les biographies qui traitaient de l'étrange, tant de phénomènes souvent mal compris, mais instructifs pour lui, qui connaissait leur nature. Il se leva, et descendit dans la cour. Des hommes silencieux et dignes entouraient un cercueil. L'un d'entre eux tendit deux lettres à l'exorciste. L'une, officielle, portait le cachet de Bâton d'Encre.

Cher maître,

Ayant fait savoir assez largement que mes services souhaitaient retrouver votre disciple Roseau Bleu, son corps est réapparu rapidement.

Compte tenu de la mort déjà ancienne, il m'a paru préférable de vous le rendre dans un cercueil, que vous pouvez conserver sans frais.

Veuillez agréer, cher maître, mes sincères condoléances, et être assuré que l'Administration se tient prête à vous soutenir dans ces moments difficiles.

Bâton d'Encre

La main de Bleu Nuit retomba le long de son flanc, comme si la lettre avait soudain pesé… pesé autant qu'un corps inerte dans une caisse de bois. De bois sculpté, peint, doré, magnifique… mais cela restait une caisse en bois autour d'un cadavre en putréfaction. Il avait toujours su reconnaître cette odeur, mais songer que c'était Roseau Bleu !

Il regarda l'autre lettre, dont le style ne lui disait rien. Ou… oui, peut-être les habits de Verte Bruine. C'était un petit chef-d'œuvre de papier, les tons pastel mariés aux liserés plus vifs, une mosaïque, un jardin où l'esprit pouvait déambuler et trouver le repos. Il l'ouvrit avec délicatesse, même si ses doigts lui paraissaient gelés.

Combien j'aurais voulu que le monde m'acceptât sans se rider de larmes.

Combien j'aurais aimé le retrouver vivant, vous rendre son sourire, et non pas son cadavre, dans quel état, déjà.

Combien j'aurais aimé ne pas vous savoir là, écrasé de tristesse, l'horreur de l'impuissance alourdissant vos pas.

Combien j'aimerais encore que la mort s'arrête là, qu'elle vous laisse intact, et capable d'apprécier la beauté de la vie.

La beauté de la vie, songea Bleu Nuit. Il voulait bien croire que le lettré en appréciait chaque bribe, qu'il la cherchait et en jouissait pour écarter l'ombre du néant. Mais avec un cœur brisé et des yeux qui pleuraient, qu'en restait-il ?

Il replia les lettres, les empocha, puis se pencha sur le cercueil. Il déboîta le couvercle, le poussa de côté ; deux hommes le rattrapèrent quand il le laissa tomber, assailli par l'odeur, terrassé par la vue du visage déformé de Roseau Bleu. Mort étranglé… sur la gorge, la trace noire de la cordelette, une ligne continue et précise. Entourée de marques d'ongles, comme le jeune homme avait tenté d'arracher le lien qui le tuait. Les traits chéris étaient défigurés par la congestion, violacés par endroits ; les lèvres, les oreilles, d'un bleu étrangement pâle.

Ce visage dévasté, il l'avait aimé. Et ce corps, froid, puant, souillé en mourant, il l'avait désiré… Il n'en avait rien dit, rien montré même ; il avait rêvé de Roseau Bleu amoureux d'une femme, élevant des enfants, heureux. Il n'avait jamais osé faire plus que de se réjouir, et d'espérer vaguement… Et maintenant, ce futur rêvé n'était plus que cela : un songe… enfui.

Il fit signe aux hommes de refermer le cercueil, et resta debout, sa main toujours pressée sur ses lèvres, retenant un cri d'horreur.

Quand il put bouger, il les pria d'un geste de le suivre avec le cercueil, et les mena jusqu'au jardin intérieur, ce havre de calme où il avait coutume de méditer. Il les regarda creuser une fosse, puis fit signe à ses disciples, qui guignaient discrètement, de se réunir. Ils entourèrent le corps, et chacun dit quelques mots en mémoire du mort. Quand ce fut son tour, Bleu Nuit ne put ouvrir la bouche. Il ne

parvenait même pas à cacher son trouble, à paraître réfléchir, ou rendre un hommage silencieux. Il réussissait seulement à cacher sa honte, mais le silence s'éternisait. Lavandin fit un pas en avant, et l'exorciste tiqua : Lavandin ? Pourquoi aurait-il… il avait toutes les raisons d'en vouloir à Roseau Bleu, à son maître également. Alors pourquoi ? Mais il le laissa faire ; Lavandin prononça l'éloge au nom de son maître, et fit si bien que Bleu Nuit sentit ses disciples pardonner sa faiblesse, le prendre en pitié pour son chagrin, plutôt que de lui reprocher son incompétence.

L'enterrement se termina sans que l'exorciste pût prononcer un mot, mais il remercia Lavandin d'un regard appuyé. Il ne pouvait pas faire mieux, pas pour l'instant. Le jeune homme sourit :

– Ce n'était rien, maître.

Bleu Nuit ressentit pour lui une vague de gratitude.

L'un des hommes s'enquit :

– L'administration a prévu de prendre en charge les frais d'érection d'une stèle. Quel texte voulez-vous y faire porter ?

Il fit signe à Nuit Calme de s'en charger pour lui. C'était l'un des disciples les plus âgés, et il savait trouver les mots… moins aisément que Lavandin, mais comment lui demander d'ériger la stèle de celui qui l'avait supplanté ?

Les officiels partirent, et Bleu Nuit resta debout, le

cri toujours prisonnier de sa gorge. Quand le silence fut totalement revenu, il tomba à genoux, et pleura. Il se coucha sur le côté, et pleura encore. Il frappa le sol, noua ses doigts dans l'herbe humide et l'arracha par poignées, il creusa la terre, sa main devenue griffes.

Quand il se releva, il songea que ses vêtements boueux et froissés n'étaient pas dignes du mort. Il revint à sa chambre, s'y changea, et revint s'asseoir dans le jardin. Sur le petit monticule qui avait été Roseau Bleu, une stèle se dressait. Ils avaient fait vite, et bien, pourtant. Bâton d'Encre n'avait pas lésiné sur la marchandise. Tant mieux, songea Bleu Nuit, car il n'avait pas fini de la voir.

Il ne désirait plus quitter son jardin. Pour aller où ? Pour faire quoi ? Il valait mieux rester assis et méditer la stupidité de sa conduite, sa responsabilité dans la mort de Roseau Bleu. Oui, il avait été tué ; mais qui l'avait laissé courir à sa perte ? Qui ? L'exorciste se plia en deux, et sanglota.

*

Bleu Nuit voyait la stèle de Roseau Bleu même quand il fermait les yeux. Les arbres et les murs du jardin intérieur s'étaient gravés dans son esprit, et leur agencement ne lui apportait plus aucun réconfort. Il ne retrouvait un semblant de charme aux lieux qu'en caressant la lettre de Verte Bruine, cachée dans sa manche gauche. Il se retint de la toucher encore quand Nuit Calme s'approcha de lui :

– Maître… puis-je vous parler ?

– Oui… je t'en prie.

Mais j'aurais préféré être capable d'inventer un prétexte et de refuser.

– Maître… j'ai essayé de vous consoler par les mots, plusieurs fois déjà, et… et je n'ai rien pu pour vous. J'ai pensé que des actes seraient plus efficaces.

Bleu Nuit ferma les yeux, et serra les paupières. Des actes ? Ils tuaient bien plus sûrement que des mots en l'air ! Et ils eussent dû le consoler ? Il murmura :

– Des… actes ? À quoi songes-tu, Nuit Calme ?

– Je vous prie de me laisser détruire les démons qui sont certainement responsables de la mort de Roseau Bleu.

– Des démons qui…

Il eut un rire triste. Il était tentant d'incriminer Verte Bruine, mais lui nuire sur un simple soupçon ? Jamais. Il dit, aussi fermement qu'il le put :

– Nuit Calme, je te l'interdis, à toi, comme à n'importe lequel de mes élèves. Et rien ne servirait de me poser la même question demain : je ne vois aucune raison de changer d'avis.

Il n'aima pas le regard que Nuit Calme lui lança, un regard de commisération ; mais il n'avait pas la force de se détourner de la stèle de Roseau Bleu, de quitter l'école, et d'affronter qui que ce fût. Et puis, ce serait ingrat : il était écrasé de chagrin, mais quand il relisait les mots de Verte Bruine, il se sentait

un peu moins triste, osait espérer qu'il se remettrait. Alors, tuer le spectre ? Infliger la douleur du deuil à Rouge Cerise ? Il avait assez de la sienne. Songer qu'elle vivait heureuse, qu'elle vivait son rêve, aussi dément fût-il, allégeait son chagrin. Il eût tellement aimé pouvoir rêver à nouveau. Tout ce qu'il pouvait voir de l'avenir, c'était que l'hiver viendrait, que les flocons tomberaient sur un fond de ciel gris perle, et qu'avec un peu de chance, il mourrait de froid, assis devant la stèle.

VIII – Dans la blancheur, des mots

Pendaran était assis dans le salon de Manis. Il regardait tristement le fauteuil vide de Rengganis, et il soupira, car il l'avait adorée.

– Manis, je suis ravi d'avoir pu répondre à ton invitation. Aurais-je en sus le privilège d'apprendre ce que tu sembles vouloir me dire, sans pourtant y parvenir ?

– Pendaran, sois remercié de t'être déplacé.

Encore un peu, et il va me remercier de respirer ! songea l'aventurier. Sacré Manis… toujours aussi indirect.

– Manis, sache que tu fais un but de promenade parfaitement agréable.

– Pendaran, tu me flattes. Je ne suis qu'un esseulé au cœur brisé de chagrin, et ma compagnie est bien morne.

L'aventurier retint un soupir.

– Manis, à mon grand regret, je ne puis en disconvenir. Mais je ne tiens pas à t'affliger encore plus en mourant d'ennui. Alors, s'il te plaît, et pour la dernière fois… vas-tu me dire ce que tu me veux ? !

Son hôte hoqueta de surprise devant tant de franchise, puis les mots se bousculèrent :

– Je suis trop triste, ici. J'ai besoin de distraction.

La vue de ma maison m'est insupportable. J'ai songé à quitter la Lune avec toi, et à découvrir enfin la Terre.

– Ah ! Ce n'est que ça ? Décidément… tu es bien le plus compliqué de mes amis ! J'accepte volontiers de te faire découvrir la Terre. Tu verras, c'est un endroit très divertissant.

Sans doute, songea Manis, mais je n'y vais pas pour m'amuser. Heureusement que mon veuvage excusera mon inertie ! Il voulut remercier son invité de son obligeance, et réalisa que sa demande avait été agréée sans qu'il fût question de rétribution ; il avait totalement sous-estimé la générosité de Pendaran, et l'embarras manqua le terrasser. Mais il faillit s'évanouir en réalisant qu'il y avait pire encore : ne venait-il pas d'être compté au nombre de ses amis ? Il étouffa désespérément tout signe de stupeur, car il était désobligeant au possible d'avoir même ignoré quel statut lui conférait l'av… son ami.

*

Amusé, Pendaran observa Manis qui se faisait peu à peu à la Terre. Il s'était révélé très doué pour passer inaperçu des humains, ce qui ne le surprenait guère, car si son ami avait pu s'enfouir dans le sol pour ne pas déranger, il l'aurait fait depuis longtemps ; par chance, les bonnes manières tuan le lui interdisaient, ce qui évitait d'avoir à le chercher, puis à le déterrer, pour jouir de sa compagnie. Pour un être si épris de discrétion, jouer à cache-cache avec les humains s'avérait élémentaire.

En outre, il avait cessé de sursauter quand le vent lui amenait une nouvelle odeur, et le frôlement d'un insecte de ne le faisait plus crier de surprise. Il progressait vraiment bien, ce que son maître trouvait très satisfaisant. Il était loin, cependant, d'en savoir autant que lui, et l'aventurier comptait bien exploiter cette faille. Il désigna un homme installé sur une chaise, un homme dont les cils ne battaient plus.

– Manis, je t'ai prévu une collation. Sers-toi.

L'esseulé regarda avec étonnement le corps paralysé :

– Quelle étrange couleur pour un nez ! Comment peut-il être aussi rouge ?

– Cela arrive, Manis. Tu l'as vu, certains humains en liberté ont les ongles blancs, alors que d'autres les ont noirs. Ils peuvent avoir les dents blanches, jaunes ou brunes. De même, il y a une grande variabilité de teintes de nez.

– Et ces joues… elles sont presque violacées ! Toutes les veines se discernent ! Je n'imaginais même pas qu'un visage en possédât autant !

– Eh bien, tu as appris quelque chose. Si cela te déconcentre pour manger, n'hésite pas à te mettre derrière lui.

Manis se tut. Il posa ses lèvres arrondies sur la peau de l'ivrogne, et prit quelques gorgées :

– Quel goût étrange ! À quoi est-ce dû ?

– À une boisson qu'il a consommée.

– Ce n’est pas mauvais.

– Non, c’est très bon. Mange donc !

Il finit l’homme, et Pendaran dit alors :

– À vrai dire, je n’ai même pas eu besoin de le paralyser, car le coma éthylique suffisait parfaitement à le tenir tranquille. Il est totalement saturé d’alcool.

– Alcool ? Coma éthylique ? Qu’est-ce ?

– Mon cher Manis… tu vas le découvrir par toi-même, et je vais donc m’épargner une description. Aie la patience d’attendre un peu, je t’en prie.

L’esseulé resta assis, guettant un effet, puis eut un hoquet. Un sourire niais s’épanouit sur ses traits, et l’aventurier se réjouit, car son ami était ivre, mais pas ivre mort, comme prévu ; les sucs digestifs avaient en partie altéré l’alcool contenu dans l’ivrogne.

– Manis, pourrais-tu me redire le pourquoi de ton intérêt soudain pour la Terre ?

– Hi, hi !

– Non, Manis, ce n’est pas une réponse. Je sais que ma question est hilarante, mais je veux une réponse ! dit Pendaran d’un ton sévère.

Manis se tassa, apeuré par ce sec constat de son impolitesse. Il répéta obligeamment ce que son ami savait déjà :

– J’étais trop triste sur la Lune Noire… J’avais… euh… besoin de distraction. La… vue de ma maison m’était… m’était… insupportable ! Si ! J’ai songé à…

à… quitter la Lune ! …avec toi, et à découvrir enfin la Terre. Voilà !

– Oui, bien sûr. Pourrais-tu me redire cela ?

Manis le fit.

– Encore.

Manis lui jeta un regard suppliant, mais l'aventurier le fixa avec une dureté parfaitement feinte. Manis répéta, et Pendaran ordonna :

– Plus vite.

Manis ouvrit la bouche, et, d'une traite :

– J'étais trop triste sur la Lune Noire. J'avais besoin d'espoir ! La vue de la Tanière m'était insupportable. Je voulais quitter la Lune avec toi, parce que tu es fort, et découvrir sur la Terre un moyen de tuer la Mère.

L'aventurier resta muet de surprise, puis, lentement, son visage s'éclaira. Alors ça, c'était la meilleure qu'il eût jamais entendue ! Il secoua la tête, appréciant l'excellence de la plaisanterie, puis se figea, perplexe, en réalisant que Manis n'avait dit que la stricte vérité. Il observa avec plus d'attention le visage de son ami, qui arborait le tranquille sourire de l'ivresse presque complète. Manis… Manis ? !

Pendaran se leva, les larmes aux yeux, et dansa sur les murs et sur le plafond, en cliquetant de joie. Manis ! Le plus calme, le plus doux, le plus prévisible de ses amis, avoir une si bonne idée ! C'était absolument merveilleux ! Il ne restait plus qu'à

trouver un moyen pour rester à ses côtés tout le long de ce fabuleux projet.

Il vit l'esseulé osciller, et l'assit de manière à ce qu'il ne pût tomber. Il ne risquait pas de se faire mal, mais une chute sèmerait un grand désordre dans ses six jambes, et le temps qu'il finît de rire en les regardant gigoter, Pendaran serait devenu fou. Il s'installa près de son ami, et réfléchit.

Manis, seul, n'avait aucune chance. Et s'il ne recevait que son aide, cela ne suffirait pas. Or, tant qu'à s'amuser, autant s'amuser longtemps ; il leur fallait des alliés. Sintawa ! Sintawa les suivrait ! Elle adorait faire partager ses coups de cœur lors de magnifiques réceptions. Eh bien ! Elle pourrait faire partager le plus merveilleux des coups au cœur en organisant une révolution ! C'était parfaitement dans ses cordes, tout en étant une innovation bienvenue. Une révolution… ça, c'était un évènement qui vaudrait son vernissage !

Pendaran couvrit de petits baisers le visage de Manis qui perdait connaissance, vaincu par l'alcool. Quand il reprit conscience, l'aventurier était à ses côtés.

– Que… que m'est-il arrivé ? Je ne me souviens plus très bien…

– C'est normal. Mais ne t'inquiète pas : tu as simplement fait un bon somme, et comme tu parles en dormant, tu m'as raconté que tu voulais nous débarrasser de la Mère Araignée. Bref, tout va bien, il ne s'est rien passé de grave.

– Ah ! Très bien. Je n'aurais pas voulu t'embarrasser.

Manis se figea, horrifié. Qu'avait dit l'aventurier ? Qu'il avait… qu'il avait parlé de… il regarda son ami, tremblant.

– Pendaran… tu as dit que…

– Mais oui, Manis, j'ai dit que. Et permets-moi d'ajouter que je suis ravi ! Enthousiaste ! Charmé ! Emballé ! Conquis ! Mon cœur, mes moyens, je mets tout au service de ton grand projet ! Enfin de l'action ! Enfin de l'innovation ! Enfin de la rigolade entre copains !

Il étreignit l'esseulé :

– Je t'aime, Manis ! Je suis bien content de t'avoir supporté toutes ces années !

– De m'avoir… ? Infâme personnage !

– Comme tu dis. Bon, tu as un plan ?

– Un… plan… eh bien…

– Eh bien, tu as de la chance que je décide de m'en mêler, oui !

Oh là là, songea Manis, mortifié, que dirait le Mort Blanc ? Le Mort Blanc… il se souvint du sourire de Keraian Tuan affirmant qu'il avait des amis plus fidèles et plus nombreux qu'il ne le pensait, des amis assez fous pour le suivre jusqu'au bout. Il rappela avec douceur :

– Pendaran, je suis totalement fou. Et je m'étonne

que toi, si sensé, tu puisses choisir de me suivre.

– Manis, je suis au regret de te signaler que tu n’as pas le monopole de la folie chez les Tuan. Je propose d’ailleurs de mettre dans la confidence quelques amis sûrs, qui seront ravis de participer.

– Mais tout de même… c’est un peu… osé, non ?

– Oui ! Mais nous n’aurons qu’à varier le niveau de confidence fait à chacun, et, bien sûr, à présenter notre projet de façon à ce que chaque participant y trouve son compte. Oh ! Comme nous allons nous amuser !

Manis espéra sincèrement que Pendaran s’amuserait pour deux, parce que lui-même ne trouvait pas la situation drôle du tout. Oh non ! Il était mort de peur à l’idée que son projet avait une chance de se concrétiser, maintenant que l’aventurier s’en mêlait. Quelle horreur ! Ils seraient sûrement punis, et son ami était bien capable de rire pendant la punition, en plus de tout le reste de leurs offenses. Manis visualisa le Mort Blanc, étendu, épuisé, sur sa couche, et se répéta :

– C’est pour le protéger de la Mère, c’est juste pour cela. Il ne doit pas souffrir. Il ne doit pas mourir. Il est trop doux pour cela. C’est pour lui, c’est pour lui, c’est pour lui. Moi, je n’y suis pour rien. Pour rien du tout !

– Que marmonnes-tu ?

– Rien, rien… les fous, ça radote souvent, ou ai-je le monopole ?

– Je n'en sais rien ! Je fréquente peu de fous qui le sont ostensiblement, mais je sens que ça va changer ! Hi, hi, hi !

Manis réalisa qu'une part de son être hurlait sans discontinuer et courait en rond dans un cliquètement de talons incessant. C'était… presque drôle, à la fois déstabilisant et curieusement dynamique. Derrière ses épaules, ses aimés souriaient, et Rengganis était toujours aussi fière de lui. Non, elle était même encore plus fière. Il se demanda si les morts pouvaient devenir fous, eux aussi.

*

Comme l'avait prévu Pendaran, Sintawa battit des mains, radieuse, quand ils eurent expliqué leur projet.

– Oui, oui, oui ! Je suis inspirée ! Manis, c'est une idée merveilleuse ! Moi qui craignais que tu ne te renfermes sur toi-même après la mort de Rengganis, je suis soulagée ! Non seulement tu nous fréquentes encore, nous, tes amis, mais encore tu as des idées pour nous amuser ! C'est fabuleux, Manis, fabuleux !

Il fut incapable de répondre, et elle mit cela sur le compte de sa modestie bien connue. Il avait l'impression de se tenir sur un parquet pentu qu'un imbécile eût savonné, et il éprouva une haine fugace pour les hauts talons qui terminaient ses jambes. Il allait connaître la chute la plus désagréable de son existence, c'était de plus en plus probable. Il regarda ses amis, hagard, et conclut qu'il n'avait plus aucun moyen de les arrêter. Ils parlaient à toute vitesse,

échangeant des idées qui lui paraissaient d'une hardiesse insoutenable.

Sintawa regarda une fois de plus les os de pierre de Demi-Lune :

– Mais, mais, mais… ça me dit quelque chose. Je me demande si…

Elle sortit un ouvrage humain de sa bibliothèque, et le feuilleta.

– Tu lis l'humain ? s'étonna Manis.

– Bien sûr ! Qui peut le plus, peut le moins. C'était de voir Demi-Lune écrire notre langue qui me surprenait, Manis ! Pas l'inverse.

Elle lut quelques instants :

– Ah ! Voilà… regarde : il est fait mention de ce marbre ici… il aurait servi à réaliser une montagne miniature, dans un jardin de temple se trouvant dans la capitale d'un duché. Attends, je vais te montrer une carte…

Manis considéra le document, perplexe. Il peinait encore à se retrouver dans la géographie terrestre, et restait troublé par l'idée d'habiter l'extérieur d'une boule plutôt que l'intérieur. Heureusement, la Terre était bien plus vaste que la Lune Noire, sans quoi il eût sans cesse craint de glisser vers les horizons et de tomber hors du monde. Pendaran avait beau lui dire que la gravité l'en empêchait, il ne se fiait pas à cette force invisible.

– Je… Pendaran, aurais-tu l'immense bonté de

m'aider à situer cette montagne miniature par rapport aux lieux que je connais déjà ? Sans repères, j'ai de la peine à m'y retrouver.

L'aventurier le fit avec obligeance, puis :

– Manis, j'admire tes efforts pour apprendre à te diriger sur Terre. Mais quelle importance ? Je t'accompagne volontiers.

– Je n'en doute pas, Pendaran. Mais… j'aimerais savoir si j'ai enfin le courage de me rendre sur Terre sans assistance. D'autre part, si je dois trouver l'endroit d'où viennent les os de Demi-Lune, ce sera pour moi comme s'il revivait, au moins un peu. J'aimerais… j'aimerais pouvoir vivre ce moment seul. Je suis… désolé.

Ses amis lui sourirent, touchés, et il fondit en larmes. Ils le bercèrent, bruissant et cliquetant avec douceur. C'était bon de les avoir avec lui, de reposer entre leurs quatre bras, et il sourit à Rengganis. Même installée derrière son épaule, elle semblait toujours savoir qu'il la regardait et se réjouissait d'avoir la chance de pouvoir l'aimer.

*

Manis descendit de la Lune Noire sur ses longues ailes bleues, glissant sans peine dans l'air frais et léger. Il observa le paysage en-dessous de lui, et cria de surprise, car il s'était perdu. Là où il espérait la capitale du duché, il n'y avait qu'une montagne immense, étincelante de neige. Il devait même s'être totalement trompé, car elle s'étendait dans toutes les

directions, occupant bien plus que la surface totale du duché. Il repassa mentalement ses repères en revue, et grimaça : il eût juré n'avoir pas fait d'erreur. Néanmoins, il se laissa dériver jusqu'au-delà du massif, là où les derniers contreforts plongeaient dans la plaine. Il vit des promeneurs, assis sous un pin, et s'approcha discrètement pour entendre leur conversation. Plus loin, il y en avait d'autres, qui contemplaient également les cimes. Il se déplaça de groupe en groupe, et apprit que la montagne avait surgi de terre à l'emplacement de l'empire qui avait réuni royaumes et duchés dans la région. Manis s'interrogea : surgi… de terre ? Ou du passé, de ce passé que Keraian Tuan regrettait tant ? Était-ce une naissance, ou une renaissance ?

En tous les cas, s'il restait une trace du marbre dont étaient faits les os, c'était sur la montagne, loin, très loin, au cœur du massif. Il s'envola, et monta avec les courants jusqu'à pouvoir dériver à nouveau, et se laisser descendre vers la montagne. Comme elle se rapprochait, il frémit, car elle lui rappelait la Mère Araignée tapie au cœur de la Lune Noire, toute frémissante de haine, abêtie par la fureur. Il cria quand une rafale le rabattit contre le roc englacé, et s'écrasa en contrebas, dans une corniche neigeuse. Il bondit, et courut de toute la vitesse de ses jambes jusqu'en lieu sûr. En lieu sûr ? Au-dessus de lui, la masse formidable de la montagne lui semblait se pencher sur lui, prête à l'écraser. La neige craquait, le vent hurlait, et un grondement sourd tourmentait ses oreilles.

Il se prosterna humblement, et s’excusa, demanda grâce. Il ne pouvait comparer qu’avec ce qu’il connaissait ! Il était désolé, confus, honteux… mais il ne pouvait offrir sa vie en compensation, car il voulait comprendre, et se rendre utile. Le silence revint, et seul le vent sifflait, chassant un peu de neige. Puis la montagne lui parla, et il chancela à chaque mot, balayé par ses pensées, ébranlé par sa détermination.

– Je ne suis pas la Mère Araignée, cette loque misérable, terrée dans une lune, enfouie dans le ciel, tout juste capable de stagner ! Je ne suis plus la terre, labourée, fertile, généreuse pour les hommes. Je règne à nouveau, Manis, et le monde pliera. Si tu veux le changement, entre à mon service. Sois mon instrument, partage ma puissance.

Le Tuan gémit, le visage transi par la neige. Il ne voulait pas nuire, il n’était pas intéressé par la puissance. Tout ce qu’il voulait, c’était aimer, être aimé, et vivre en paix, heureux. La montagne eut un rire froid comme la pierre :

– C’est ce que nous voulons, tous, Manis : un monde qui ne donne pas envie de prendre les armes, un monde à chérir, plutôt qu’à dévaster pour en finir enfin.

L’esseulé se recroquevilla, malgré tous ses efforts pour rester digne. Tant de puissance et de haine réunies, c’était… choquant. Voilà ce que c’était. Il ne parvenait pas à imaginer la montagne avec un verre à la main, devisant paisiblement lors d’une réception.

Ça n'allait pas être simple de traiter avec elle… mais pouvait-il vraiment espérer qu'un gentleman suffît pour le débarrasser d'Induk Marah ? Sincèrement, oui, il eût adoré que ce fût le cas, mais Keraian Tuan démontrait que c'était impossible : la bonté, la douceur étaient faibles. Il n'avait pas le choix.

– Je suis très honoré de votre proposition, Seigneur. C'est avec joie et humilité que je mets l'entièreté de mes moyens à votre service. Et je vous remercie, en mon nom propre et en celui de mon Seigneur le Mort Blanc, pour le message d'espoir que vous nous avez fait parvenir.

Il garda pour lui le fait qu'il eût préféré pouvoir le déchiffrer sans devoir tuer son fils, mais la montagne rit :

– Nous avons tous nos préférences, Manis, et elles sont bafouées à des degrés divers. Je sais qu'un père peut faire beaucoup pour protéger ceux qu'il aime… mais je me contenterai parfaitement de voir ce qu'il fera pour les venger, quand il n'a plus rien à perdre, mais tout à gagner.

– Loin de moins l'idée de contester vos méthodes, Seigneur.

– Chacun ses loisirs, Manis, chacun ses loisirs… tu peux le faire, si cela t'amuse, mais pas quand j'ai du travail pour toi. Bien ! Je vais t'expliquer ce que j'attends de toi, et des tiens.

Le Tuan frémit en écoutant les instructions, et faillit gémir, mais il choisit d'enfoncer sa bouche dans

la neige, pour ne pas que la montagne le crût lâche. Elle aurait eu parfaitement raison de le penser couard, car son cœur palpitait de terreur, mais il était l'émissaire de Keraian Tuan, au courage sans faille. Il ne voulait pas déshonorer son dieu. Il posa toutes les questions qu'il osa poser, puis repartit vers la Lune Noire.

*

Quand le veuf eut terminé le récit de sa visite à la montagne, le Mort Blanc hocha la tête.

– C'est parfait, Manis. C'était une ambassade délicate, et vous vous en êtes magnifiquement acquitté.

– Merci, Seigneur. Je… j'ai eu tellement peur, fit-il d'une toute petite voix étouffée. J'espère ne jamais la revoir !

Le dieu soupira intérieurement : s'ils s'associaient à elle, cet espoir serait forcément déçu. Il était profondément surpris : la Montagne ? La Montagne s'était redressée ? Et elle voulait les aider ? Il ne savait s'il devait se réjouir, car elle était folle… mais elle était puissante. Il faillit éclater de rire : et lui, qu'était-il ? Fou et faible ! Il se demanda seulement d'où viendrait la santé mentale. Il ne servait à rien de changer le monde s'il restait aux mains d'aliénés.

S'allier avec la montagne… ce serait délicat. La contraindre ? Il n'avait pas l'ombre d'une chance. La supplier ? Encore eût-il fallu savoir comment. Il ne pouvait qu'espérer qu'en plus de les utiliser, elle

sauverait les Tuan, et qu'ils redeviendraient ce qu'ils avaient été.

Il regarda Manis : le pauvre était terrifié, et il y avait de quoi. Induk Marah était immonde, mais sa folie se répétait, éternellement identique. Elle était la haine, la haine destructrice, mais confinée. La montagne, elle, était infiniment plus dangereuse, et donc, plus inquiétante. Manis avait besoin d'encouragements.

– Manis… dans le passé, l'irrémédiable n'existait pas. Ce qui était fait pouvait être défait, s'il s'avérait que c'était un mal. Si nous réussissons à nous débarrasser de la Mère… Rengganis et Demi-Lune revivront. Ils ne seront pas uniquement des ombres derrière vos épaules, mais des amours avec lesquels partager une éternité de bonheur radieux.

L'esseulé le regarda, les yeux brillants. Pour permettre ce jour, il ferait n'importe quoi, même revoir la montagne, et la servir en tout point. La peur était enfuie, reléguée il ne savait où, et il se sentait comme dans un rêve éveillé, où tout s'enchaîne sans provoquer d'inquiétude. Ils discutèrent encore quelques points, puis il prit congé.

Comme il quittait le temple du Mort Blanc, il fut abordé par Kusumah. L'artiste vérifia d'un regard que nul ne pouvait les voir, puis il murmura, à voix très basse :

– Manis, je serais immensément honoré si tu consentais à me permettre de me joindre à ton projet.

L'esseulé hésita, car même pour un Tuan, Kusumah était sinistre. Bien qu'il fût un créateur fabuleux, sa morbidité semblait presque effrayante. Il eût voulu refuser, mais n'osa pas risquer de froisser un ami. Il soupira intérieurement, et se dit qu'il suffisait de ne lui faire que des confidences partielles, comme l'avait proposé Pendaran. Quand il eut fini son exposé, Kusumah le regarda longuement, et dit lentement, calmement :

– Je suis avec toi, Manis. Je tiendrai la chronique artistique de cet acte, et je m'inspirerai de ce projet pour renouveler mon art.

– Kusumah, nous ne devons donner aucun signe de changement.

– Mon changement sera intérieur, Manis. Les œuvres qui mûriront en moi seront empreintes de nouveauté, mais nul ne le verra.

– C'est un projet risqué, Kusumah. Il serait dommage que l'Art perdît un artiste aussi renommé que toi.

– Je te remercie de ces égards, Manis, mais il est un moment où l'artiste doit savoir s'engager. Je n'ai pas le choix, mon doux ami ! À quoi bon créer, si je ne suis pas en prise sur mon temps ? Et comment le rester, si je m'éloigne de l'avant-garde ? Non, Manis, ne t'inquiète pas, je sais ce que je fais.

Mais moi, songea l'esseulé, le sais-je ? Je n'en suis pas convaincu. Ses doutes se renforcèrent quand il vit Pendaran s'assombrir en apprenant le ralliement de

Kusumah, puis qu'il l'entendit dire avec une lenteur solennelle :

– Manis, je ne t'ai pas demandé ce que tu vas faire au temple du Mort Blanc. Mais maintenant, je te prie de lui donner la liste complète de nos alliés. Je vais te dire qui nous avons recruté en ton absence.

– Pendaran, tu… as-tu une remarque à faire ? Quant à… certaines de mes récentes décisions ?

– Moi ? Non… mais je n'ai pas la finesse d'esprit d'un dieu. Je voudrais seulement être sûr qu'il possède tous les éléments pour juger. Il prend autant de risques que nous, dans cette affaire… alors autant qu'il sache exactement lesquels.

– Je le ferai. Merci, Pendaran.

– De rien, Manis. Et, à l'avenir… n'engage pas sans me consulter, veux-tu ?

– Oui, Pendaran. Je te le promets.

L'aventurier étreignit son ami, et le berça jusqu'à l'apaiser. Manis n'était pas parfait, mais il n'était certainement pas un traître, et Pendaran ne voyait aucune raison de l'accabler, ni même de le laisser seul avec son chagrin.

IX – À l'abri d'une coquille

Lys d'Eau entra dans le pavillon nouvellement décoré et contempla en souriant le mobilier, dont le style étrange et gracieux la charma. Elle comprenait mieux pourquoi Verte Bruine avait trouvé les meubles humains lourds et inconfortables. Elle s'assit avec précaution sur une chaise, et corrigea sa position une fois, deux fois, déplaçant ses fesses de façon à avoir couvert toute la surface du siège.

– Eh bien ! C'est étonnant : je ne sens aucune différence. Et pourtant, j'utilise un endroit fort sensible de ma personne… J'ai peine à croire que cette chaise n'a pas été fabriquée par un artisan, mais qu'elle est rêvée…

– Disons qu'elle est matérialisée à l'aide d'un enchantement, précisa le lettré. Cela présente de nombreux avantages : il suffira que je souhaite la modifier pour que sa forme, sa couleur, changent. Je puis également remanier en même temps plusieurs chaises du même style.

– Ce doit être pratique pour changer l'ameublement ! Mais tout de même… est-ce que je ne risque pas de tomber à travers ? Par exemple, si vous vous endormez ? Le rêve ne se dissiperait-il pas ?

– Non, ce qui a été créé restera stable, à moins que la prison ne se vide.

Bâton d'Encre éclata de rire.

– Ça, c'est peu probable, à moins de changer l'humanité ! Notre pauvre région compte bien assez de criminels pour qu'elle reste pleine ! Et mes services sont si bien organisés que nous ne laisserons rien passer, rien !

Verte Bruine en doutait fort, car le magistrat laisserait passer tout ce qui l'arrangerait, comme à son habitude. Mais il évitait d'aborder le sujet avec son beau-père, car à y bien penser, il était justement une irrégularité, et préférait continuer à être toléré. Et puis, pourquoi gâcher un bonheur si évident ?

Bâton d'Encre souriait béatement : la prison était un succès, et lui valait des compliments qu'il appréciait pleinement. Il était si rare qu'un magistrat honnête fût apprécié à sa juste valeur ! Et honnête, il l'était scrupuleusement, puisqu'il ne faisait rien qui pût indisposer ses supérieurs, ni rien qui fît baisser la motivation de ses subordonnés. Bref, il méritait vraiment sa place de juge. De plus, il savait recevoir les compliments de façon à flatter qui les lui offrait… il est si important de récompenser à bon escient, d'encourager les initiatives intelligentes ! Oui, vraiment, il était un auxiliaire précieux, l'un des fleurons du système judiciaire local.

Il ne manquait qu'une chose à son bonheur, et il sourit à sa femme d'un air entendu, car il était temps de commencer l'offensive. Elle regarda son gendre, et, d'un ton léger :

– Eh bien ! Pour quand est le premier bébé ?

Le lettré s'étouffa, et recracha son thé dans son mouchoir. Il observa ses beaux-parents, effaré : ils gloussaient, hilares ; mais c'était de joie, et non de satisfaction de l'avoir abusé. Bâton d'Encre précisa :

– Verte Bruine, soyons clairs. Quelles que soient vos origines, vous êtes notre beau-fils. Et je ne sais pas si quiconque a songé à vous en informer, mais le rôle d'un mari, c'est entre autres de donner des petits-enfants à ses beaux-parents.

– Très jolis et très nombreux, ajouta Lys d'Eau.

Le lettré regarda Rouge Cerise, qui lui sourit. Visiblement, l'idée l'enchantait. Elle murmura :

– Et ne t'inquiète pas, ce n'est pas comme si nous allions les avoir sur les bras sans arrêt. Les servantes feront le gros de l'entretien, et pour ce qui est du reste, tu pourras leur rêver des précepteurs, et que sais-je d'autre, car papa s'emploie à modifier quelques lois trop laxistes pour assurer un bon taux d'occupation à la prison.

Le magistrat sourit, ravi. Tout s'arrangeait si bien ! Verte Bruine se sentit étrangement calme, un soleil paisible rayonnant dans son cœur. Si tout ce qu'il avait à faire, c'était chérir sa femme et proliférer, il n'y avait pas à s'inquiéter : il avait élevé des générations de Seferneith, dans un passé lointain ; il ne doutait pas d'être capable d'en élever d'autres, dans un futur très proche.

De… Seferneith ? Alors, c'était ce qu'il était, un Seferneith ? Des images lui revinrent, des images de

plages et de mer turquoise, de forêt fleurie et de fêtes où les corps bruns et tendres se mêlaient, dans un éblouissement de cheveux de toutes les teintes du spectre. Et les splendeurs de leurs yeux… Il revint au présent, et aux chevelures sombres de sa belle-famille, où la lumière n'éveillait que des reflets d'une étonnante banalité. Heureusement que les bijoux et les vêtements les égayaient quelque peu !

– Je voudrais seulement rappeler que mes enfants me ressembleront tout de même un peu.

– J'espère bien ! fit Lys d'Eau. Si j'avais eu trente ans de moins, ma fille n'aurait eu aucune chance de vous épouser. Alors, si je pouvais avoir le plaisir de contempler les petites fesses charmantes de vos descendants, ce serait toujours ça.

Bâton d'Encre la regarda, choqué, et elle lui pinça le nez. Ils éclatèrent de rire, et le lettré se demanda quel genre de gueule de bois suivrait cette longue, cette douce ivresse. Il chassa cette idée comme un insecte importun, car rien ne servait d'être en avance sur le malheur.

*

Quand Lys d'Eau et Bâton d'Encre eurent pris congé, Verte Bruine réalisa qu'il avait un problème :

– Ma chérie, je ferais volontiers les enfants que nous semblons tous désirer. Mais… je n'ai pas la moindre idée de la façon dont les humains enfantent. C'est un sujet qui n'a pas dû spécialement m'intéresser, et je le regrette maintenant.

– Mon amour… cela ne peut pas être si différent, non ?

– Ah bon ? Et pourquoi ? Sommes-nous donc si semblables ?

Elle l'observa, et songea que non, par bien des côtés. Elle était bonne danseuse, mais n'égalait pas la légèreté de la démarche de son époux, qui semblait mêlé d'autant de ciel que de terre. Elle aimait les parfums, mais la peau de Verte Bruine n'en avait aucun besoin. Il en émanait naturellement une senteur de cire d'abeille, de miel, de cannelle, d'encens… le mélange variait selon les moments, mais éveillait toujours en elle une sensation de plénitude. Et la manière dont il parlait aux fleurs, dont les papillons dansaient pour lui… Ils différaient certainement. Il ajouta :

– Et quand bien même nous nous ressemblerions plus ! Pourrais-je en conclure que nous sommes identiques en tout point ?

Elle hocha la tête, et lui décrivit le miracle de la conception, les mois bénis de la grossesse, et le moment magique où l'enfant paraît. Le visage de Verte Bruine ne s'illumina pas. Il resta absolument calme, retenant de son mieux un tremblement convulsif, puis s'évanouit. Rouge Cerise le rattrapa, et se félicita qu'il fût si léger : il tombait lentement, comme une plume dans l'air… Elle l'étendit au sol, tendrement. Elle regarda son visage inanimé, et réalisa qu'il était horrifié. Ah ! Les hommes… s'évanouir à la vue de sang, passe encore ; mais

perdre connaissance à la simple mention d'une hémorragie ? Elle n'avait jamais vu ça. Quand il revint à la conscience, elle s'enquit doucement :

– Tu te sens mieux ?

Il pâlit à nouveau, et s'exclama en se redressant vivement :

– Mieux ? ! Mais ce que tu me décris est horrible ! Je ne peux pas laisser faire ça !

– Mon chéri… tu n'as pas à t'en préoccuper. Les hommes n'assistent pas aux accouchements, et ils se tiennent trop loin pour entendre.

– Ha ! Comme s'il te suffisait d'être loin de mes yeux pour que je ne sente pas ta douleur ! Comme si des murs pouvaient étouffer le moindre de tes cris ! Mon cœur n'est ni sourd, ni insensible, et peu lui importe la distance !

Il se tut un instant, pensif, puis :

– Mais si c'est tellement douloureux, n'est-ce pas dangereux, également ?

Elle leva les yeux au ciel.

– Oui, parfois. On appelle cela : mourir en couches.

Verte Bruine ne visualisa que trop clairement la jeune accouchée se vidant de son sang, puis reposant exsangue sur des draps sanglants. Il vit également comment il le vivrait, et la colère monta en lui. Rouge Cerise lui prit le bras.

– C’est normal, mon chéri, tout le monde fait comme cela.

Il se libéra plus brutalement qu’il ne l’eût souhaité, révolté.

– Je me moque de savoir jusqu’où a pu tomber le monde ! Et je refuse que tu appelles cela « la normalité » !

Il se retourna, furieux, et marcha. Il ralentit en réalisant qu’il ignorait où il allait, puis il décida de laisser faire, et continua. Il monta dans le pavillon circulaire, s’arrêta devant le bas-relief qui représentait la montagne, et dit à celle-ci, sur un ton de reproche :

– C’est n’importe quoi ! N’importe quoi !

Rouge Cerise le calma, puis lui demanda ce que représentait la montagne. Il chercha, chercha encore, puis, hésitant :

– Je… je ne sais plus. Je ne sais plus ce qu’elle représentait. Mais je sais que je lui en ai voulu, avant de lui pardonner. J’avais fini par me dire… n’est-il pas déjà assez douloureux d’être impuissant à sauver ceux qu’on aime ? Faut-il encore que ceux qui partent nous le reprochent ?

Il se tut, puis :

– Je crois que je suis… parti… tranquille, sans haine et sans grief.

Il ne put ajouter qu’il lui avait semblé que cette ultime douceur avait brisé quelque chose. Quoi ? Il

l’ignorait… il n’avait pu ni agir, ni comprendre, il avait été déjà trop loin pour s’en soucier. Il se demanda un instant où il avait attendu toutes ces années, puis la pensée lui échappa, chassée par un regain de vie : il allait être père. Cela seul importait. Cela, et Rouge Cerise. Père… il s’enquit :

– Risquer sa vie chaque fois qu’on la donne, n’est-ce pas un peu cher payé ?

– Hé bien…

– J’ai l’impression que le monde vous en demande beaucoup.

– Mais nous n’avons jamais réfléchi en termes de coûts. Nous trouvons cela naturel… sauf peut-être les jeunes veufs.

– Pour une fois que l’ignorance est utile ! Bon, sans rire maintenant, il n’est pas question que nous fassions ça à la manière humaine. Quand bien même je trouverais le moyen de me faire pousser un, comment dites-vous, un pénis ?, je ne m’en servirai certainement pas pour te féconder. Non seulement c’est dangereux, mais en plus, c’est hideux ! Une poche sur le ventre, une énorme poche distendue…

Il grimaça. Rouge Cerise remarqua :

– C’est un spectacle touchant pour beaucoup.

– Ne me dis pas que vous êtes vicieux, en plus de tout le reste ! Valoriser un handicap !

– Cela lui fait un bon côté. Et puis, il y a l’intimité entre la mère et l’enfant.

– Et le père ? Une fois son pénis ramolli, est-il encore vaguement impliqué ?

– Euh… oui. Rien ne l’empêche de toucher.

– Ben voyons.

Verte Bruine sentit le dégoût le submerger, et fixa la montagne, furieux. L’épée remua dans son fourreau, et il songea qu’il valait mieux se calmer s’il voulait vivre. La colère le reprit, car il n’était pas question de faire le dos rond ! Il tenait à la vie, pas à la survie à n’importe quel prix, et si ses désirs les plus essentiels n’étaient pas pris en compte, il dépérirait. Qu’aurait-il gagné à se taire, alors ? Et… qu’aurait-on gagné à le museler ?

Il remarqua alors que le socle sur lequel reposait l’image de la montagne était fendu, d’un réseau de fractures qui évoquait des cours d’eau se ramifiant et s’infiltrant à travers le monde. Fendu ? Ce socle-là ? Rien n’avait jamais pu altérer ce matériau, jamais. Il demeura pensif un moment, puis releva la tête vers la montagne, et soupira. Sur les immenses flancs de pierre, les nuages gravés luisaient d’humidité, comme s’ils pleuraient. Il murmura doucement :

– Je suis désolé. Sous prétexte que vous êtes un dieu, je vous demande la perfection. Mais même si vous étiez parfait, comment agir parfaitement dans un monde imparfait ? Pardonnez-moi.

Il se tut, puis ajouta :

– Je tiens trop à Rouge Cerise pour prendre le risque de la perdre ; je ne veux même pas qu’elle

souffre. Je vais tenter de donner la vie à ma manière, et si c'est impossible… nous aviserons. Nous trouverons forcément une solution, mais j'aimerais pouvoir rester moi-même autant que possible.

Il lui sembla que la montagne souriait, dressée droite et belle au-dessus du monde, et songea qu'elle aussi devait s'accommoder de ce qui grouillait autour d'elle. Allons ! S'il fallait supporter les mœurs humaines pour avoir la joie de contempler des Seferneith… il en était capable. Pour un enfant, même un seul enfant… il le ferait.

Ils quittèrent le pavillon circulaire, et se promenèrent dans le jardin le temps de trouver un lieu qui leur convînt. Ils s'assirent, et Verte Bruine se demanda s'il saurait encore… le froid, dans son dos, lui semblait pire que jamais. Rouge Cerise l'embrassa, et il oublia son inquiétude. Il se laisserait porter, et verrait bien, le moment venu… Il caressa sa femme de son corps et de ses parfums, et elle jouit avec des cris qui l'étonnèrent et le ravirent, comme chaque fois. C'était exprimer bruyamment son plaisir, mais c'était… stimulant, songea-t-il. Les mâles humains avaient-ils donc tant besoin d'être encouragés ?

Elle s'assoupit contre lui, et il se blottit longtemps dans sa tiédeur, rassemblant ses souvenirs. Il respira soigneusement l'odeur de sa femme, jusqu'à la connaître assez bien pour concevoir un enfant qui leur fût commun. Il se concentra sur son propre ventre. Pouvait-il encore… il fut surpris de sentir que oui, puis une douce chaleur l'envahit comme la vie

coulait en lui et se concentrait pour former le petit. Il gémit de plaisir, tant la mémoire de Rouge Cerise était chaude et savoureuse en lui, tant il était doux de mêler leurs deux natures. Oh ! Il se réjouissait de voir l'enfant !

*

Lys d'Eau demanda à son époux :

– As-tu vu le petit ?

– Oui. Enfin, disons que je l'ai miré, comme tout le monde. Je l'ai extrait délicatement de son réceptacle tiède près du fourneau, et je l'ai regardé.

– Un gros, un bel œuf blanc.

Ils rirent.

– J'avais bien dit que Verte Bruine était un drôle d'oiseau.

– Mais de là à pondre…

– Hé bien, cela nous fait toujours une chance en moins que Rouge Cerise meure en couches. Je ne m'en plaindrai pas.

– Et lui non plus !

Ils se turent un moment. Puis elle s'enquit :

– Au fait, sais-tu combien d'œufs il pond ?

– Oh, non. Et nous n'allons pas fouiller chez eux. Ils habiteraient chez nous, peut-être pourrions-nous, mais, hélas…

–… par chance…

–… nous sommes dispensés en bonne partie de notre rôle de beaux-parents encombrants…

–… et nous pouvons donc conserver celui d’amoureux.

*

Souvent, Verte Bruine venait rendre visite à l’œuf. Il entrait, puis refermait soigneusement la porte derrière lui. La pièce était chauffée jour et nuit par un grand fourneau bas, assez vaste pour qu’un matelas et quelques coussins y fussent posés, ainsi que, contre le mur, une petite armoire pourvue de nombreux tiroirs. Le feu maintenait à bonne température la niche capitonnée où reposait l’œuf, et il ne s’était pas éteint depuis le jour de la ponte.

Le lettré se couchait, soulevait ses habits, prenait l’œuf, le posait contre son ventre, et se roulait en boule autour de son petit. Il s’entourait étroitement de l’épaisse couette qui le protégeait de ce froid qu’il détestait. Chacun louait la douceur du printemps, mais lui, il sentait dans chaque courant d’air le rappel de l’hiver, et il attendait l’été, sa chaleur merveilleuse qui se glissait partout, et s’épaississait autour des corps. L’enchantement du jardin tempérait le climat, mais c’était éviter le pire, non créer le meilleur. Quand il serrait son petit contre lui, il ne sentait que trop le froid, dans ses os, dans les caresses de l’air, sur ses minces épaules.

Enfoui dans les plumes, l’œuf tiède contre sa peau, Verte Bruine rêvait du sable chaud où il eût pu enterrer son enfant s’il avait été chez lui ; il voyait

danser les poissons colorés parmi les flots turquoise. Il parlait au petit dans un langage d'odeurs et de sentiments, il lui disait son amour, et celui de sa mère, dont il imitait l'odeur. Ce qu'elle ne pouvait faire, il le faisait pour elle, l'incarnait de son mieux. Il l'avait étudiée, et la connaissait au point de la répéter fidèlement. Même s'il savait la reproduire, il ne se lassait pas d'elle, car il lui était si doux de ne pas devoir se suffire à lui-même.

Il écoutait les mélodies subtiles des musiciennes qui se relayaient dans la pièce, les chants, le doux ruissellement de la longue flûte, les tintements délicats de la cithare, et le bourdonnement grave du violoncelle. Il goûtait au silence, au chant des oiseaux, aux clapotements dans le bassin tout proche. Il se demandait s'il avait eu un ami musicien, car il eût aimé que le petit entendît une musique composée pour des oreilles pointues, une musique qui tînt compte des couleurs des sentiments qu'elle engendrait chez l'auditeur. Oui, il faudrait au petit d'autres Seferneith que son père, d'autres corps tièdes et bruns, d'autres cheveux dont les reflets le raviraient. Il est si triste, le jardin qui n'héberge qu'un papillon ! Verte Bruine avait envie de les revoir. Il lirait, pour les redécouvrir, car il avait certainement décrit la douce vie de son peuple.

Et puis… un enfant, cela se fêtait ; et si sa belle-famille était capable d'apprécier la beauté de son corps, elle ne pouvait vraiment se réjouir de son odeur, de l'éventail d'émotions qui se déployait autour de lui… ils n'avaient ni les sens adéquats, ni

les mots. Oui, il faudrait des amis… ne serait-ce que pour que l'enfant le laissât lire en paix, parfois.

*

Quand l'œuf se fendilla, ses parents et grands-parents étaient réunis autour de lui. Ils virent la coquille tomber en morceaux, le petit se déplier lentement, regarder son pied d'un air ébahi, puis empoigner un débris blanc, tout mouillé encore, et, lentement, le lécher, les yeux clos de bonheur. Puis le nouveau-né renifla l'air autour de lui, se dirigea vers Verte Bruine qui le prit doucement, compléta sa toilette, et le posa contre son ventre, où il s'endormit.

Ils restèrent muets, souriants. Quand le petit bougea à nouveau, Lys d'Eau tendit à sa fille un pot de purée de mangue. Il était temps de nourrir la descendance.

Bâton d'Encre toussota :

– Au fait, je n'ai rien vu qui puisse faire penser à un pénis ; pas de petite fente non plus. Est-ce normal ?

– Oui, fit Verte Bruine, serein.

– Mais alors, comment savez-vous si c'est un garçon ou une fille ?

– C'est une bonne question. Comment avez-vous su que j'étais un beau-fils et non une belle-fille ?

– Vous vous intéressiez à ma fille.

– C'est une bonne réponse. Elle demande juste un peu de patience de la part des parents.

Lys d’Eau et Bâton d’Encre se regardèrent, interloqués. Comment allaient-ils pouvoir choyer l’enfant, s’ils ne savaient choisir entre la robe d’une fille et celle d’un garçon ? Rouge Cerise déclara :

– Papa, maman, j’ai la joie de vous annoncer la naissance de votre petite-fille et de votre petit-fils. Sans vouloir bouffer à tous les râteliers, je crois qu’on peut trouver usage et d’un miroir, et d’une épée, qu’on soit une fille ou un garçon.

Verte Bruine sourit :

– Tu entends, Petite Pomme ? Tu as droit au pantalon sous ta jupe…

L’enfant lui attrapa une mèche de cheveu, l’enroula autour de son petit doigt, et gazouilla. Lys d’Eau murmura :

– Des comme cela, vous nous en faites tant que vous voudrez. J’aurai plaisir à les voir courir dans le jardin !

Le lettré songea qu’il en serait heureux également, mais que s’il le faisait, il devenait impératif de rêver des amis seferneith. Il ne se voyait pas couvert d’une grappe de petits, même souriants. Il aimait beaucoup trop ses amis de papier, leur si parfaite conversation, l’élégance avec laquelle ils acceptaient leur congé, pour ne pas devenir fou s’il avait plus d’un enfant, et qu’il était le seul adulte disponible.

*

Verte Bruine demanda :

– Es-tu prête ?

Rouge Cerise ajouta une dernière fleur à sa coiffure.

– Je le suis. Me diras-tu maintenant qui nous attendons ?

– Non, mais je te demanderai de venir avec moi.

Ils s'enfoncèrent dans le jardin, et atteignirent l'entrée d'un labyrinthe végétal. Elle contempla, émerveillée, l'arche couverte de roses qui en marquait l'entrée.

– Leur parfum… c'est délicieux.

– N'est-ce pas ?

– Nous entrons ?

– Non, nous attendons qu'il sorte.

– Qu'il… sorte ?

Elle se campa face à l'entrée du labyrinthe, et passa le temps en laissant son regard courir sur les feuilles, se reposer sur les roses aux teintes variées. Elle s'absorba si bien dans les pétales qu'elle émit un petit cri étonné en apercevant le grand Seferneith qui s'avançait vers elle.

– Verte Bruine… il est magnifique ! Ces yeux… et ces cheveux dorés ! Il est très différent de toi.

– Les Seferneith sont plus variables que les humains.

– Les Seferneith ? Tu as retrouvé ton nom ?

– Oui. Finalement, nous ne sommes pas seulement des humains un peu bizarres. J'ai retrouvé des livres nous concernant, et je ne crois même pas que nous ayons des origines communes. Mais… peu importe, tant que nos cœurs se rejoignent.

Elle l'enlaça.

– Nos cœurs… et nos peaux…

Il l'embrassa, puis ils se tournèrent vers leur invité. Verte Bruine se réjouissait de découvrir si ce nouvel ami aimait les enfants autant qu'il l'espérait. Il ne rechignait aucunement à s'investir, si cela lui permettait de sauver son temps libre et sa qualité de vie… mais se fatiguer en vain le déprimait.

*

Rouge Cerise était debout sur la berge de l'étang où Petite Pomme barbotait. L'enfant nageait entre les nénuphars, éclatant de rire quand les bancs de poissons colorés la frôlaient. Elle tentait d'attraper une nageoire dorsale, et d'être tirée, mais les poissons courbaient leurs longs corps fuselés et lui échappaient sans peine.

Derrière les arbres, la jeune femme distinguait le long toit noir de la prison, et songeait avec gratitude à tous les hommes qui y mouraient pour elle, sans même savoir qu'ils se rendaient utiles. Elle rit, et conclut que c'était encore la meilleure manière d'être sûr qu'ils ne demanderaient aucune compensation, puisqu'ils ignoraient avoir donné.

Elle s'émerveillait de tout ce qu'ils lui

permettaient : des pavillons richement meublés, magnifiquement décorés ; des vêtements si étranges et si beaux qu'aucun artisan n'aurait pu les réaliser ; des mets savoureux en abondance, et des vins doux aux innombrables parfums ; des arbres couverts de fleurs en toute saison ; de merveilleux enfants aux cheveux colorés, dont la beauté faisait écho à celles des Seferneith adultes, résidents ou visiteurs. Il lui semblait vivre entourée d'une assemblée de fées, cultivées, tendres et drôles. Elle n'avait jamais rêvé que la vie pût être si gratifiante, et sentait le temps s'étendre, devenant une éternité de bonheur.

Verte Bruine vint de son pas tranquille, et s'arrêta contre son dos, humant le parfum de ses cheveux. Elle se laissa aller en arrière sur la poitrine de son époux, et soupira d'aise quand il referma ses bras autour d'elle. Elle regarda l'étoffe scintiller dans la lumière, et crut voir des flots de carapaces vertes et or couler en ruisselets. Elle s'était faite à la magie, comme à une évidence, une vie soudain plus simple. Elle caressa doucement la joue du lettré, et songea que seule la beauté la surprenait toujours, la beauté et l'infinie délicatesse. Elle demanda :

– Sais-tu que les travaux d'agrandissement de la prison commenceront sous peu ?

– Ton père me l'a dit. Il était très fier du succès de son nouveau concept carcéral. Il a été chaudement félicité pour cette prison modèle, et le calme exemplaire qui y règne sans discontinuer.

– Eh ! Ils dorment toute la journée ! Comment

pourraient-ils déranger, et à fortiori s'évader ? Et c'est apprécié : papa reçoit des criminels dangereux, des rois de l'évasion, de tout le royaume ! Nous retenons les pires des fripouilles ! N'est-ce pas merveilleux ?

Oui, songea-t-il, et c'est même sans danger maintenant que j'ai renforcé les défenses pour prévenir tout assaut en vue de les libérer et toute évasion.

– Je suis ravi du succès de ton père. Il m'est très agréable de lui rendre service. Son bonheur a quelque chose de rafraîchissant.

– Mais… sauras-tu quoi faire d'un surcroît d'énergie ?

Verte Bruine rit doucement en pensant à tout ce qu'il n'avait pas encore pu faire renaître. Tant d'arbres manquaient dans le jardin, tant de fruits ne fondaient plus, savoureux, dans leurs assiettes ; tant d'ailes de papillons ne battaient plus ; et tant d'amis ne venaient que trop rarement lui rendre visite. Sans compter que certains pavillons n'étaient pas remeublés, et qu'il n'avait plus vu un feu d'artifice depuis longtemps. Et puis, il y avait les œufs nouvellement pondus, qui rêvaient dans la douce chaleur des fourneaux. Il faudrait de quoi les amuser tous. Oh ! Il avait bonne mémoire ! Il saurait que faire renaître !

Ils restèrent silencieux comme leurs pensées coulaient dans le même cours tranquille. Il était doux de ne plus se modérer, de puiser sans retenue dans la

vie des condamnés pour que brillât le passé, pour que parussent au seuil de la porte des amis flamboyants, des visiteurs charmants. Verte Bruine aimait pouvoir offrir la douceur du climat et la végétation épanouie quelle que fût la saison, les treilles et les chemins tous bordés de corolles. Il aimait les sourires de ses jardiniers, fascinés par les fleurs qui poussaient sous leurs doigts, vigoureuses et splendides. Il aimait aussi créer d'un souvenir les mets les plus fins, même si plus personne n'en cultivait les ingrédients ; et écouter le babil lointain des servantes qui les dégustaient, assises autour de leur grande table.

Rouge Cerise adorait le voir libre d'offrir à son gré, de créer chaque jour de nouveaux présents, pour le personnel, pour elle, et pour lui, car son cabinet croissait lentement. Elle songea à son père, reconnaissante, car il était doux de songer que plus l'imperfection du monde croîtrait, plus la prison se remplirait, et plus le rêve fleurirait sur des bases solides.

Dans la rue, un chien pissa contre la porte du jardin, ses battants de guingois tout encombrés d'herbes jaunies par un automne impitoyable. Il renifla, troublé, l'odeur intense des fleurs d'un printemps éternel, et le parfum d'un corps qu'il ne connaissait pas. Il gémit doucement, puis s'éloigna en silence, et ne se détendit que quand l'oubli, enfin, effaça l'épisode de sa mémoire fragile.

*

Verte Bruine lisait paisiblement, installé dans son

étude. Près de lui, Rouge Cerise déroulait peu à peu un long parchemin qui montrait une plage le long de laquelle étaient illustrés différents styles de villas seferneith, ainsi que les installations temporaires destinées aux diverses fêtes. En toile de fond, la forêt magnifiquement jardinée était un éblouissement de fleurs. C’était ravissant.

Petite Pomme, elle, grimpait aux rideaux. Le lettré ne lui accordait aucune attention, car il avait mis hors de portée tous les objets dangereux de ses collections, et renforcé la protection des autres, de façon à ce qu’ils pussent tomber sans se briser. L’enfant ne faisait pas plus cas des chutes que n’importe quel autre Seferneith. Du moins, pas d’une si faible hauteur. S’il avait fallu qu’ils se brisassent les os chaque fois qu’un fruit savoureux les avait tentés tout au sommet d’un arbre, ils auraient duré moins longtemps.

Quand Petite Pomme tombait, ce qui arrivait souvent, elle pleurait, non de douleur, mais de contrariété, parce qu’un choc avec le plancher n’aurait pas dû être la seule récompense de ses efforts. Elle pleurait, et toutes les personnes à proximité cessaient leurs activités pour se ruer vers elle, et la consoler de leur mieux. Ce n’était que quand elle se détournait, apaisée, qu’ils pouvaient reprendre leurs tâches.

Petite Pomme voulut attraper l’un des motifs peints qui décoraient le plafond, et tomba. Elle pleura, mais son père resta assis, serein ; et, avant

même que Rouge Cerise pût songer à se lever, la sensation d'urgence qu'elle ressentait disparut. Elle observa sa fille, et s'étonna, car la petite gazouillait, souriante, ce qu'elle n'avait jamais fait avant d'avoir reçu l'attention qu'elle jugeait mériter. La jeune femme reprit sa lecture, pensive. Était-ce la présence de son époux qui apaisait ainsi l'enfant ? Il faudrait le convaincre de s'en occuper plus. Elle ouvrit la bouche pour ce faire, puis elle bâilla, profondément, et quand elle referma la bouche, elle avait oublié.

Petite Pomme grimpa sur les genoux de son père, et tira sa manche. Il posa son livre, et joua avec elle un moment. Il reprit sa lecture, jusqu'à lire une phrase qui l'inspira. Il reposa l'ouvrage, quitta son fauteuil, s'assit à son bureau et commença à rédiger. Petite Pomme grimpa sur le meuble, s'installa près du sous-main, et regarda un instant les couleurs du papier, les caractères que son père y traçait. Elle tendit la main, et saisit la plume au milieu d'un mot. Verte Bruine la lui laissa quelques instants, la reprit, et continua à écrire. Rouge Cerise sourit, et souhaita intérieurement bon courage à son époux, car quand la petite faisait cette tête-là, c'était qu'elle tendrait la main à nouveau, dans quelques maigres instants.

Petite Pomme descendit du bureau, et quitta l'étude. La jeune femme resta bouche bée, puis :

– Mais ? ! Que fait-elle ?

– Elle va chercher des mandarines.

– Des… mandarines ? Mais elle n'aime pas les mandarines !

Verte Bruine eut l’air ennuyé.

– Vraiment ? Quelle étrange idée !

Il plissa les yeux un instant, puis se détendit, et sourit à son épouse :

– C’est arrangé, ma chérie : elle va finalement chercher un kaki. Je suis sûr qu’elle les aime, et au fond, cela m’arrange : le prochain plaqueminier est encore plus loin que le mandarinier. Merci de ta remarque ! Je n’aime pas commettre des erreurs, même par négligence.

Rouge Cerise le regardait, bouche bée.

– Mais… Verte Bruine… au premier chef, comment savais-tu qu’elle allait chercher des mandarines ?

Le lettré fronça le sourcil, et murmura :

– Eh bien, je… les couleurs me l’ont dit…

– Vraiment ? J’aurais juré qu’elle avait surtout envie de jouer avec ton pinceau, et de voir quand tu t’énerverais.

Il réfléchit un moment, puis s’épanouit soudainement, et la jeune femme resta muette d’étonnement devant l’intensité du bonheur de son époux. Elle l’avait déjà vu ravi, mais là… c’était une autre dimension.

C’était si simple, songea Verte Bruine, comme illuminé : sentiments… fluctuer… mais bien sûr ! À son gré ! D’un simple désir ! D’un seul effluve émis autour de lui ! Voilà pourquoi il avait semblé si

maladroit, si superflu, d'user d'un enchantement ! À quoi bon la magie, quand la nature faisait tout aussi bien l'affaire ! Et voilà pourquoi les couleurs qui dansaient autour de chacun l'avaient ravi, mais également frustré. Ce n'était pas tout de les voir… il pouvait en jouer ! Tout lui revenait… voilà ce qu'étaient vraiment les couleurs ! Des émotions… des sensations… nées du monde environnant, ou de pensées intimes, si aisément déductibles avec un peu d'expérience. Et de l'expérience, il n'en manquait pas.

Il éclata de rire, et expliqua à Rouge Cerise ce qu'il venait de découvrir. Elle dit, troublée :

– Mais… quand tu me fais l'amour… agis-tu différemment ? Il me semblait que tu me voyais entourée de couleurs, et que tu me charmais d'effluves, que je ne sentais même pas, et que cela me donnait du plaisir…

Il resta muet. Oui, il l'avait fait, chaque fois qu'il l'avait aimée, et cela lui avait paru si naturel qu'il n'avait pas cherché plus loin. Il s'était dit que c'était sa manière de faire l'amour… voilà tout. Il éclata de rire : faire l'amour ? ! Faire l'amour seulement ? Mais non ! C'était tellement plus amusant… il s'agissait tout bonnement de faire faire à chacun ce qui l'arrangerait, lui. Et, s'il manipulait ainsi un ami, de veiller à ce que cela lui plût… c'était la première, et la plus importante, des règles de politesse seferneith. Qui se livrerait de bon cœur, s'il devait craindre ? Il souriait largement, très largement, et Rouge Cerise remarqua :

– Eh bien ! Je t’ai rarement vu si réjoui !

– Eh bien ! J’ai rarement recouvré un moyen si efficace de préserver mon bien-être ! Il y a de quoi jubiler.

Elle sourit à son tour, car s’il était content, tout était bien. Elle demanda pourtant :

– Et… cela fonctionne sur tout ?

– Sur tous les êtres organiques.

– Une épée enchantée, c’est un être organique ?

Question piège, songea Verte Bruine. Il répondit :

– Hélas, ma chérie… l’épée est d’acier et non de chair ! Je ne peux rien contre elle…

Rouge Cerise eut un sourire étrange, un sourire qui ne lui ressemblait guère. Il comprit que l’essentiel n’était pas qu’il pût nuire à une épée enchantée, mais qu’il décidât de ne pas le faire. Le sourire s’estompa, comme dissous dans un azur lointain, et le lettré ajouta, pour sa femme cette fois :

– C’est bien normal, ma chérie. Si l’épée était pourvue d’un nez, elle ne trancherait pas la tripaille avec une telle bonne volonté.

– Kèki s’passe si t’as… Petite Pomme ralentit, puis prononça avec soin : la tripaille tranchée ?

– Tu fais caca par le devant, ma chérie.

– Bêêê !

– Comme tu dis, ma chérie, fit Verte Bruine en contemplant la petite frimousse barbouillée de kaki.

– C’est pas beau, le caca.

– Voilà qui est un peu abusif, non ? Cela sent certainement mauvais, et c’est le signe chez l’humain d’un rendement lamentable dans les processus digestifs… mais j’avoue trouver parfois au matériau des teintes intéressantes. Point de vue de coloriste, évidemment.

Petite Pomme plissa le nez, furieuse, car elle détestait avoir l’impression qu’elle ne comprenait rien. Et son papa pouvait tout aussi bien être le plus clair des enseignants que le plus obscur des hommes. Il faudrait qu’elle trouvât le moyen d’y changer quelque chose !

Verte Bruine sourit en sentant s’infiltrer en lui le désir de son enfant, impérieux et brouillon. Elle promettait ! Un de ces jours, il se retrouverait à danser la gigue dans sa baignoire… ou pire encore. Bah ! C’était le lot de tous les parents… il n’en était pas mort, il n’en mourrait pas, il suffisait tout bonnement de refuser les instructions suicidaires.

Il songea soudain qu’aucun des humains présents dans le jardin n’était capable d’effectuer ce tri élémentaire, et il espéra que personne n’était mort ; puis il haussa les épaules avec bonne humeur. Et quand bien même ? Il en créerait une copie ! Aucun de ses serviteurs n’était si complexe qu’il ne pût parvenir à l’approximer valablement. Sauf peut-être… Mirabelle. Son double pourrait certainement être aussi piquant et aussi déplacé qu’elle, mais induire une pareille instabilité, ouvrir sous chacun le

gouffre sans fond de la folie ? Certainement pas.

Il prit Petite Pomme sur ses genoux, et lui expliqua comment ne pas tuer d'humains sans faire exprès. Il en ferait autant avec tous les autres petits, dès qu'il aurait envie d'aller leur rendre visite. Bien sûr, des humains étaient en danger ; mais ils n'étaient que des ombres aux frontières de son esprit, alors que les mots du texte qu'il avait commencé à rédiger flamboyaient dans ses pensées.

X – Le festin intérieur

Bleu Nuit n’enseignait plus. Les plus âgés de ses disciples avaient pris le relais, formant les plus novices. Certains des jeunes professeurs se plaignaient de ne rien apprendre eux-mêmes, et hésitaient à rejoindre d’autres maîtres ; on racontait que l’exorciste de Deux-Rivières, la ville voisine, n’était pas si mauvais. Lavandin avait refusé d’entendre parler d’exode, puis prié chaque élève de faire l’inventaire de ses connaissances, et comparé les savoirs de chacun, démontrant qu’ils avaient tous à apprendre de leurs pairs. Avant de quitter l’école, pourquoi ne pas partager tout ce qui pouvait l’être ? Lui-même avait volontiers tenté de transmettre ce que Bleu Nuit lui avait enseigné, et compris rapidement pourquoi certains éléments lui avaient été exposés lors de cours particuliers : il semblait être le seul à leur trouver un sens.

Après un cours, Lavandin retrouva Nuit Calme dans la cour ombrée de pêchers. Ils préparèrent du thé, déballèrent chacun une petite tartelette aux abricots secs, puis l’aîné s’épancha :

– Je ne supporte pas de le voir ainsi, Lavandin ! Assis, toute la journée, devant la stèle de Roseau Bleu ! Écrasé de chagrin ! Et tous mes mots n’y changent rien !

– L’impuissance te dérange ?

– L’impuissance ? Non ! Mais d’être ainsi condamné à l’ingratitude ! Combien de fois nous a-t-il consolés, Lavandin, toi, moi, les autres ? Il a reconnu notre chagrin, nous a réconfortés, a fait renaître l’espoir dans nos cœurs ! Je ne serais jamais devenu celui que je suis sans ses encouragements, jamais ! Et toi…

– Moi, je serais probablement mort ; ou je ne serais que l’ombre d’un homme.

– Et pourtant ! Malgré ses bontés, aucun de nous n’est capable de l’aider ! Pour une seule mort, il s’est écroulé. C’est incroyable ! Nous faisons pourtant un métier dangereux, et n’importe lequel d’entre nous peut disparaître à tout moment. Pourquoi s’affliger ainsi ?

– Nuit Calme… je crains que Roseau Bleu n’ait été quelqu’un de… spécial, pour Bleu Nuit.

– Spécial… ? Mais… il n’a jamais fait preuve de favoritisme !

– Non ?

– Non. Je sais bien qu’il a passé plus de temps avec toi qu’avec quiconque, mais… tu en avais besoin. Et tu lui apportais tant ! Quand il souriait en te voyant, quand il était heureux de tes progrès, chacun d’entre nous en profitait, car il avait le cœur léger, il était confiant, et ne nous en aimait que plus.

Nuit Calme se tut, écouta les feuilles bruisser dans le vent, puis :

– Et regarde-nous, maintenant… incapables de le consoler !

– Laisse-lui le temps.

– Je ne crois pas que le temps suffira. Et, Lavandin, je pense qu'il est d'autres formes de réconfort.

– Vraiment ? Lesquelles ?

– Ça, je ne te le dirai pas. C'est notre affaire.

– Votre affaire ?

– Je n'ai déjà que trop parlé, et je te prie d'oublier ce que je viens de mentionner, car mon étourderie vient encore de me trahir.

– Je… bien sûr. C'est déjà oublié.

– Merci !

Nuit Calme s'éloigna, et son ami resta songeur. Oublier ? Bien sûr que non ! Son condisciple savait parfaitement tenir sa langue, quand il n'éprouvait aucune inquiétude. S'il avait parlé, c'était par conscience d'un danger. Qu'avait-il pu inventer ? Lavandin soupira : il s'était engagé à ne pas fouiner, et ne fouinerait pas, d'autant plus aisément qu'il avait mieux à faire.

*

Assis dans le jardin, Bleu Nuit ressassait les évènements qui avaient mené à la mort de Roseau Bleu.

Souvent, il se sentait atrocement coupable. Quand

son disciple s'était impliqué dans l'affaire, il était déjà trop tard pour agir, mais il l'avait pourtant laissé partir. Bien sûr ! Il n'avait eu que Rouge Cerise en tête ! Son cœur avait battu pour une autre… et il s'était compromis avec un spectre. Il méritait parfaitement de perdre un être cher, il méritait d'être puni, il l'avait mérité dès le premier instant où il avait osé désirer son disciple. Mais Roseau Bleu ? Qu'avait-il mérité, lui ? Pourquoi tuer l'innocent pour punir le coupable ? C'était tellement injuste !

Par instants, l'exorciste se demandait si le monde avait changé. Jadis, il combattait les spectres avec succès. Jadis, il restait chaste sans peine. Ha ! Chaste ? Pas en pensée… peu importait, gémit-il, Roseau Bleu ne savait rien, rien ! Comment un désir tu aurait-il pu lui nuire ? Était-ce l'air du temps ? Le vent avait-il tourné ? Il n'en aimait pas l'odeur, les nuages lui semblaient autant de vols de corbeaux, leur plumes déjà sombres encore noircies de suie, leurs pattes de fer rougies par des incendies. Il soupira, car il eût préféré que les temps fussent à nouveau propices à la raison.

Il éclata de rire : incriminer l'air du temps, et en appeler à la raison ? Encore un peu, et il prierait ! Non, c'étaient ses doutes qui l'avaient mené à l'échec ; ces mêmes doutes qui l'avaient laissé incapable, pour commencer, d'exorciser Verte Bruine.

Le monde avait été si simple, avant cela. Il y avait les humains, ses frères faibles et précieux, qu'il devait protéger des fléaux les menaçant, toutes les formes de

spectres, de fantasmes et de sentiments incarnés qui les harcelaient, avec un amour létal ou avec une malveillance absolue. Il y avait le bien, et le mal ; les gentils humains, et les méchants fantômes.

La situation était si claire qu'elle avait soutenu son action. Il était devenu un maître exorciste réputé, et avait recruté des disciples pour l'assister dans le long combat qu'était sa vie. Il s'était astreint à enseigner, trop conscient du besoin de combattants dans cette lutte, et avait formé chacun de ses élèves à la pédagogie, les plus âgés aidant les plus jeunes, les plus doués soutenant les plus hésitants.

Et maintenant… était-ce vraiment un doute qui le hantait ? Il restait convaincu que les morts n'avaient pas à se montrer aux vivants, qu'il devait exister une barrière entre eux, qu'aucun passé ne devait se relever. Mais Verte Bruine… il se surprenait à lui trouver des excuses. Pire… à souhaiter sa présence. Il aurait voulu, oh ! comme il aurait voulu qu'il vînt le consoler. Il ne pouvait que relire sa lettre, et la replier, honteux d'y trouver du réconfort… et réaliser qu'il caressait le papier, si doux, si tiède sous ses doigts… Parfois, endormi près de la stèle, il rêvait que Rouge Cerise lui caressait doucement les cheveux, et murmurait des mots de réconfort. À son réveil, il suppliait Roseau Bleu de lui pardonner, mais se sentait irrémédiablement souillé, indigne de toute pitié.

Il regardait la stèle, ses larmes coulaient, et, avec elles, sa vie s'en allait peu à peu. L'hiver ne l'avait

pas tué, mais le temps y parviendrait, à force d'usure.

*

Lavandin entra sans bruit dans le jardin intérieur. Il s'agenouilla à côté de son maître, ramassa la fine tasse de porcelaine, la retourna pour la vider du reste de liqueur qu'elle contenait, et soupira en regardant Bleu Nuit.

– Maître, je croyais que l'alcool n'était bon qu'à faire des libations aux esprits inférieurs.

– Je le croyais aussi. Comme on peut se tromper ! À moins, évidemment, que je ne sois devenu un esprit inférieur.

Il n'était pas assez ivre pour ne pas remarquer qu'il venait de blesser Lavandin. Il tenta de se reprendre. Il était toujours à la tête d'une école, ses disciples avaient besoin de lui, leur honneur dépendait de sa vertu. Il ne pouvait leur infliger sa déchéance… mais il se sentait tellement fatigué, tellement impuissant, juste bon à ne rien faire, avec cette impression que s'il inclinait un peu trop la tête, ses larmes déborderaient, le noieraient encore.

– Pardonne cette mauvaise plaisanterie, Lavandin. Certaines comparaisons ne devraient pas être faites, même pour rire.

– Ce n'est rien, maître. J'ai trouvé une nouvelle variété de thé au jasmin. Me permettrez-vous de vous en préparer une tasse ?

Un nouveau thé au jasmin… c'eût été un plaisir,

jadis. Mais Bleu Nuit dut réprimer une grimace à l’idée d’en boire. Il répondit pourtant :

– Très volontiers, Lavandin.

Celui-ci comprit parfaitement combien son maître souhaitait son départ, pour retrouver le calme du jardin, y cultiver ses remords, et continuer à sombrer toujours plus profondément dans le chagrin, puisque chaque instant passé à se morfondre au lieu de se rendre utile augmentait encore sa culpabilité. Ils burent, et le jeune homme fit durer sa tasse, dégustant son thé à petites gorgées. Sa présence devenait insoutenable pour Bleu Nuit. Enfin, il parla :

– Maître, vous disiez que seule la connaissance exacte permet l’action adéquate.

– Je le pense toujours.

Avec la part de mon esprit que l’alcool n’a pas noyée, évidemment.

– Merci, maître. Je suis heureux d’avoir votre aval.

Lavandin s’éclipsa trop vite pour que son maître pût lui demander ce qu’il venait d’approuver. Cela l’étonna, car il n’avait pas coutume de manquer de temps, puis il soupira : l’alcool le ralentissait… comme la fatigue l’avait retenu jadis de courir après Roseau Bleu. Mais peu importait, cette fois, car il connaissait suffisamment le jeune homme pour deviner : il allait enquêter sur la mort de son condisciple, dans l’espoir de prouver que mourir de chagrin n’était pas la meilleure solution. Bleu Nuit se leva, gémit tant ses jambes s’étaient ankylosées, et

tituba en direction de sa salle de magie. Il songea qu'il n'aurait jamais dû inventer le moyen de ne plus excréter, car il eût été forcé de se dégourdir les jambes ou de se souiller, et comme il était incapable d'accepter d'être conchié… il aurait bougé.

Tout en se hâtant, il s'étonna du comportement de Lavandin, qui avait pris la précaution de le manipuler ! Ne savait-il donc pas qu'il n'aurait pas interdit l'enquête ? Qu'il priait pour que la situation évoluât, même s'il était trop faible pour agir lui-même ? À la rigueur, il aurait refusé de demander précisément à quel sujet son disciple comptait enquêter.

Son élève avait-il douté de lui ? Le chagrin monta en lui comme un raz-de-marée dans un puits, et il en fut surpris. Il n'eût jamais pensé que l'opinion de Lavandin lui importât à ce point. Mais au fond, c'était normal : de tous ses disciples, c'était celui qui le connaissait le mieux. Il voyait l'homme tout autant que le maître, et acceptait les deux. Maintenant que les roseaux s'étaient couchés à jamais, c'était évident.

Le maître exorciste se mit à courir, réfléchissant déjà à ce qu'il allait faire. Il n'était pas question de perdre le jeune homme, ni maintenant, ni jamais.

*

Lavandin s'assit devant lui :

– L'enquête s'est bien passée, maître. Les dieux devaient être avec moi, j'ai eu l'impression d'être protégé en permanence par un bon génie.

Bleu Nuit songea que ledit bon génie ne serait pas fâché de dormir enfin, car l'idée de faire défaut au moment crucial l'avait angoissé jusqu'à l'insomnie. Il avait veillé, hanté par l'image insupportable de Lavandin tué à son tour, et peiné à se rappeler ses traits, cachés par le visage boursouflé de Roseau Bleu. En esprit, il avait posé ses mains sur la face glacée du mort pour en arracher la peau, et tenter de retrouver le visage de Lavandin, ou du moins un vide qu'il pourrait occuper quand il reviendrait. Roseau Bleu avait été un avertissement dont il pourrait se remettre, mais perdre Lavandin…

Il soupira de soulagement, et versa délicatement une tasse de thé qu'il tendit à son disciple.

– Je te remercie pour ce thé, Lavandin. Je le trouve exquis.

Le jeune homme sourit, charmé du compliment ; il était merveilleux de voir son maître redevenir sobre. Ils se turent un moment, puis Bleu Nuit demanda :

– Et qu'est-ce que la bienveillance divine t'a permis d'apprendre ?

– Que Roseau Bleu a été tué par les entrepreneurs à qui Bâton d'Encre avait confié la construction de la prison. Ils n'avaient pas la moindre envie de perdre le contrat, et la mort d'un seul homme n'était pas cher payer pour conserver leurs bénéfices et pots-de-vin. Ils l'ont séquestré, étranglé, et jeté dans un réduit exigu.

– Tu as des témoins ?

– Ils n'iront pas devant un juge. Mais ce n'est pas tout… je n'ai trouvé aucun indice permettant de penser que Bâton d'Encre aurait demandé la mort de Roseau Bleu. Pour moi, je suis certain que le magistrat n'est aucunement mêlé au meurtre. D'ailleurs, la méthode lui ressemble si peu ! Il méprise les crimes discrets, car il lui est si simple, et si agréable, de faire accuser un homme, puis de l'exécuter publiquement !

Bleu Nuit sentit une nausée monter en lui. Tout aurait été simple si Bâton d'Encre et Verte Bruine avaient été coupables, s'il avait pu continuer à penser que les spectres étaient tous mauvais, et corrompaient les mortels. Mais non… c'étaient des humains, c'étaient encore des humains qui le privaient de ceux qu'il aimait. La fureur montait en lui. Tuer un homme honnête et courageux, par cupidité ! Il serra les poings, et, sur son visage cerné et pâli par la veille, Lavandin vit passer une ombre qui l'effraya. Il murmura :

– Maître, songez au miroir.

L'exorciste le regarda, glacial. Malgré la rage qui s'amoncelait en nuées sombres dans les yeux de son aîné, le jeune homme ajouta :

– Certains êtres vous sont chers, qu'ils soient morts ou vivants. Mais ceux qui vous chérissent… pourquoi leur infliger ce dont vous souffrez ? Pourquoi les affliger ?

Bleu Nuit baissa les yeux, les poings toujours serrés. Il finit par desserrer le poing gauche, et

referma sa main sur son long collier. Il dit, entre ses dents :

– S’il existe un moyen qui le permette, Lavandin, je le choisirai. Va-t’en, maintenant.

Et il compléta : tu m’as assez compliqué la vie pour ce soir. Me garder en vie ? Rien que cela ? Mais peu m’importe d’être arrêté et exécuté comme meurtrier, tant que je puis venger Roseau Bleu ! Comme si la vie avait encore un sens ! Comme si je me souciais du nombre de mes jours ! Comme si j’étais capable de guérir de cela !

Il vit, sur son bureau, un petit paquet de thé et un mot de Lavandin, et se figea. Il n’avait déjà que trop négligé ses devoirs, et son disciple, par respect pour son maître, avait enquêté à sa place. Lui faudrait-il aussi poursuivre sa formation seul ? Il se sentit honteux, et réalisa soudain qu’il n’avait même pas remercié le jeune homme pour son enquête. Il s’assit, prit du papier, et écrivit soigneusement un mot de remerciement. Il le posa au creux de ses mains, se concentra jusqu’à ce que le papier frémît et qu’une petite chouette blanche s’ébrouât. Elle tourna vers lui de grands yeux bleu pâle, piquetés d’or, et il lui sourit. Il murmura doucement la tâche qu’il lui confiait, et elle écouta, sans cligner des yeux, comme fascinée. Il s’approcha de la fenêtre, et elle s’envola vers celle de Lavandin. Il regarda la nuit, pensif ; en lui, le manque semblait un peu moindre. Il avait donc regretté de ne plus créer d’oiseaux pour ravir son disciple ?

Il tourna le dos au ciel tranquille, et observa les murs, sombres par endroits, baignés de lumière ailleurs. Les ténèbres, la pénombre, la clarté… la vie était faite de tout cela. Et si l'ombre se posait un instant sur lui, était-ce une raison pour lui prêter allégeance, et ne jamais la quitter ? Il resta immobile longtemps, goûtant la caresse du vent nocturne sur sa nuque. Il se fit un peu du thé offert par Lavandin, et s'assit dans son fauteuil, les jambes repliées contre sa poitrine.

Il souhaitait le pire des sorts aux assassins de Roseau Bleu, mais l'enquête n'avait réuni aucune preuve formelle, rien qui fût incontestable. Et quand bien même ! songea-t-il, la rage au cœur. Ces ordures étaient trop riches et trop puissantes pour être inquiétées par la loi. Quant à user de magie… le coup serait dévié sur des innocents moins fortunés, car n'importe quel homme aisé s'offrait des sortilèges détournant les attaques des envieux. Il ne pouvait rien contre de telles protections, car il s'était consacré à protéger ses pairs, non à apprendre comment leur nuire. Il ne désirait pas mettre fin à ses jours dans l'espoir de devenir un spectre vengeur. Il ne se sentait pas capable non plus de ne rien faire, et d'espérer que le temps lui apporterait la paix. Il en avait trop vu, des spectres qui n'avaient pas su oublier. Alors, que lui restait-il ?

Il posa sa tasse, déplia ses jambes, remit ses bottes, et sortit dans la nuit, sans bruit. Il marcha dans les rues les plus sombres, où les lanternes étaient rares, et atteignit la porte du jardin. Il y avait déjà frappé,

mais, dans la nuit, il n’osa la toucher : ses ors usés se discernaient à peine à la lueur des étoiles, sa peinture écaillée était invisible, mais elle l’inquiétait, comme un corps étranger fiché dans l’enceinte. Il posa une main sur le mur, caressa un instant le revêtement très doux, presque velouté, et laissa la chaleur envahir sa paume, son poignet, son bras. Il fit un pas de côté, appuya son front contre le mur, et pria le jardin de le laisser entrer. Il était prêt à plaider, à expliquer, à convaincre, mais il se sentit déplacé, car la paroi se moquait des mots, qui n’étaient que des traductions médiocres. Il laissa sortir sa douleur, sa révolte, son besoin d’agir, et entendit la porte écarter un battant.

Il regarda avec une admiration craintive ce qu’était devenue la propriété, la splendeur des fleurs, des arbres, des étangs, et son cœur se serra. Lui, il n’avait qu’un modeste jardin presque dépouillé à offrir à Roseau Bleu, et le chagrin, l’impression d’être insuffisant, l’envahirent à nouveau. Il entendit à peine Verte Bruine s’approcher, mais sentit le parfum des fleurs devenir plus fort, s’enrichir d’une senteur qui le ravissait. Le lettré le laissa se reprendre, feignant d’admirer le chant d’un oiseau. Bleu Nuit s’inclina poliment :

– Votre maison resplendit.

– À quoi bon la beauté, quand elle ne ravit pas ?

L’exorciste tenta de s’arracher un sourire, mais en fut incapable.

– Parfois, la nuit s’attarde, cachée dans les cœurs. Le jour ne l’effraie pas, elle se sait inexpugnable.

– Rien n’est inexpugnable. Je suis bien placé pour le savoir.

– Et pourtant, il est des criminels qui dorment en souriant, qui se gavent, heureux ; qui jouissent de leurs femmes ; pendant que d’honnêtes hommes voient leur chair pure toute trouée de vers.

Verte Bruine observa son visiteur, songeur. Sa souffrance était évidente, même pour Rouge Cerise qui leur apportait du thé. Mais le Seferneith voyait les émotions étalées autour de chacun comme la roue d’un paon, ou le crépuscule entourant le soleil, et le chagrin de Bleu Nuit s’étalait en vagues de sang sur un lavis bleu sombre qui se fondait dans un noir absolu. Son envie de vengeance était un liseré d’un pervenche délavé, constant, mais si fragile, si lointain encore. Il fit mine de jouer avec ses lunettes quelques instants, puis constata doctement :

– Il me semble pourtant que, dans certaines de vos légendes, les crimes se retournent parfois contre leurs auteurs. Les spectres, me semble-t-il, ne harcèlent pas que les innocents.

L’exorciste répondit sans hâte, comme un spécialiste à un autre, dissertant sur des cas lointains, dénués d’actualité :

– Mon expérience le confirme. Il n’y aurait là rien de nouveau. C’est rare, trop rare, mais la morale et le cœur ne s’en réjouissent que plus.

– Bien sûr, il n’est pas toujours certain que les spectres vengeurs qui se dressent puissent suffire à la

tâche.

– Oh ! Les dieux veilleront sans doute à appuyer le bon droit !

– Certainement. Les dieux savent très bien renforcer le bras du vengeur… et lui fournir un alibi.

Bleu Nuit observa les étranges yeux verts, leurs brins d'herbe sur fond de ciel gris, et son cœur s'emplit de gratitude avant même que son esprit n'ait pu se défaire de son scepticisme. Il regarda Rouge Cerise poser devant eux un plateau de douceurs, et remarqua, à son poignet, un bracelet qui mêlait les soies colorées, les plumes irisées et les carapaces chatoyantes. Il y sentit la maladresse et l'amour d'un enfant, et murmura :

– Verte Bruine, si les dieux fournissent vraiment des alibis, qu'ils en fournissent à tous les vengeurs.

Le lettré porta son thé à ses lèvres avec un calme souriant.

– Certainement, cher maître. Les dieux auxquels je crois n'auraient pas le mauvais goût de demander le sacrifice d'un bonheur pour supprimer de si mesquines fripouilles. Et les vôtres ?

Bleu Nuit resta muet. Les siens ? Il y avait longtemps qu'il avait préféré penser que les dieux n'existaient pas, plutôt que de leur reprocher l'imperfection du monde. Mais il avait chassé l'espoir avec les dieux, sans oser le garder pour lui. Il aurait dû. Il devait. Il demanda :

– Des dieux, créatures ou concepts ?

– Concepts, éthérés… jeux de l’esprit et des mots. Mais les dieux, même rêvés, font partie de notre vision du monde ; et ils limitent nos actions, en conditionnent l’issue. Ils bornent nos moyens et nos espoirs.

L’exorciste se sentit curieusement satisfait, car il lui eût été pénible d’imaginer le spectre soumis à un dieu, brimé par une limite ; mais il était incapable de comprendre pourquoi.

Il prit congé, les poches pleines de friandises que Rouge Cerise avait insisté pour lui donner. Elles lui tinrent chaud au ventre dans le froid de la nuit. Revenu à l’école, il retira les friandises qui restaient dans sa poche droite, puis sortit lentement la graine. Il l’avait prélevée sur une plante du jardin qui l’avait ému profondément au détour d’un chemin dallé. Il l’étudia, pensif, un peu gêné aussi : pourquoi avait-il dû se cacher pour la prendre ? Pourquoi l’avoir volée discrètement, alors qu’il eût juré que Verte Bruine la lui eût donnée avec plaisir ? Il n’en savait rien.

Il se rendit silencieusement dans le jardin intérieur, sans prendre de lanterne. Avec l’impression d’offrir une compensation, aussi maigre fût-elle, il planta la graine sur la tombe de Roseau Bleu. Il tassa la terre avec délicatesse, et l’arrosa d’un peu d’eau qu’il préleva à la source. Il s’agenouilla, recueilli.

Il revint à lui, comme sortant d’un songe. Le bracelet au poignet de Rouge Cerise… ils n’avaient pas fait cela ? Ils n’avaient pas mêlé la chair et le

sang au froid de la mort ? Il resta agenouillé, ses mains posées sur ses cuisses le retenant de basculer vers le sol, comme écrasé. Il rit, un petit rire étrange. Bien sûr qu'ils l'avaient fait ! Quels parents auraient toléré de ne pas avoir de petits-enfants ? Tous, tant qu'ils étaient, excellaient à effacer de leur vie un détail, un tout petit détail, une bagatelle vraiment : l'un d'entre eux était un fantôme, et le jardin n'avait pas d'existence réelle.

Et alors, songea-t-il ? Et alors ? Qu'en dis-tu, Roseau Bleu, toi qui semblais éternel, et qui n'es plus rien ? Toi qui paraissais solide et bien ancré, et qui pourris en terre ? Crois-tu qu'un spectre, un être de désir et de vent, puisse durer plus longtemps que nous ?

Il se reprit. Il était bien placé pour savoir qu'un fantôme n'était pas invulnérable non plus. Il était un assassin… mais la justice le laissait en paix parce qu'il ne tuait que les morts. Il espéra que sa réputation d'innocuité serait un voile suffisant pour le protéger maintenant qu'il allait tuer des vivants. Des vivants ! Des ordures… mais de chair et de sang.

Il se releva, et s'apprêta à partir. Dans son dos, la stèle lui sembla dure, réprobatrice. Il se demanda si Roseau Bleu aurait voulu être vengé, et au surplus de cette façon-là, avec l'aide d'un spectre. Il haussa les épaules, car son disciple n'avait plus d'avis dont il dût tenir compte. Il était mort, et son opinion avec lui. Qu'il revînt donc, s'il comptait ajouter un post-scriptum à sa vie, et qu'il en profitât pour gagner le

brin de sagesse qui eût fait de lui une référence.

Pour la première fois depuis longtemps, l'exorciste prit plaisir à marcher vite, pour sentir ses manches s'élever derrière lui, comme de longues ailes bleues.

Revenu dans sa chambre, il prit le temps de déguster une friandise fourrée de mangue fondante, d'orange et de rhum. Il s'assit à sa table de bois rouge, un rouge profond et lisse, qui lui rappelait une cerise, rendu encore plus beau par la lueur dorée de la lanterne. Quand il était caressé, le meuble dégageait une odeur douce, prenante. Bleu Nuit sortit une feuille de papier, un papier souple qui ne se froissait pas, qui glissait sous le doigt comme un cuir très fin. Il prit une pointe fine, et traça patiemment de minuscules caractères, car la vie qui ne se donnait pas de l'intérieur se dessinait de l'extérieur, avec minutie. Il plia le papier, prit de petits ciseaux, et découpa une farandole qui comptait un homme par entrepreneur à tuer. Il fignola les coiffes, les pans des robes, les rubans qui pendaient de la ceinture. Une toilette mortuaire, songea-t-il, amusé ; un linceul de papier.

Il déboucha un petit pot de marbre noir, et y choisit un doigt coupé, un doigt à l'ongle large et plat. Il le tiédit entre ses mains, le regarda reprendre des couleurs, saisit une aiguille, et en perça la pulpe. Il plongea son pinceau dans le sang visqueux du mort, et dessina une bouche rouge à chaque personnage de la farandole, une petite bouche ronde et avide.

Sur un cendrier de pierre gris foncé, il entrecroisa à plat quatre bâtonnets d'encens, et posa le doigt coupé sur le délicat entrelacs. Il alluma le tout, et la chair rougeoya soudainement, puis tomba en cendres. Les morts à la mort, songea l'exorciste, et les cœurs morts dans des corps morts. Il ferma les yeux, et attendit que l'image flamboyante du doigt s'estompât sous ses paupières. L'encens masquait sans peine la légère odeur de viande brûlée, et il se délecta des parfums qu'il avait choisi de mêler. Marier les odeurs était un art, et il n'existait pas de moment inopportun pour le pratiquer.

Il se leva, la farandole en main, et marcha jusqu'à la fenêtre sur le mur intérieur, qui donnait sur le puits de lumière. À cette heure, c'était une colonne de nuit, plus profonde que jamais. Il faillit perdre l'équilibre, désorienté, et comprit que les murs familiers étaient absents. Au-delà de la noirceur, il n'y avait que le vide. Il se campa solidement sur ses pieds, et ouvrit prudemment le battant. Face aux ténèbres, il évoqua l'odeur du thé que Verte Bruine lui avait fait humer, en le nommant un présent des dieux. Comme il dansait dans sa boîte secouée d'une main légère, le thé avait dégagé un parfum de neige, de métal, et de larmes ; à ses brins sinueux d'un brun presque fauve se mêlaient des pétales rouge sang et des feuilles d'un blanc argenté, luisantes comme des lames.

La farandole fut arrachée à ses doigts par des ombres glaciales. Les personnages de papier se tordirent, comme terrifiés, grandirent et se

troublèrent, puis la nuit les engloutit. L'exorciste referma lentement la fenêtre, résistant à l'envie de sauter tête la première dans le puits, et songea que les « dieux » qui aidaient les criminels n'avaient rien d'aimable. Transi, il entreprit de chauffer de l'eau pour son bain. Il se sentait irrémédiablement souillé.

– Je vous frotte le dos, maître ? s'enquit Lavandin.

Bleu Nuit sursauta, et ne sut que répondre. Son disciple tendait déjà la main vers lui pour défaire le nœud de sa ceinture rouge sang, et il se laissa faire. Le jeune homme ajouta :

– Ça ne risque pas de me noircir les mains, allez…

L'exorciste se demanda jusqu'où Lavandin était capable d'aller pour conserver son maître, mais il s'interdit d'y penser, car il avait bien assez de ses propres transgressions pour l'instant. Il se laissa faire avec plaisir, malgré sa nervosité, car son disciple était habile et attentionné. Puis il alla se coucher, car il préférait ne pas avoir l'air d'attendre.

Au matin, la ville murmurait que de riches entrepreneurs étaient morts pendant la nuit. Leurs serviteurs les avaient entendus hurler, mais nul n'avait pu forcer leur porte avant que leurs cris ne cessassent. Elles avaient alors cédé sans peine, et un vent glacial avait balayé les visages des témoins. À l'intérieur des chambres, des spectres ricanaient sombrement autour des cadavres. Personne n'avait osé entrer.

Bleu Nuit et ses disciples furent appelés. Chacun se

réjouit de voir le maître si compétent nommer les monstres sans trop de peine, citer de mémoire des textes anciens, rares mais réputés, qui décrivaient ces êtres : des fantômes de pauvres, jaloux des grands succès, prêts à tuer et à dévorer ceux qui réussissaient mieux qu'eux. Des plaies à exclure absolument d'une ville prospère comme Trois-Ponts. Chacun frissonna, mais heureusement, après un combat acharné, les exorcistes triomphèrent. Les veuves et les héritiers, soulagés de pouvoir conserver leur domicile, se montrèrent très généreux. Bleu Nuit veilla même à protéger les lieux contre la malveillance d'éventuels autres envieux, pour un supplément conséquent, mais justifié.

Revenu chez lui, il donna à ses disciples de quoi acheter les ingrédients d'un repas de fête, car leur comportement exemplaire méritait d'être célébré. Il retourna dans son bureau, et rangea la petite fortune reçue dans le coffre. Il s'assit, et se demanda s'il était encore digne de son titre, après une nuit pareille. Il se revit, couché dans son lit, la couette tiède et douce posée sur son corps.

Deux heures sonnaient, et tout n'était qu'obscurité. La nuit, au-dessus de son lit, s'éclaira faiblement, et il discerna la chambre d'un entrepreneur, qui dormait paisiblement. Il ploya son corps de papier, et, d'une main aux doigts découpés avec amour, mais sans ongles, sans épaisseur, il glissa dans la bouche du dormeur une petite graine noire, pas plus grande qu'un grain de café. Sur les flancs de la graine, il sentit, rugueuses, les six pattes repliées.

De ses yeux de papier, il vit le marchand frémir, puis tressauter comme la graine, portée par ses petites pattes griffues, atteignait ses tripes. Là, elle rencontra l'avarice, la cupidité, l'absence de scrupules, et les changea en carnassiers, en bouches aux crocs aigus au bout de corps noirs, aveugles, pourvus de petites pattes… griffues. Elle-même croissait, et ses dents s'aiguisaient. Entourée de monstres, la petite graine en devenait également un. Elle donna le signal de la curée, mordant dans un boyau tout chaud. L'entrepreneur fut dévoré de l'intérieur. De ses oreilles de papier, Bleu Nuit l'entendit hurler comme il se débattait dans son agonie. À sa gauche et à sa droite, bien plus loin dans la nuit, mais si près de ses mains de papier, tous les autres entrepreneurs mouraient, criant, roulant, se tordant, dansant une farandole qui les laisserait morts.

De son cœur de papier, il avait jugé que c'était adéquat. Mais de son cœur de chair… il avait envie de vomir et de pleurer. Il songea avec envie au sourire tranquille de Verte Bruine, à sa manière d'agir sans paraître limité par une conscience, puis il se fit brutalement horreur. Il se rendit dans le jardin intérieur, et contempla tristement la stèle de Roseau Bleu. Il l'avait vengé… mais son disciple eût renié ce qu'il était devenu.

Derrière lui, Lavandin dit :

– Sur un estomac en pareil état, je proposerais plutôt de la tisane que du thé.

– Cela vaudra toujours mieux qu’une libation. Merci, Lavandin. Cette école mérite mieux qu’un directeur ivre. Et cette ville… cette ville a plus que jamais besoin de défenseurs.

Il devait surveiller le jardin. Le bracelet, au poignet de Rouge Cerise… il était trop facile d’imaginer le monde couvert de jardins aussi beaux que celui de Verte Bruine l’était devenu, et habité par des êtres tels que lui. Intellectuellement, l’idée réjouissait l’exorciste. Mais en tant qu’humain… elle l’emplissait d’une profonde anxiété. Oui, il avait assez dormi devant la stèle de Roseau Bleu, il était grand temps de se reprendre. Il prit la tasse de tisane que lui tendait son disciple.

– Lavandin, je vais faire de mon mieux pour me remettre rapidement. Si tu as besoin de moi, n’hésite pas à venir me consulter, d’accord ?

– Bien sûr, maître. Le rôle du disciple n’est-il pas d’assumer tout ce qu’il peut, mais sans préjuger de ses forces ? Je n’entreprendrai rien qui ne soit à ma mesure.

Bleu Nuit lui sourit, et conclut, en regardant la stèle de Roseau Bleu, qu’en toute connaissance de cause, il préférait un élève un peu trop intelligent à son pair un peu trop stupide.

Liste des lieux et personnages

BÂTON D’ENCRE, humain, magistrat, juge. Père de Rouge Cerise, époux de Lys d’Eau, beau-père de Verte Bruine, grand-père de Petite Pomme.

BLEU NUIT, humain, maître exorciste ; fondateur de l’école d’exorcisme de Trois-Ponts, où étudient Roseau Bleu, Lavandin et Nuit Calme, entre autres élèves.

DEMI-LUNE, humain, adopté par deux Tuan, Manis et Rengganis.

DEUX-RIVIÈRES, ville natale de Bleu Nuit ; résidence de son frère, exorciste.

FIER BOULEAU, humain, petit-fils de Vieux Saule

INDUK MARAH, la Mère Araignée, dieu tuan

KERAIAN TUAN, le Mort Blanc, dieu tuan

KUSUMAH, Tuan, artiste.

LA LUNE NOIRE, résidence des Tuan

LA MONTAGNE, dieu

LAVANDIN, disciple sage et réfléchi de Bleu Nuit.

LE GÉNÉRAL, humain

LYS D’EAU, humaine, épouse de Bâton d’Encre, mère de Rouge Cerise, belle-mère de Verte Bruine, grand-mère de Petite Pomme. Femme du monde et de ressources.

MANIS, Tuan, amant de Rengganis, père adoptif de Demi-Lune. Ami de Pendaran, Sintawa et Kusumah. Délicat et prêt au pire pour retrouver le meilleur.

MIRABELLE, servante de Rouge Cerise.

NUIT CALME, humain, disciple anxieux de Bleu Nuit

PENDARAN, Tuan, ami de Manis. Chasseur, aventurier, libertaire.

PETITE POMME, Seferneith et humaine, enfant de Rouge Cerise et Verte Bruine, petit-enfant de Lys d'Eau et Bâton d'Encre

RENGGANIS, Tuan, épouse de Manis. Mère adoptive de Demi-Lune.

ROSEAU BLEU, humain, disciple naïf et impétueux de Bleu Nuit

ROUGE CERISE, humaine, fille de Bâton d'Encre et de Lys d'Eau, épouse de Verte Bruine, mère de Petite Pomme. Intellectuelle et escrimeuse.

SINTAWA, Tuan, amie de Manis

TROIS-PONTS, ville où se trouve le jardin et où réside la majorité des personnages humains, ainsi que Verte Bruine.

VERTE BRUINE, Seferneith, lettré, historien. Époux de Rouge Cerise, gendre de Lys d'Eau et Bâton d'Encre, géniteur de Petite Pomme.

VIEUX SAULE, vieil homme, lettré, magistrat retraité. Grand-père de Fier Bouleau.

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2010

—

Coordonnées de l'auteur :

Geneviève Grenon Van Walleghem

gen.lau.grenon@bluewin.ch *N'hésitez pas à lui parler de votre lecture.*

Et, si un éditeur lit ces lignes et a aimé ce roman, qu'il n'hésite pas à contacter l'auteur pour une édition sous forme de livre papier…

Coordonnées de l'éditeur :